BIBLIOTHÈQUE GÉOGRAPHIQUE

GUY CHEMINAUD

LES BÊTES SAUVAGES DE L'INDOCHINE

MES CHASSES AU LAOS

PRÉFACE DE PAUL MÉGNIN

DIRECTEUR DE LA REVUE CYNÉGÉTIQUE ET CANINE L'ÉLEVEUR



B.U. LETTRES NICE
TEL : 93.37.55.55
DATE RETOUR

26 dessins d'Ernest Schratz et 30 photographies de l'auteur

PAYOT, PARIS

B.U. NICE - LETTRES
D 092 2035688

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

DU MÊME AUTEUR

Dictionnaire français-laotien. Crauffon. Tulle. (Médaille d'or à l'Exposition coloniale de Marseille.)

A LA MÊME LIBRAIRIE

VLADIMIR ARSÉNIEV. — *La Taïga de l'Oussouri.* Mes Expéditions avec le chasseur gold Dersou ..... 32 fr.
Général BADEN-POWELL. — *Mes aventures de chasse, de guerre et d'espionnage* ..... 18 fr.
NICOLAS BAÏKOV. — *Mes chasses dans la Taïga de Mandchourie* .. 30 fr.
— *Le Grand Van.* La vie d'un tigre de Mandchourie ..... 30 fr.
BENGT BERG. — *Le Tigre et l'Homme* ..... 32 fr.
Dr F. BLANCHOD. — *Au Paradis des Grands Fauves, Voyage dans l'Est Africain* ..... 36 fr.
J. C. BRASSER, officier de l'armée des Indes Néerlandaises. — *Mes chasses dans la jungle de Sumatra.* Eléphants, rhinocéros, crocodiles, tigres, serpents géants, buffles, casoars ..... 24 fr.
T. C. BRIDGES. — *Les Réserves de Bêtes sauvages* ..... 32 fr.
Général R.-G. BURTON. — *Les Mangeurs d'Hommes :* les cannibales, les lions, les tigres, les léopards, les jaguars, les pumas, les hyènes, les loups, les ours, les crocodiles, les serpents, les requins ..... 27 fr.
MARCUS DALY. — *La grande chasse en Afrique.* Mémoires d'un chasseur professionnel ..... 30 fr.
JULIAN DUGUID. — *L'Enfer Vert.* Relation d'une expédition dans la jungle bolivienne ..... 22 fr.
— *Tiger Man.* Histoire de Sacha Siemel, le tueur de jaguars .. 22 fr.
A.-H. FLASSCH. — *De la Brousse au Zoo.* Carnet de route de l'Expédition Urbain au Sahara, en A. O. F., en A. E. F. et au Cameroun .. 18 fr.
W. ROBERT FORAN. — *La Vie en Malaisie.* Singapour. Malacca. Bangkok. Sumatra. Java. Bali ..... 27 fr.
Commandant ATTILIO GATTI, membre de la « Regia Società geografica italiana ». — *Tam-Tams.* Souvenirs de neuf années d'aventures au cœur de l'Afrique : chez les Zoulous, les Bantous, les Boschimans et les Pygmées ..... 20 fr.
Dr EMILE GROMIER, membre du Comité du Syndicat des Grandes Chasses coloniales françaises, des Amis du Muséum, de la Société d'Acclimatation et du Saint-Hubert-Club de France. — *La Vie des Animaux sauvages de l'Afrique.* Ouvrage récompensé par l'Institut ..... 45 fr.
— *La Faune de Guinée* ..... 27 fr.
— *La Vie des Animaux sauvages du Cameroun* ..... 36 fr.
— *La Vie des Animaux sauvages de l'Oubangui-Chari* ..... 36 fr.
HELGE INGSTAD. — *Mes Chasses dans la Toundra canadienne* .... 27 fr.
F. A. MITCHELL-HEDGES, membre de la Royal Geographical Society, chargé de missions par le British Museum. — *Mes Combats avec les monstres marins* ..... 32 fr.
H. NORDEN. — *A travers l'Indochine* ..... 27 fr.
GUY PORÉE et EVELINE MASPERO. — *Mœurs et coutumes des Khmèrs.* Origines, histoire, religions, croyances, rites. Préface de Georges Cœdès, correspondant de l'Institut, directeur de l'Ecole Française d'Extrême-Orient ..... 45 fr.
HANS DE WALS. — *La chasse à Java.* Souvenirs d'un chasseur des Savanes. Prix ..... 24 fr.
C. V. WARREN. — *Dans la jungle de Birmanie* ..... 27 fr.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

BIBLIOTHÈQUE GÉOGRAPHIQUE

GUY CHEMINAUD

LES BÊTES SAUVAGES DE L'INDOCHINE

MES CHASSES AU LAOS

Avec 26 dessins d'Ernest Schratz
et 30 photographies de l'auteur

PRÉFACE DE PAUL MÉGNIN
Directeur de la Revue Cynégétique et Canine *L'Eleveur*



Centre de Documentation
sur l'Asie du Sud-Est et le
Monde Indonésien
EPHE VIe Section
ASE 223
BIBLIOTHÈQUE

PAYOT, PARIS
106, Boulevard St-Germain

1939
Tous droits réservés

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous pays.

Copyrigh 1939, by Payot, Paris

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

PREFACE

Ivan Tourgueneff a fait paraître au siècle dernier des « Récits d'un Chasseur » *qui obtinrent un rare succès et eurent de nombreuses éditions dans toutes les langues.*

Mon excellent collaborateur depuis plusieurs années, M. Guy Cheminaud aurait pu, lui aussi, prendre ce titre « Récits d'un Chasseur », *titre peut-être un peu banal et qui autorise les... galéjades, les histoires, les hâbleries que se permettent trop de chasseurs écrivains.*

Mais le lecteur qui est chasseur sait reconnaître si l'écrivain a réellement vécu les journées et les aventures de chasse qu'il décrit.

Guy Cheminaud n'est pas un chasseur conteur, c'est simplement un chasseur, qui fut pris d'une passion dont il devint en quelque sorte l'esclave pendant les vingt-sept ans qu'il vécut dans la presqu'île indochinoise qu'il parcourut du nord au sud, de l'est à l'ouest.

On peut partager les chasseurs coloniaux en diverses catégories : les chasseurs métropolitains qui vont en déplacement cynégétique à la conquête de trophées, d'émotions qu'ils ne sauraient éprouver dans nos chasses de France ou même d'Europe, les professionnels qui ont fait de la chasse un métier, les savants pour lesquels la capture des animaux rares est un sujet d'études, les fonctionnaires ou militaires, commerçants et industriels envoyés ou établis dans les colonies et pour lesquels la chasse est une distraction et un délassement, souvent

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

même une nécessité impérieuse, lorsque loin de tout centre d'approvisionnement il faut se ravitailler.

Guy Cheminaud appartient, lui, à cette dernière catégorie : il fut le « chasseur rustique colonial » profitant de tous ses instants de loisirs pour se livrer à son plaisir : la chasse.

Ses journées de chasses, il les a vécues, il en a noté tous les incidents et les accidents, et le soir, malgré les fatigues — qui laissent loin derrière celles que nous éprouvons après une chasse au perdreau ou au lièvre dans nos plaines de l'Ile de France — il prenait des notes, rédigeait son journal de marche et de chasses, notes qu'il complétait dès qu'il en avait le loisir par des observations d'histoire naturelle.

Dès le premier chapitre de Mes chasses au Laos, *vous serez saisi, empoigné, vous vivrez avec l'auteur la narration écrite simplement — comme on écrit ce qui est vrai — de la recherche, de la poursuite, de la capture de ce monde-gibier qui peuple notre colonie indochinoise.*

Ces récits réels *de chasse, en apportant une importante contribution à la littérature cynégétique coloniale, seront instructifs pour les chasseurs coloniaux ou métropolitains et ajouteront une pierre de taille au monument élevé à la gloire de notre Empire colonial.*

PAUL MÉGNIN,
Directeur de la Revue cynégétique et canine, *L'Eleveur.*

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

AVANT-PROPOS

Les chasseurs du monde entier forment entre eux une vaste confrérie qui exige de ses membres l'adresse, le sang-froid, l'endurance, voire même le courage.

Ceux qui appartiennent aux grands domaines tropicaux sont probablement les plus nombreux. Je ne veux pas parler seulement des natifs parmi lesquels on trouve des hommes qui usent encore d'une technique remontant presque dans la nuit des temps préhistoriques, mais surtout des coloniaux proprements dits, c'est-à-dire ceux qui ont quitté leur pays pour travailler et vivre aux colonies. Ces derniers ont aussi une tradition, assurément moins ancienne que les précédents, mais qui, pour certaines colonies, remonte quand même à plusieurs siècles.

Cela peut dater du temps où le génial surintendant Colbert réalisait l'idée, alors nouvelle, d'un « système colonial » au bénéfice de la métropole. Sans déroger, la noblesse put dès lors s'expatrier, commercer et bien entendu chasser. Ce furent les premiers chasseurs coloniaux.

Au contact les uns des autres, natifs et coloniaux créèrent lentement mais sûrement une technique spéciale. C'est ce que l'on appelle communément aujourd'hui les « chasses coloniales ».

A peu de chose près, il en a été de même chez les Anglais et les Hollandais dont la science cynégétique est comparable à la nôtre sans que l'on puisse préciser celle qui est inférieure aux deux autres.

Est-ce à dire que d'autres peuples d'Occident sont moins chasseurs coloniaux ou pas chasseurs coloniaux du tout? A cette question, on peut répondre : oui!

Sans doute y a-t-il des exceptions à toutes les règles et on pourrait citer des noms fameux pris parmi les Allemands et les Américains qui se sont illustrés par leurs exploits. Mais on ne trouve guère parmi eux que des hommes dont les chasses constituaient le plus souvent une profession et

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

non un sport. Il en est même qui sont des preneurs de bêtes plutôt que des chasseurs. Inclinons-nous en passant devant ce métier de « preneur de bêtes » dont les dangers sont plus élevés que ceux qui résultent de l'approche, de la poursuite et du tir de la part des chasseurs coloniaux.

En France, il s'est formé au cours de ces dernières années une sorte de sous-variété coloniale : celle des chasseurs de la métropole qui, grâce aux moyens rapides de transport que les paquebots modernes et les avions mettent à leur disposition, tâtent incidemment des chasses aussi bien en Afrique qu'en Asie.

Ceux-ci chassent presque toujours avec le concours d'entrepreneurs européens, métis ou natifs spécialisés dans le métier de « guides de chasses », lesquels sont tous des techniciens avisés et même prudents. Cela permet aux semi-coloniaux inexpérimentés de gagner encore plus de temps et leur offre en outre une garantie sérieuse de succès et de sécurité.

Il en est même, parmi ces intermittents des chasses coloniales, qui finissent par acquérir une certaine expérience leur permettant de chasser eux-mêmes divers animaux relativement faciles à trouver ou à approcher. On doit rendre hommage à leur persévérance d'autant qu'il est un barrage qu'ils ne peuvent jamais franchir malgré leur entrain et leur bonne volonté; c'est l'acclimatement qui ne peut se produire qu'après un séjour prolongé dans les zones tropicales. L'acclimatement est, en effet, nécessaire à qui veut supporter, avec le minimum de risques, les fatigues considérables de la chasse.

N'oublions pas aussi qu'il n'est pas de trop de toute une carrière coloniale, et je veux dire par là de toute une existence de travail passée sous les tropiques, pour acquérir une connaissance suffisante des mœurs d'une pléiade d'animaux à poils, à plumes et à écailles, si l'on veut chasser rationnellement.

Il reste enfin les globe-trotter, tous néophytes, ce qui ne les empêche pas souventes fois de se prendre pour des explorateurs! On verra dans cet ouvrage la technique de leurs performances coutumières.

L'expression « gibier à écailles », que nous venons d'em-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

ployer, appelle une explication détaillée. Elle est inconnue en Occident où l'on n'a pas l'habitude, et pour cause, de chasser les reptiles. Elle n'a même jamais été développée dans les ouvrages de chasses coloniales qui ont paru jusqu'à présent.

Faut-il conclure que le gibier à écailles doit être relégué dans le domaine de l'hérésie cynégétique? Ce serait là une erreur, car les reptiles rampants, nageants, marchants et volants sont, tout compte fait, aussi intéressants à chasser que les autres animaux. Ils ont même cet avantage fort appréciable, qu'ils sont presque tous comestibles et d'un goût exquis. Je n'en veux pour preuve que les iguaniens dont les zoologistes ont baptisé, avec juste raison, une des espèces du nom bien caractéristique de *iguana delicatissima*.

Mettons donc à part nos petits préjugés contre des animaux injustement calomniés ou méprisés et examinons le côté cynégétique de la question d'autant plus froidement que ces animaux sont eux-mêmes à sang-froid ou presque.

En réalité, il s'agit de bêtes propres, presque inodores, relativement lentes à se mouvoir et pas plus redoutables que les mammifères. Ce sont, après tout, les descendants malheureusement dégénérés des colosses du jurassique qui peuplèrent d'abord notre planète pour faire place ensuite aux mammifères plus mordants et plus rapides. Si les premiers hommes ne les ont pas chassés, c'est parce qu'ils sont venus avec les mammifères en retard dans ce bas monde dont ils sont, d'aucuns l'affirment, le plus bel ornement! Mais ce n'est pas là une raison pour dédaigner de nos jours ce qu'il en reste.

Seules, les grandes espèces valent la peine d'être chassées et cela, bien entendu, quand les animaux sont adultes car ils restent petits fort longtemps à leur sortie de l'œuf. Ces espèces se rencontrent exclusivement sous les tropiques. La chaleur leur est indispensable, autrement ils disparaîtraient comme ont disparu leurs ancêtres des zones nord et sud avec le refroidissement partiel de la planète. On peut les qualifier de gibier de marais parce qu'ils vivent pour la plupart dans les endroits marécageux, fluviaux et même au bord de la mer. C'est le plus souvent un gibier de hasard qui exige cependant quelque adresse, je dirai même une technique adéquate à leur espèce.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

De fait, il est à noter que, contrairement aux mammifères, les reptiles sont plus dangereux par derrière et sur les côtés que par devant. Le mouvement de latéralité de leur queue, qui est toujours fort longue, est si puissant que certains d'entre eux peuvent briser un membre humain. Chez les reptiles, au moins, on comprend l'utilité d'une queue, tandis que chez les mammifères...

Les chasseurs coloniaux dédaignent, pour l'ordinaire, le gibier à écailles qui ne correspond pas à l'atavisme cynégétique que chacun porte plus ou moins en soi. C'est assez compréhensible, car on ne se dépouille pas facilement de son substratum héréditaire. Peut-être ai-je hérité une passion pour les reptiles d'un de mes lointains ancêtres troglodytes, mangeurs de serpents, car j'ai chassé « l'écaille » avec autant d'entrain que « le poil » et « la plume ». J'ai même toujours regretté la disparition des grandes espèces des temps anciens qui atteignaient jusqu'à quarante mètres de long avec le Gigantosaure d'Afrique. Cela ne m'a pas empêché d'ailleurs d'encaisser quelques avatars comme si ces bêtes avaient voulu se venger de mon insistance à leur égard.

La chair de presque tous les reptiles est fraîche, saine, nourrissante et, qui plus est, légère. Elle semble tenir le milieu entre celle du veau et celle du poisson, ou encore ressembler, mais en plus copieux, à la chair de grenouille. Il est difficile d'en expliquer la sapidité. *De gustibus non est disputandum*, n'est-ce pas? Ajoutons seulement qu'il est nécessaire de tuer la bête peu de temps avant sa préparation culinaire. Cette chair ne supporte pas le faisandage, surtout sous les tropiques.

La faune de la péninsule indochinoise et malaise est à peu de chose près la même que celles de la péninsule hindoustanique et des îles de la Malaisie. Les chasses se ressemblent donc, exclusion faite de quelques variantes qui résultent des méthodes employées dans des régions fort éloignées les unes des autres plutôt que des mœurs des animaux. Mais partout les ressources cynégétiques sont considérables. Rares sont les régions où il n'y a rien à chasser d'un bout de l'année à l'autre.

La partie française de la péninsule s'étend sur un quart environ de la superficie totale, soit 740.000 kilomètres carrés.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Elle est aussi riche en gibier que la partie siamoise du centre, la partie nord anglaise de la Birmanie et des Etats Shans et la partie sud, anglaise également, des Straits.

Jusqu'à ces dernières années, les chasseurs qui habitaient les grands centres ne pouvaient, durant les jours ou les périodes de loisirs, entreprendre de grandes opérations que dans la Cochinchine du Nord-Est, l'Annam du Sud et dans le nord du Tonkin. Ces régions étaient seules rapidement accessibles par les routes automobilables et les voies ferrées. C'est pourquoi les ouvrages de chasses qui ont paru jusqu'aux environs de 1930 sont limités à ces contrées que le public non averti imagine parfois être exclusivement privilégiées.

On n'a commencé à pénétrer facilement au cœur du Cambodge que depuis quelques années. Quant au Laos, faute de routes et de voies ferrées, il était bloqué depuis longtemps. Pour se rendre du sud au nord de cette cinquième partie de l'Union indochinoise, il fallait emprunter l'unique voie du Mékong, la « mère des eaux laotiennes ». Un voyage de trois mois, et même plus, était nécessaire.

On ne pouvait donc chasser au Laos que si l'on y habitait. Cela a été mon cas pendant les dix premières années de ma longue carrière coloniale, alors que le premier en date j'exploitais dans la région de Ban Houé Say, à l'intersection des frontières française, siamoise et birmane, des peuplements de teck pour en descendre les troncs par le Mékong laotien et cambodgien et les arroyos cochinchinois jusqu'à Saïgon. Ce travail gigantesque ne s'est pas fait sans obstacles naturels et administratifs.

Il n'en est plus ainsi aujourd'hui. Le Laos est débloqué par des routes, terminées pour la plupart, qui, du sud et de l'est, permettent d'en atteindre la plus grande partie. La densité du gibier y est tellement élevée que l'on est en droit de conclure à une prépondérance cynégétique imminente.

Le Laos s'étend entre le Cambodge et la Chine sur un millier de kilomètres, et entre l'Annam et le Siam sur une moyenne de 300 kilomètres. L'ensemble donne 240.000 kilomètres carrés.

Le climat y est supportable. C'est, pour l'Européen, le meilleur de toute la péninsule. Les typhons, si fréquents sur la côte d'Annam, ne peuvent s'y propager grâce à l'écran

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

de la chaîne annamitique parallèle à la mer de Chine. La température la plus élevée y atteint 34° pendant la saison chaude des pluies (mars-sept.), la plus faible 13° pendant la saison sèche (oct.-février), la moyenne étant de 25°.

Les Laotiens qui chassent souvent de père en fils depuis des générations y sont nombreux et toujours disposés à accompagner et même guider leurs confrères européens, si on sait les mettre en confiance et parler un peu la grande langue véhiculaire de la vallée du Mékong : le thaï-lao.

Sur les plateaux montagneux, le chasseur peut s'engager en certains points jusqu'à près de mille mètres d'altitude. Mais il y règne souvent d'épais brouillards malsains qu'il vaut mieux éviter. La faune y est d'ailleurs moins dense. Les grands terrains de chasse sont plutôt situés dans la pénéplaine d'une altitude moyenne de 300 mètres et dans le fond même de la grande artère du Mékong et de ses affluents. Je crois que la partie la plus giboyeuse est située dans le périmètre des chutes de Khône, presque entièrement dépourvu d'agglomérations humaines.

En certains points de la vallée, la chasse tourne parfois au massacre durant la saison des pluies. Les terrains sont inondés et l'on est obligé d'avoir recours aux embarcations pour atteindre les hauts fonds émergés où le gibier pullule dans la végétation, parce qu'il s'y est réfugié en masse. C'est ce qui se produit dans les centaines d'îles dont le large lit du Mékong est parsemé depuis Khong jusqu'à Stung Treng. Chasser là est peu sportif si l'on en abuse, mais le broussard est obligé d'en user pour s'approvisionner.

La saison sèche est plus propice. On peut alors se livrer à toutes les chasses : grandes, moyennes et petites, et ce ne sont pas ces dernières qui sont les moins intéressantes et les plus faciles. Quand les eaux du fleuve et de ses grands affluents baissent, d'innombrables plages, îles, bancs de sable, roches, graviers, émergent progressivement et se recouvrent d'une végétation spontanée. Des oiseaux migrateurs, et même sédentaires, s'y donnent rendez-vous. Chasser là est une bénédiction !

Les plaines peuvent être parcourues en tous sens, et l'accès des forêts est facilité. C'est ainsi que les lits des rivières et des ruisseaux, alors à peu près à sec, forment autant de chemins que l'on peut utiliser pour avancer dans la jungle

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

sans trop user du coupe-coupe d'abatis. Il n'en faut pas moins s'organiser et s'armer sérieusement si l'on veut s'en prendre aux grands ruminants et aux pachydermes. Un solide calibre 12 et une forte carabine suffisent, car il est bien rare que l'on tire à longue distance. Des armes trop puissantes et trop compliquées sont inutiles. Il serait d'ailleurs difficile, le cas échéant, de se réapprovisionner en munitions.

Malgré tout ce que l'on a pu écrire de dramatique et même de rocambolesque sur les grandes chasses coloniales, malgré les vues cinématographiques stupidement truquées de bout en bout que l'on peut voir de temps à autre sur les écrans, ces chasses ne sont pas aussi compliquées que le profane pourrait se le figurer.

Le temps n'est plus cependant où il suffisait de mettre régulièrement une poignée de sel sur le tronc de quelque vieil arbre tombé de son haut, pour attirer un ruminant de la sylve et le flécher ou le fusiller à courte distance.

Le temps n'est plus où l'on pouvait pénétrer, les mains dans les poches quand on en avait à ses habits, dans une harde d'éléphants, soi-disant sauvages, et les interpeller.

Le temps n'est plus où le rhinocéros, soi-disant irascible, s'en venait sur les étroits sentiers de la forêt à la rencontre involontaire des villageois et s'écartait bien poliment pour les laisser passer.

Le temps n'est plus où il suffisait de s'installer sur le coussin avant d'une auto à côté du chauffeur pour abattre à bout portant quelque animal, parfois de grande taille, qui se laissait, de jour ou de nuit, surprendre sur la route par la vitesse du véhicule.

On a tant et tant tué sans discernement que les bêtes, qui ont sans doute au fond un sale caractère, ne peuvent plus sentir l'homme, chef-d'œuvre de la création, et randonnent maintenant sur des espaces considérables.

Il ne reste plus que le tigre imbécile qui se laisse prendre inlassablement à l'appât infâme d'une charogne rongée par les vers, pour tomber comme un lapin sous la décharge que lui envoie l'homme dissimulé à quelques mètres derrière un solide camouflage et déjà à moitié mort lui-même d'asphyxie convulsive...

G. C.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

TABLE DES MATIERES

PRÉFACE 5
AVANT-PROPOS 7
I. — LES ÉLÉPHANTS 17
II. — LES RHINOCÉROS 76
III. — LES GAURS 100
IV. — LES BANTINGS 114
V. — LES GAYALS 125
VI. — LE KARABAU SAUVAGE 130
VII. — LES PYTHONS, GIBIER A ÉCAILLES 146
VIII. — LES TAPIRS DITS « A CHABRAQUE » 156
IX. — LES ORCELLES 164
X. — LES GORALS 170
XI. — LES PROCHILES 178
XII. — LES OURS-CHIENS 186
XIII. — LES SANGLIERS 193
XIV. — LES CERFS ABOYEURS OU CERVULES 208
XV. — LES CERFS PLATYCÈRES 216
XVI. — LES CERFS-COCHONS 221
XVII. — LES CROCODILES, GIBIER A ÉCAILLES 225
POSTFACE 237

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

TABLE DES GRAVURES

DANS LE TEXTE :

Le mastodonte 21
Dinotherium indicum 25
Eléphant de guerre siamois du XVIIIe siècle 29
En Annam, on dressait les éléphants pour la guerre 33
Le pauvre vieux peut encore boire... 36
Cet appendice dactyliforme se paralyse le premier 40
Les vrais cimetières d'éléphants 44
C'est alors que déboucha une harde de cinq éléphants 57
Quand ils sont revenus à la vie! 73
Il lui enfonçait sa lance... 81
Rhinocéros unicorne de l'Inde 85
Il avait les pieds de devant sur la berge... 93
Type rare de croisement gaur-banting 102
Nous nous effacions pour éviter la charge... 109
Le banting d'Indochine 117
Un beau massacre de banting 121
Taureau gayal 127
Karabau et son inévitable buphage 133
Le python nous voyait venir 153
Marché de Bassac 157
Tapir de l'Inde ou rhinochère 161
Orcelle 165
Goral du Laos 173
Au pied d'un arbre à melons 181
Les bois du platycère sont minces et très écartés 217
J'étais obligé de tirer afin de les déloger 229

HORS TEXTE :

Palais de l'éléphant blanc à Pnom Penh 48
L'éléphant blanc (d'après une ancienne estampe bouddhique hinayâna) 48
Il lui fit peindre son nom en caractères occidentaux pour lui faire passer le goût de ce vagabondage intempestif 49
Eléphants-tanks de guerre il y a quelque 800 ans... (d'après un bas-relief des ruines d'Angkor) 64
On tire le « rogue » au cerveau 65

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Deux mois après sa capture, l'éléphant de gauche travaillait comme un ancien 65
Les Khas armés de leur arbalète, de leur lance et de leur hache... 96
L'éléphant de droite tendit sa trompe dans notre direction... .. 97
Mammouth de Sibérie, tel qu'il a été trouvé à Berezowska d'après Pfizenmayer), monté aujourd'hui au Musée de Leningrad 97
Un de mes éléphants nous transporta sur le terrain de chasse des rhinocéros 112
Jarres préhistoriques au Laos 112
Bœuf porteur (Haut-Laos) 113
Chasseur et pisteur khas 113
Taureau domestique issu d'une femelle zébu et d'un gayal 144
Le gayal 144
Karabaus sauvages ou domestiques (environ 1.000 kilogs) 145
Bufflesse domestique arni (environ 500 kilogs) 145
Rhinochère ou tapir à schabracke 160
On coucha dans un abri sous roche... 160
Ours-sanglier ou prochile 161
Chasseur kha projetant sa lance 161
Ours-chien, variété de l'ours du Pamir 192
Les sangliers ravagent les champs de maïs... 192
Sanglier des régions khas, métissé de porc domestique 193
Cerf-aboyeur, Haut-Laos (*fane haye*) 193
Partie d'un radeau de tecks 208
Brouette chinoise en usage au Siam 208
Il lui avait chatouillé les narines et les yeux... 209

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

CHAPITRE PREMIER

LES ELEPHANTS

C'est au contact de ces pachydermes que je débutai à la fin du siècle dernier dans l'exploitation forestière des peuplements naturels de tecks qui existaient alors dans les immenses et souvent impénétrables forêts du Haut-Laos siamois et français. Ces bois étaient ensuite flottés sur le Mékong, en vrac ou en plateaux de quelques troncs, suivant les biefs traversés, puis, par radeaux immenses pour aboutir finalement en Cochinchine. Entre le moment où l'on cerclait les tecks en forêt et celui où ils arrivaient aux scieries de Saïgon, il s'écoulait quatre années. Le cerclage consiste dans une incision à la hache de 10 centimètres de profondeur sur 20 centimètres de largeur autour de l'arbre et à un mètre en moyenne au-dessus du sol. Le teck meurt en 48 heures et le bois sèche sur pied. On l'abat un an plus tard pour le transformer en un tronc qui sèchera horizontalement pendant une deuxième année. Après quoi seulement le tronc flotte sur l'eau, sa densité étant d'environ 830.

Jusqu'à ce qu'ils flottent pour la première fois sur le Mékong ou l'un de ses affluents, ces troncs de bois, dont certains pesaient quatre tonnes, étaient tournés, poussés, tirés par les éléphants dressés à ces manipulations sous les ordres de leur cornac. Sans ces animaux, les exploitations forestières dans ces régions éloignées eussent été impossibles.

Il en est, paraît-il, autrement aujourd'hui. Les peuplements naturels de tecks sont épuisés. On n'exploite que

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

des forêts artificielles de tecks que l'on avait déjà commencé à planter au Siam à l'époque où j'abattais leurs ancêtres. Ces forêts couvrent des étendues encore plus considérables que les précédentes, mais de larges percées permettent à des tracteurs à roues ou à chenilles de tirer ou de porter les bois. Les éléphants sont de plus en plus relégués à des travaux de détail.

On est bien obligé d'avouer que, dans le Laos français, rien de semblable n'a été fait. Aucun teck n'a été planté, de telle sorte que cette essence n'existe pour ainsi dire plus aujourd'hui.

Tout comme les chevaux, les éléphants disparaissent. L'homme s'en sert de moins en moins. Ce ne sont plus guère que des animaux de parades, de cortèges, de cavalcades, de spectacles. Les éléphants disparaissent même plus vite que les chevaux parce que, contrairement à ces derniers, ils se reproduisent mal en captivité. On a tari, en outre, la source naturelle du recrutement, en massacrant les troupeaux qui vagabondaient à travers la vaste péninsule et dans lesquels on puisait depuis toujours.

J'ai beaucoup connu au début de ce siècle le bon vieux roi du Luang Prabang qui portait le nom sucré de Zacharine. Comme tous les monarques d'Asie, Zacharine était affligé de nombreux titres, non pas pompeux comme je l'ai entendu dire parfois, mais imagés. Il portait, entre autres, celui de *phra tiaou lane sang*... ce qui veut dire : « maître d'un million d'éléphants ».

Le roi avait éperdument chassé dans sa jeunesse. Un jour où il me questionnait sur la chasse d'un solitaire dangereux que j'avais réussi à abattre dans la région voisine de Pak Hou, je lui demandai à mon tour s'il y avait eu vraiment jadis, dans son royaume, un million d'éléphants.

— C'est un titre, me répondit-il en souriant. J'en porte

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

bien d'autres! Mais il n'est pas moins vrai qu'il y a encore un siècle, de nombreux troupeaux, qui comptaient parfois plus de cent têtes, circulaient dans mon royaume. On ne pouvait faire un voyage sur le Mékong ou ses affluents sans assister au bain matinal de quelque troupeau. On n'en compterait assurément pas en tout un millier aujourd'hui, conclut-il non sans quelque amertume.

Trente ans ont passé depuis. On n'en trouverait pas la moitié en cette année 1939...

Y a-t-il plusieurs espèces d'éléphants, dans la Péninsule indochinoise? Les avis sont très partagés. Il en est qui en voient deux : une espèce de taille relativement petite, à peau noire, qui serait apparentée de très près à l'éléphant de la Malaisie, et une espèce de grande taille, à peau gris-brun qui ne serait autre que l'éléphant de l'Inde. Mais il se peut qu'un troupeau d'une de ces espèces hypothétiques admette un mâle ou une femelle de l'autre espèce, de telle sorte que des croisements se produisent. En fin de compte, on se trouve dans l'impossibilité de dire à quelle espèce appartient tel ou tel sujet sauvage ou domestique.

On peut affirmer cependant que la petite espèce apparaît moins nombreuse et a une tendance à vivre en Cochinchine, au Cambodge et dans le Sud-Annam où il fait chaud toute l'année, alors que la grande espèce cantonne plutôt en Birmanie, au Siam et au Laos. Ce distinguo quelque peu subtil explique cependant pourquoi les défenses des éléphants chassés dans le sud sont presque toujours moins longues et moins lourdes que celles des éléphants chassés dans le nord. La question ne présente d'ailleurs qu'un médiocre intérêt.

Les indigènes ne reconnaissent qu'une seule espèce que les Siamois et les Laotiens nomment *sang*, les Annamites *voi* et les Cambodgiens *trou mi*.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Les Siamois simplifient encore bien plus la question. Ils prétendent qu'il n'y a pas, à proprement parler, d'éléphants sauvages mais seulement des éléphants que l'on a gardés en captivité ou que l'on a laissés volontairement en liberté. Il est de fait que, si tous les éléphants capturés dans les gigantesques traques dont nous parlerons plus loin avaient été gardés, il y a longtemps que l'on n'en trouverait plus en liberté. L'espèce se serait sans doute éteinte puisque, comme nous l'avons vu déjà, ces animaux se reproduisent mal en captivité. C'est l'unique raison pour laquelle les Siamois ont décrété que tous les éléphants en liberté appartiennent à l'Etat et qu'il est interdit de les chasser sauf autorisation spéciale. Cette autorisation ne se rapporte jamais qu'aux vieux mâles « rogues ».

On trouve enfin, mais très rarement, un type spécial d'éléphant, connu sous le nom d'éléphant blanc.

Qu'est-ce que l'éléphant blanc? Assurément pas une espèce ou une sous-espèce, mais très probablement un animal atteint d'un albinisme spécial qui apparaît avec une robe d'un gris plus ou moins clair, d'un gris décoloré, aux poils encore plus rares que chez les sujets normaux mais plus fins et blanchâtres. D'aucuns même disent que cette couleur résulte d'une sorte de lèpre. Les yeux ont le plus souvent la pupille rosée. Il n'y a donc pas, entre l'éléphant noir et l'éléphant blanc, la différence que l'on trouve, par exemple, entre l'ours noir et l'ours blanc, ainsi que je l'ai entendu dire parfois.

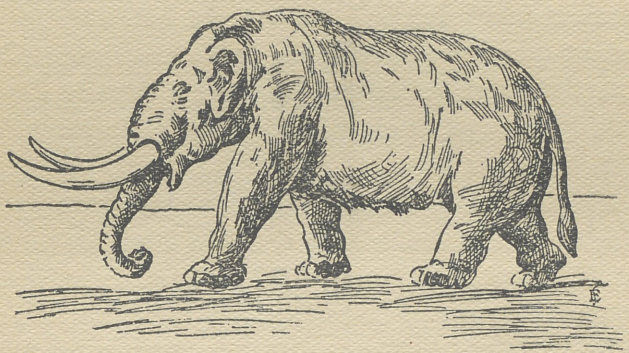
Ce cas d'albinisme particulier à l'espèce des éléphants serait assez banal si les bouddhistes Hinayâna de la Péninsule indochinoise ne voyaient, dans l'animal, une manière de palladium dont la possession assure à la nation le bonheur et la prospérité.

Tous les pays du monde ont d'analogues croyances. On a parlé de métempsychose, d'incarnation, dans ces pachy-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

dermes albiniques, des grands rois d'autrefois, de Bouddha... Cela est inexact. Le bouddhisme, selon le canon de l'Eglise du sud, n'a jamais dogmatisé la métempsychose; il ne reconnaît que le principe universel de la réincarnation par espèces. La mort n'existe pas, c'est une illusion d'ici-bas.

Les *Annales* de Siam nous apprennent que des luttes terribles s'engagèrent entre les Birmans et les Siamois



LE MASTODONTE

pour la possession de deux éléphants blancs qui vivaient en 1568 à Ayuthia. En fait de bonheur et de prospérité, ces deux bêtes déclenchèrent le pire des malheurs : la guerre.

C'est vers 1825 que ces animaux furent les plus nombreux. Il y en avait six à Bangkok. Tous avaient été capturés au Laos, pays pourvoyeur par excellence d'éléphants.

Enfin, les Siamois à Bangkok et les Laotiens à Luang-Prabang ont bâti sur le dos du *sang pheuok,* (éléphant blanc) des décorations aussi sensationnelles que celles d'Occident et qui font la joie puérile d'amateurs qui n'ont jamais vu, bien entendu, ni le Siam, ni le Laos, ni aucun éléphant blanc.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Mais revenons à nos éléphants communs.

Dans l'espèce du nord, on trouvait autrefois des géants qui dépassaient 3 mètres de hauteur et qui pesaient 3 tonnes. Le grand mogol Aurangzeb approvisionnait ses écuries de Delhi en éléphants du Laos dont la hauteur ne pouvait être inférieure à neuf pieds. On en trouve encore aujourd'hui qui atteignent cette taille parmi les troupeaux domestiques mais, en liberté, ils se font de plus en plus rares. Et ces pachydermes qui nous apparaissent monstrueux avec leurs 3 mètres de hauteur, ne sont cependant que les descendants dégénérés des proboscidiens tertiaires et quaternaires, entre autres le dinothérium de l'Inde qui atteignait 5 mètres et le mastodonte qui n'en était pas loin.

On répète couramment, parmi les chasseurs de race blanche, que la circonférence doublée d'un des pieds de devant de l'éléphant correspond à sa hauteur au sommet de l'échine. Partant de cette formule, il suffirait de multiplier le diamètre de l'empreinte par 3,14 et de doubler le résultat pour savoir la hauteur de la bête que l'on poursuit. La pratique m'a prouvé que c'est là un calcul assez fantaisiste. Dans la chasse d'un solitaire qu'on lira plus loin, les empreintes avaient un diamètre de 47 centimètres. Je pensais donc trouver un mâle de près de 3 mètres. La bête mesurait au plus 2 m. 75. Il est vrai que c'était un vieux vagabond dont la semelle débordait largement sous le poids d'une obésité au moins centenaire.

Les mâles ne sont pas tous armés de défenses. Il en est qui ne possèdent que des sortes de chicots, d'autres dont une seule s'est développée. Quand les deux défenses ont normalement poussé, celles-ci ne sont pas toujours de même longueur pour un même âge. Il en est aussi qui portent leurs défenses dirigées en dehors, d'autres dirigées en dedans, c'est-à-dire en manches de veste. En somme, les défenses de l'éléphant, qui ne sont autre chose

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

qu'un développement extraordinaire des incisives supérieures, varient beaucoup dans leur longueur et leur courbure. A cela il faut encore ajouter les accidents qui peuvent briser l'une des pointes ou même les deux et l'aiguisage qui peut entamer sérieusement les pointes quand l'animal s'excite sur une roche dure.

La gueule est garnie de quatre molaires qui apparaissent également prodigieuses puisqu'elles atteignent 35 centimètres de longueur et 8 centimètres de largeur sur leur surface broyante. Elles sont relativement peu profondes. Ces dents, poussent d'arrière en avant et leur durée moyenne est de quatre ans.

La trompe, qui n'est, après tout, qu'un nez et une lèvre supérieure prolongés, a l'aspect d'une masse serpentine puissante dont l'extrémité appendiculaire amincie est préhensile et touche le sol sans que l'animal ait besoin de baisser la tête. Elle est séparée en deux par une cloison longitudinale et peut être dirigée dans tous les sens sans que la tête remue. L'animal discerne ainsi les effluves, les odeurs, entre autres celles des fruits, des plantes, des grains, etc., que sa vue médiocre ne lui permettrait pas de trouver aussi facilement. Le double sens du toucher et de l'odorat est situé au bout de cette trompe dont l'éléphant se sert avec une adresse prodigieuse. Il casse aussi bien les branches des arbres dont il veut manger les feuilles, qu'il aspire sur le sol les grains qui s'y trouvent. C'est aussi un bras dont il se sert pour enfourner les herbes dans sa gueule. Enfin, il boit et se douche avec sa trompe. C'est une pompe aspirante et refoulante dont il use pour envoyer de l'eau, du sable, des poussières, à 5 mètres de distance.

La trompe est l'arme offensive et défensive de l'éléphant. Quant il veut attaquer, il roule sa trompe en spirale pour foncer sur l'ennemi et la détend au dernier moment. Il saisit alors l'adversaire à la manière d'un ser-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

pent et le plaque sur le sol pour l'écraser ensuite de ses larges pieds. Le tigre en fait une cuisante expérience quand il contre-attaque l'éléphant dressé par l'homme à la chasse de ce félin.

C'est avec la trompe que l'éléphant manifeste ses sentiments. Il klaksonne ou trompette s'il est inquiet ou amoureux. La note seule varie. La mère caresse son petit avec sa trompe et celui-ci joue de même. Une courte anecdote fera mieux comprendre le jeu de ces innocents benjamins.

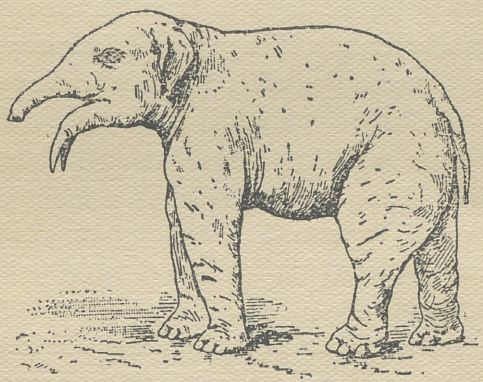
Un éléphanteau de cinq ans aspira un jour du sable fin qu'il déversa sur moi par derrière, à l'improviste, pendant que je regardais le travail de sa mère attelée à une énorme poutre de teck. A la « pause », le cornac de la mère me confia que pour me mettre bien avec le « petit » et en même temps avec sa mère, je n'avais qu'à lui offrir des morceaux de sucre scié, denrée plutôt rare dans les campements forestiers. Une seule offrande suffit à me faire l'ami du jeune polisson. Chaque fois qu'il me voyait, il accourait. J'affectais de lui tourner le dos. Mais, au lieu de me verser du sable sur la tête, il fouillait dans mes poches sans en oublier aucune, pour y découvrir ces merveilleuses pierres blanches et s'en régaler. Je pris plus d'une fois mon café sans sucre pour avoir été trop généreux avec l'espiègle éléphanteau.

La lèvre inférieure est longue et se termine en pointe pendante. Les yeux sont petits et expressifs mais l'animal voit malaisément, surtout sur les côtés. Il doit se déplacer en entier pour cela. C'est peut-être là une des raisons pour lesquelles l'éléphant accepte si rapidement sur son cou le parasite humain qui voit pour lui...

Les oreilles sont en feuilles de chou, triangulaires et mobiles; chez les vieux sujets, les bords sont toujours plus ou moins déchiquetés. Elles recouvrent, chez les mâles, un ganglion qui, disent les cornacs, suinte à l'épo-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

que du rut. Le crâne est dur et épais. Il présente des cavités qui lui donnent cet aspect boursouflé que l'on connaît. Le corps, enfin, est tout en ventre dont la peau pend chez les vieilles mères. Il est porté par quatre jambes massives aux pieds mous, pourvus de cinq sabots, quelquefois quatre, qui correspondent aux ongles. La queue est ridiculement mince et courte chez un animal aussi volumineux. Elle est tellement fragile que nombreux sont



DINOTHERIUM INDICUM

les sujets libres qui l'ont laissée en partie ou en totalité accrochée aux ronces épineuses de la jungle. Les sujets domestiqués la conservent généralement en entier et arborent à son extrémité des crins assez fournis et tellement durs que les cornacs s'en servent pour... se curer les dents.

Malgré cette obésité, l'éléphant est assez rapide. Il peut faire 20 kilomètres à l'heure s'il n'est pas obligé de frayer lui-même sa route en abattant les branches qui le gênent ou, s'il est monté, les branches qui peuvent heurter la cage qu'il porte. Il trotte en levant les pattes du même côté, de telle sorte qu'il est fort désagréable de voyager sur son dos. On est moins bringuebalé sur le cou.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

L'animal est stable et conserve toujours un parfait équilibre. Il monte les pentes raides sur les genoux ou les pâturons, les pattes postérieures bien tendues. Pour descendre, il manœuvre inversement, c'est-à-dire qu'il raidit ses pattes antérieures et se laisse glisser sur les fesses. En résumé, il tient son échine aussi près que possible de l'horizontale. Il tangue peu mais roule beaucoup. Il ne sait pas sauter, il enjambe seulement. Si le terrain lui apparaît douteux pour sa masse pesante, il le sonde préalablement des pattes et de la trompe. Sa marche proprement dite est silencieuse. Elle passerait inaperçue si l'animal, libre ou domestique, n'était obligé, à chaque instant, d'abattre la végétation qui entrave sa progression.

Ce bon colosse se nourrit d'herbes appartenant à plusieurs espèces. L'une d'elles haute d'un mètre est connue des Laotiens sous le nom de *gna sang* ou « herbe à éléphant ». Il mange aussi les feuilles et les tiges tendres de bambous, surtout les pousses fraîches quand elles sortent de terre comme de gigantesques asperges. Enfin, il mange à l'occasion des racines et des feuilles de nombreuses espèces de petits arbres, des tissus celluleux pleins de sève et même certaines écorces. De tout cela, il lui faut au moins une centaine de kilos par jour. A l'état libre, il lui en faut le double car il en gâche au moins la moitié.

L'éléphant, dit sauvage, est, non pas le seigneur mais le roi de la jungle. Il est naturellement doux, encore que là, comme ailleurs, on trouve des exceptions assez rares à cette règle générale. Nous en verrons plus loin les causes.

Il lui arrivait autrefois de regarder l'homme qui passait ou qui venait vers lui sans fuir. Il prenait aussi quelquefois le trot de fuite, mais sans trop se presser. On l'a tellement persécuté, fusillé, depuis un demi-siècle, qu'il se sauve éperdument à l'approche de l'homme, surtout quand cet homme est armé.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Il lui arrive même de charger, car l'animal a de la mémoire et sait se venger des outrages dont il a jadis été victime. On ne peut plus aujourd'hui pénétrer, comme on le faisait autrefois, au milieu d'un troupeau sauvage et il est de plus en plus difficile de les rabattre méthodiquement.

Au fond, l'éléphant est timide et craintif, ce qui pourrait faire douter de son intelligence. Une bestiole quelquefois lui fait peur. Une poule ou une panne qui couve sur le sol et s'enfuit devant lui, l'interdit et l'arrête. J'en ai vu un, sur le cou duquel je me trouvais, faire un écart parce qu'un écureuil avait traversé son chemin à quelques mètres devant lui et s'était mis à grimper de frayeur dans un arbre. Un autre avait une peur affreuse des termitières qu'il contournait à distance alors que tant d'autres animaux : cerfs, gaurs, banting, félins, les escaladent pour voir au loin. Ces singuliers monuments de la forêt ne lui disaient rien qui vaille. On cite des femelles qui tournent presque de l'œil à la vue d'un simple mulot alors que, dressées par l'homme à la chasse au tigre ou à la panthère, elles agrippent froidement le félin avec leur trompe malgré les violents coups de crocs et de griffes qu'elles reçoivent, pour le jeter à terre et l'écraser. Le pouvoir de l'homme sur l'éléphant est considérable en vérité, et l'on peut se demander ce qu'il faut le plus admirer, de la docilité du pachyderme envers l'homme ou de l'esprit dominateur humain.

Sauf les vieux solitaires, un éléphant capturé s'adapte rapidement à la vie domestique. On dirait qu'au fond de son âme sommeille, sinon un goût pour l'homme, du moins une sorte de résignation à vivre avec l'homme. Il donne l'impression de se laisser volontiers glisser sur cette pente dès qu'il a compris qu'il ne peut résister. Le moins qu'on puisse dire de l'animal, c'est qu'il est doué d'une belle dose de philosophie.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Il n'est pas inutile de rappeler ici que les éléphants domestiques d'Asie vivent et travaillent au grand air sous un climat qui est le leur, qu'on ne les maltraite pas, qu'on ne les entrave pas exagérément, alors que les malheureux pachydermes de cirques, de ménageries et de jardins, sont le plus souvent surchargés de chaînes et pourvus d'une nourriture qui n'a rien de commun avec celle de leur pays natal. On peut même se demander comment ils s'y prennent pour survivre à tant d'avatars...

Il est en tout cas un fait incontestable, c'est que l'éléphant se prend vite d'affection pour son cornac qui le conduit, le bouchonne, lui parle et l'aide à trouver sa nourriture. Si extraordinaire que cela puisse paraître, la parole humaine a un réel pouvoir sur l'éléphant. On cite des éléphants qui ont pleuré leur cornac disparu, sont devenus neurasthéniques et ont refusé de travailler.

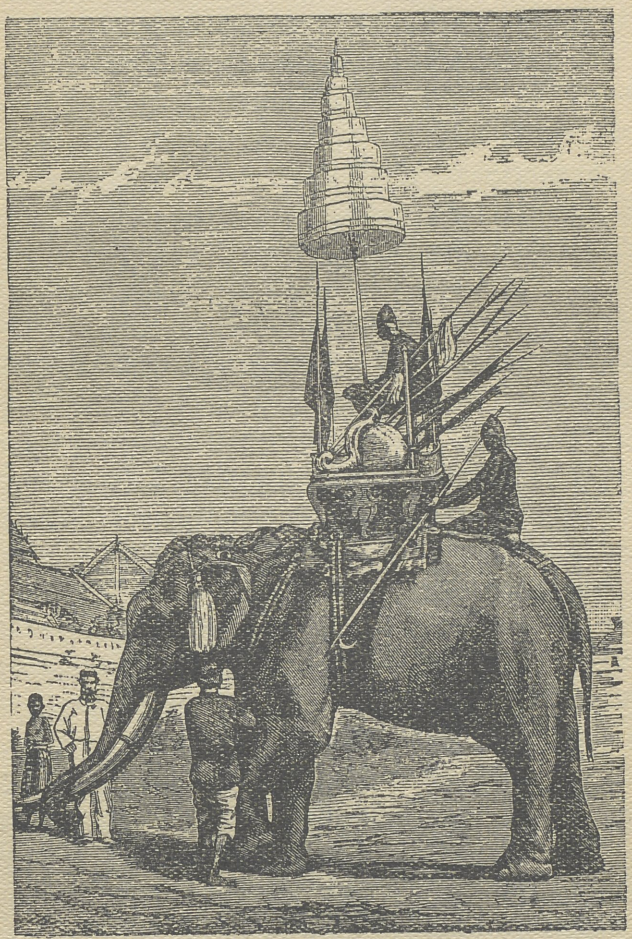
J'ai même entendu conter, sans que je puisse cependant l'affirmer, que des femelles sauvages s'en viennent parfois d'elles-mêmes se joindre à un groupe d'éléphants domestiques conduits au gagnage et cela, bien entendu, pour les beaux yeux de quelque mâle qui a su plaire. Mais ces incursions ne sont jamais que momentanées.

Un éléphant domestique peut aussi prendre, sinon la clef des champs, du moins celle de la sylve. Ces cas sont assez rares. Il est alors difficile de retrouver le captif et de lui faire entendre raison. Le fait s'est présenté une fois dans le Haut-Siam, devant mes yeux.

Un des plus beaux mâles d'un troupeau qui appartenait à un propriétaire chan de mes amis : Phia Hom, prit un jour la poudre d'escampette. Il était âgé d'environ 40 ans et avait été capturé huit ans plus tôt. C'était la seconde fois qu'il se permettait une telle fugue, fugue amoureuse, car le jeune drille avait une passion pour une femelle appartenant à un troupeau sauvage que l'on savait cantonné à une distance relativement peu éloignée.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Il ne fallut pas moins de trois semaines au cornac et au servant qui avaient pris la piste du fuyard, pour faire entendre raison à ce dernier qui filait le parfait amour au beau milieu des « sauvages » qui l'avaient accepté.



ÉLÉPHANT DE GUERRE SIAMOIS DU XVIII[e] SIÈCLE

Les deux hommes avaient philosophiquement attendu que la fringale amoureuse du mâle fût passée. Mais comme la fugue dépassait cette fois les bornes de la plai-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

santerie et que l'animal risquait d'être pris par des captureurs de mauvaise foi dont on signalait la présence dans le pays depuis quelque temps, mon ami lui fit faire un superbe pendentif en fer forgé orné d'une clochette sonore en bronze. Et pour être plus sûr de lui faire passer le goût de ce vagabondage intempestif, il lui fit peindre son nom de chaque côté du corps et en caractères occidentaux. C'est moi qui lui avais suggéré cette idée et fourni le modèle calligraphié. Tout cela fut accompagné d'un sermon en règle et à haute voix que le géant (il atteignait 3 mètres) digéra sans doute car il ne récidiva plus. Peut-être l'intelligent pachyderme dont le caractère était d'ailleurs fort accommodant, comprit-il qu'il se couvrirait de ridicule s'il s'avisait de se présenter accoutré de la sorte devant sa belle et ses frères et sœurs affranchis. La conclusion de cette aventure est qu'il n'y a pas ou peu d'incompatibilité entre des sujets domestiqués et des sujets libres quand l'homme n'est pas là.

Les éléphants captifs portent les traces serviles de leur métier. Les tireurs de bois en forêt ont l'envers des oreilles marqués de coups de crochets que le cornac leur inflige de temps à autre quand l'animal n'obéit pas comme il convient. Les fesses aussi sont marquées des coups de pointe du coupe-coupe du servant qui *pedicus cum jambis* accompagne la bête. La pointe traverse le cuir. Une goutte de sang apparaît. C'est un coup d'épingle pour ces braves mastodontes qui grognent parfois et redoublent toujours d'énergie au travail. Les éléphants sont au moins aussi obéissants, soumis et affectueux, que les chiens.

Ceux qui tirent des véhicules dans certaines villes, par exemple les rouleaux compresseurs, ou ceux qui portent sur leurs dos des cages à voyageurs de marque ont également les stigmates de leur métier.

Il n'y a guère que les éléphants royaux de Siam, de Bir-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

manie, du Cambodge, d'Annam qui sont indemnes. Mais leur sort est pire. Ils ont les défenses ornées de cercles d'argent, ou même d'or ciselé, ou encore incrustées d'inscriptions sentencieuses. Ce sont des éléphants de parade que les souverains asiatiques, du moins ceux de la Péninsule indochinoise, ont laissé depuis longtemps de côté pour l'automobile; des éléphants de guerre dont on trouve encore quelques sujets sans doute à la retraite; des éléphants exécuteurs de hautes œuvres. On ne comble plus aujourd'hui les vides qui se font dans les écuries royales...

Au XVII[e] siècle, les *Annales* de Siam disent qu'il y avait trois mille éléphants dressés dans la capitale. L'un d'eux remplissait l'office de bourreau. Il posait un pied de devant sur la tête du condamné, préalablement placée sur un billot et appuyait de tout son poids. Dans un craquement lugubre, le crâne éclatait...

En Annam, on dressait des éléphants de guerre par des exercices d'assaut dont une vieille estampe que nous reproduisons ici donne une idée saisissante.

En résumé, les éléphants d'Asie sont avant tout des « traîneurs ». Dans les exploitations forestières où l'on en trouve encore, on estime qu'une bête moyenne peut tirer, en terrain plat et propice, une bille de bois dont le poids est égal au sien. Quand le terrain est accidenté, on attelle deux bêtes en flèche car, si on obligeait l'éléphant à un effort trop considérable, on risquerait de l'incommoder. J'ai vu, un jour, une femelle s'évanouir comme une jolie femme parce que le cornac et le servant l'avaient excitée au delà de ses forces. Il fallut lui verser des seaux d'eau sur la tête et lui octroyer une demi-journée de repos pour lui permettre de retrouver son esprit qui s'était « dégagé » d'elle, suivant l'expression siamoise.

L'animal obéit à la voix de son cornac qu'il comprend avec un vocabulaire limité bien entendu à son travail. Il

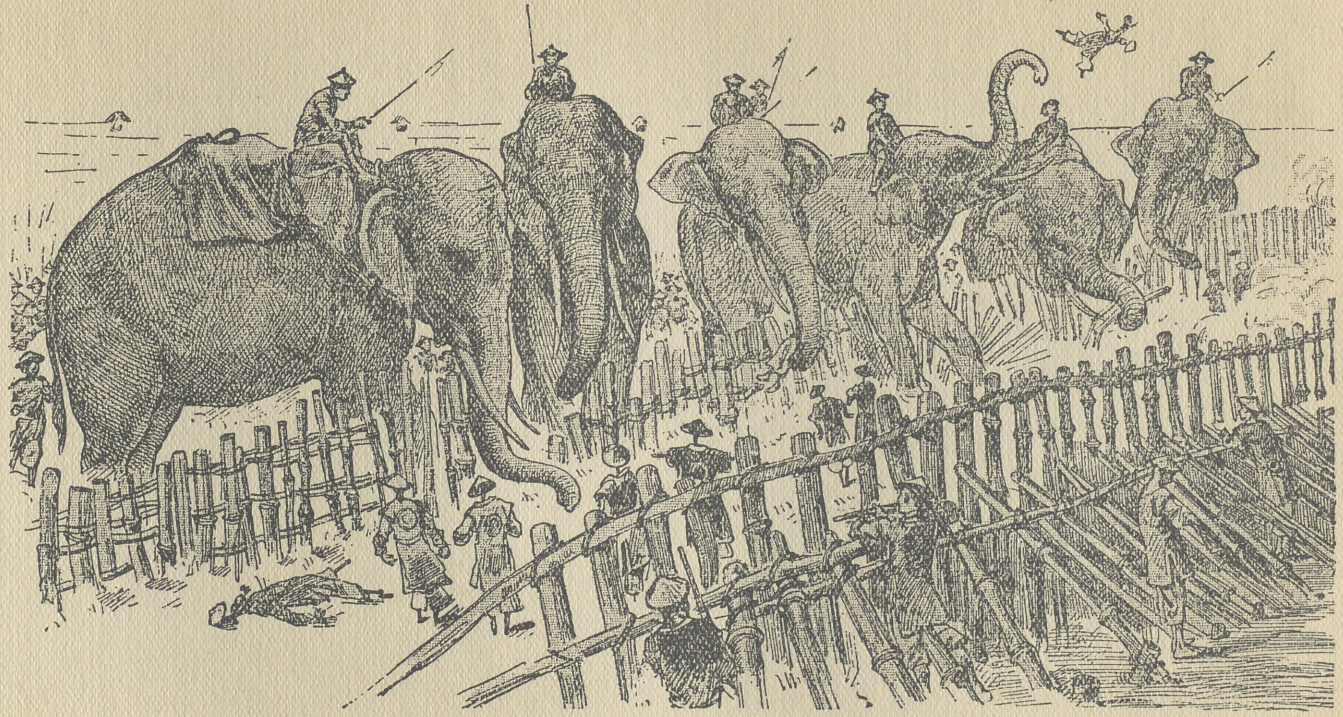
Université Côte d'Azur. Bibliothèques

distingue les nuances de l'impatience et s'inquiète, ou bien celle de la satisfaction et jubile. A une cadence régulière, il effectue les manœuvres commandées sans qu'il soit besoin de le toucher. Pour que le servant puisse lui installer ses lanières de tirage, il s'accroupit au commandement puis se relève de même. Pour prendre son cornac, un geste suffit. Il lève une patte en première marche d'escalier et dispose sa trompe en deuxième marche à la manière d'un escalier roulant. Il en est même qui enlacent leur cornac et le placent directement sur leur cou. Mais c'est plus rare. C'est un animal de bonne éducation, qui a des usages...

L'éléphant, avons-nous dit, aime son cornac ou *khouane sang*. La réciproque est également vraie. Mais la vie d'un éléphant étant quatre fois plus longue que la vie de travail d'un homme, il s'ensuit que l'animal doit changer plusieurs fois de cornac au cours de son existence, ce qui le chagrine parfois gravement. On en a vu faire la grève des bras croisés, si j'ose dire, pendant plusieurs jours. Par contre, il m'est arrivé de monter sur le cou d'un éléphant à la place du cornac pour le faire travailler sans que la bête protestât, mais celle-ci comprenait très bien que c'était là une substitution momentanée et ne réagissait pas. Le cornac restait d'ailleurs à terre non loin d'elle.

Il peut arriver qu'un cornac soit malmené par son éléphant. On connaît même des cas, heureusement très rares, où des cornacs ont été arrachés en un « tourne-trompe » et projetés, pantelants, à 5 mètres de là. Si l'éléphant a, comme on dit, non sans exagération peut-être, une intelligence quasi-humaine, il en a aussi les tares. Il entre en colère si on lui a méchamment et injustement fait du mal, et sa colère est terrible. Il tue. Comme on n'est pas toujours certain que c'est l'éléphant qui a eu tort dans le conflit fatal, la jurisprudence siamoise fait

Université Côte d'Azur. Bibliothèques



EN ANNAM, ON DRESSAIT LES ÉLÉPHANTS POUR LA GUERRE

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

passer, ou du moins faisait passer, devant un tribunal, tout éléphant qui avait tué son cornac ou son servant. Gravement, on acquittait l'animal si la preuve était faite qu'il avait subi des mauvais traitements. Inversement, on le condamnait à mort s'il était reconnu qu'on ne l'avait pas maltraité. Acquitté une première fois, il était toujours condamné en cas de récidive et le propriétaire perdait sa bête.

Ce sont là, répétons-le, de très rares exceptions. L'éléphant est heureusement doué d'un caractère doux, aimant et pacifique. Il obéit à son cornac sans rechigner jusqu'à s'écrouler de fatigue sur lui-même.

L'éléphante ne met bas que sept ou huit fois dans sa vie, disent les Siamois. La gestation est de 24 mois lunaires. La bête commence à reproduire entre 20 et 25 ans et peut continuer à la cadence d'un petit tous les cinq ans. A 90 ans d'âge, une femelle devient stérile; elle joue alors, dans les troupeaux sauvages, le rôle de conductrice. A ce même âge, un mâle est encore brillant!... La longévité de ces animaux à l'état sauvage dépasse largement un siècle.

Il n'y a pas, semble-t-il, de saison des amours chez les éléphants d'Asie. L'accouplement a lieu à une époque quelconque, pourvu que le mâle plaise à la femelle car celle-ci n'accorde ses faveurs qu'à celui qui lui convient. La saison sèche et froide serait, paraît-il, plus propice au rapprochement des sexes que la saison chaude des pluies.

J'ai assisté de près à la naissance d'un éléphanteau à Xieng Sèn, dans le Haut-Siam, au début de 1902.

J'avais, avec plusieurs propriétaires d'éléphants, des contrats pour le tirage en forêt de mes troncs de teck. L'un d'eux possédait dans son troupeau une femelle qui devait mettre bas incessamment. On avait ramené la bête à Xieng Sèn pour qu'elle puisse être mieux soignée et il

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

avait été entendu que le moment de l'accouchement venu, on me préviendrait.

C'est ainsi que le propriétaire me réveilla un matin à quatre heures. On partit précipitamment. Le cornac, accouru à notre avance, nous dit que l'éléphanteau venait de naître et qu'il ne serait pas prudent de nous approcher à moins de dix *vas* (15 mètres).

Dans le jour à peine naissant, je distinguai la mère debout, armée de branches feuillues de bambous dont elle avait été approvisionnée, chassant les mouches attirées par les eaux et le placenta qui gisait à terre. A l'aide d'un râteau, le servant roulait cette masse molle et spongieuse vers le fleuve tout proche. Le cornac prit un pelle et jeta de la terre sablonneuse sur le sol maintenant dégagé. La mère attachée à un arbre par un pied de derrière laissait faire les deux hommes, ne s'inquiétant pas d'eux, tout à son petit que je vis enfin, debout, raide comme s'il avait été en zinc. Elle le caressait, l'effleurait de l'extrémité de sa trompe et c'est à peine si, le jour enfin venu, je pus remarquer une très légère oscillation de la petite trompe pendante et raidie de l'éléphanteau. On eût dit ses quatre pieds soudés au sol de la cour où il venait de naître.

La teinte du nouveau-né était gris foncé et sa hauteur d'environ un mètre. Son poids était d'environ 80 kilogs. Beau poupon, en vérité!...

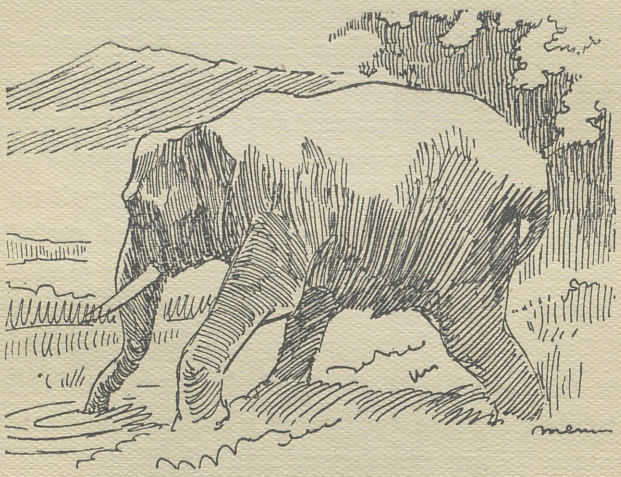
Le surlendemain, le nouveau-né articulait un peu ses pattes raidies et incertaines et rejetait sa petite trompe sur le côté pour têter avec sa bouche, et alternativement, les deux seins maternels placés, comme on le sait, entre les pattes de devant. Et ces « tétons », chose curieuse, ne sont pas plus gros que ceux d'une de nos bonnes nourrices professionnelles. Le mamelon est seulement plus développé.

Un mois plus tard, le nourrisson trottinait autour de

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

sa mère délivrée de la chaîne d'attache. Cette mère, que je connaissais bien, me laissa caresser son petit sans protester.

Une autre femelle avait un petit de cinq ans qui courait entre ses pattes et autour d'elle. La mère, les genoux pliés sous elle, le front contre une bille de teck qu'elle



LE PAUVRE VIEUX PEUT ENCORE BOIRE...

faisait rouler, avait près d'elle son rejeton qui appuyait de même façon. Le cornac me fit remarquer un jour à ma grande stupéfaction que l'éléphanteau, plus rapide, prenait position avant sa mère au commandement et traduisait sa satisfaction en émettant avec sa petite trompe des modulations flûtées plus curieuses qu'harmonieuses.

Cet éléphanteau comprenait le vocabulaire humain. Au cri de : « *ap nam* », c'est-à-dire « au bain », lancé le matin par le cornac en chef du troupeau, l'éléphanteau prenait les devants et se roulait déjà dans l'eau du fleuve ou de la rivière avant l'arrivée de sa mère qui le bouchonnait ensuite de sa trompe. Ces détails montrent que

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

l'éléphant né en captivité n'a pour ainsi dire pas besoin d'être dressé. Il s'éduque seul et tout naturellement.

Quel chasseur colonial n'a entendu parler des cimetières d'éléphants sauvages?

Ces volumineux pachydermes seraient guidés par on ne sait quel instinct qui les pousserait à abandonner le troupeau auquel ils appartiennent quand ils sentent leur fin prochaine. Ils prendraient alors la direction du nord et se dirigeraient vers une de ces mystérieuses nécropoles afin d'y laisser leurs os!

Il s'agit là d'une croyance tellement tenace que l'on a quelque mérite à la combattre. Et ce qui n'est pas le moins curieux, c'est que l'on trouve des chasseurs coloniaux dont la valeur cynégétique est incontestable qui parlent des cimetières d'éléphants sinon comme s'ils existaient réellement, du moins comme d'une chose possible.

Les éléphants d'Asie sont d'impénitents vagabonds, des pélerins massifs comme dit le poète créole Leconte de l'Isle. Les troupeaux accomplissent d'interminables randonnées sous la conduite d'une ou de plusieurs vieilles femelles. Ils ne séjournent jamais bien longtemps dans un site quelconque, car ils ont tôt fait d'engloutir et de saccager la végétation qui leur a plu.

Ils suivent des itinéraires qui pour n'être pas précis ne sont pas moins réguliers, mais pas nécessairement sud-nord. S'ils suivaient toujours cette direction, il faudrait admettre que tous les éléphants naissent dans le sud et meurent dans le nord, ce qui est absurde. Ils traversent les fleuves en des endroits déterminés bien connus des chasseurs professionnels. Tout cela peut se chiffrer par des milliers de kilomètres si l'on envisage par exemple le périple allant des régions occidentales de l'Inde au sud de la Péninsule indochinoise et vice versa.

Or, l'Asie tropicale est peuplée de trop de races humai-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

nes cultivées et son territoire est trop connu pour qu'à travers les siècles passés on n'ait jamais découvert les emplacements de ces ossuaires, s'ils existent...

On ne peut admettre qu'un éléphant poursuivi par l'aiguillon de la mort accomplisse seul un de ces longs itinéraires. La bête aurait le temps de mourir plusieurs fois si c'était possible avant d'arriver à destination, en admettant complaisamment qu'elle soit capable de trouver sa route. De nos jours, ce solitaire ne tarderait pas à être abattu par quelque chasseur.

Quel avantage au surplus, un tel instinct offrirait-il à l'éléphant? J'ai entendu expliquer gravement que ce n'est pas tant pour laisser sa carcasse dans une nécropole que pour se rendre dans une manière de sanatorium où il pourrait se soigner efficacement au moyen de plantes! Cette hypothèse est aussi stupide que l'autre. D'ailleurs les vieux solitaires, rogues ou non, limogés par le troupeau auquel ils appartiennent et candidats à la mort, voyagent, eux aussi, nord-sud ou sud-nord.

J'ai interrogé sur ce sujet nombre de rabatteurs siamois qui avaient participé aux gigantesques traques organisées autrefois par le gouvernement de Bangkok. Ils étaient unanimes : « On traque aussi bien les éléphants qui viennent du sud que ceux qui viennent du nord et jamais personne n'a vu ni même entendu parler de cimetières d'éléphants. »

J'ai connu d'autre part des chasseurs professionnels laotiens spécialisés dans la capture de ces pachydermes. Ils qualifiaient dédaigneusement cette hypothèse d'ossuaire « d'histoire macabre de chasse inventée par les chassaillons paracoloniaux d'Occident ».

Le raisonnement de l'un d'eux me permit cependant d'entrevoir l'origine lointaine de cette tenace croyance.

Les troupeaux d'éléphants, tout comme les troupeaux de buffles, de gaurs, de bantings, etc., sont parfois victi-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

mes de terribles épizooties. Celles des éléphants sont les moins graves. Elles semblent plus infectieuses que contagieuses. J'ignore ce que peut être cette maladie. J'ai entendu parler de fièvre charbonneuse!

Dans de tels cas, au reste fort rares chez les éléphants, le nombre des morts est limité à environ dix pour cent, alors qu'on a vu des troupeaux de buffles décimés dans la proportion de 80 %.

Dès que le processus de la maladie atteint la période aiguë, les éléphants arrêtent leurs pérégrinations et se retirent dans quelque endroit favorable, écarté, discret, pour se soigner au moyen d'herbes qu'ils savent discerner dans la flore tropicale. Les décès sont toujours précipités. Au fur et à mesure qu'ils se produisent, les survivants recouvrent les morts de sable, de boue, d'humus, de feuilles, de branchages... Il semble que c'est pour éviter le plus longtemps possible l'arrivée des carnassiers, poil ou plume, qu'un instinct particulier attire toujours vers les charognes.

Avec la fin de l'épizootie, le troupeau reprend sa route laissant réunies en un seul endroit ou très près les unes des autres les dépouilles des défunts qui constituent un charnier accidentel. Or, ces charniers devaient être importants il y a encore un siècle, car on trouvait des troupeaux qui dépassaient largement cent têtes.

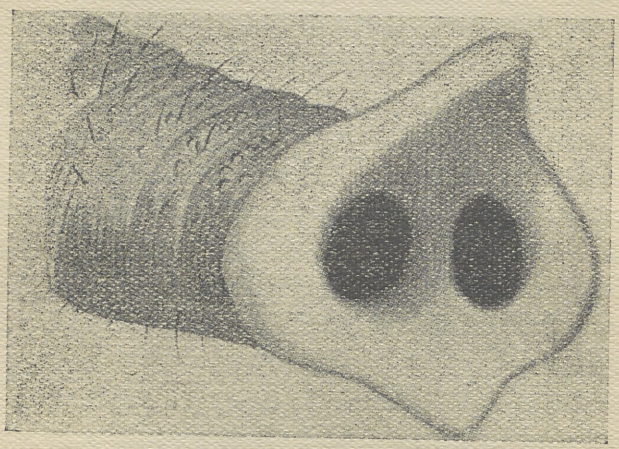
Envisageons maintenant la fin naturelle de l'un des membres d'un troupeau. Dès qu'il ne peut plus être soutenu par ses semblables pour suivre le train de route, le vieil éléphant s'immobilise à jamais.

C'est toujours la trompe, cet organe vital, qui flanche la première. Son épais revêtement musculaire se raidit, se paralyse, refuse tout service, surtout l'appendice dactyliforme si délicat qui la termine.

Le pauvre vieux podagre ne peut même plus arracher les herbes tendres, les pousses fragiles de bambous pour

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

les remonter jusque dans sa gueule où la langue s'épaissit, les dents se déchaussent... Tout ce qu'il peut faire, c'est de décrocher à bonne hauteur les bambusées et les écorces comestibles de certains arbres. Quelle déchéance alors que les rhumatismes de son confrère domestiqué sont soignés par un cornac compatissant! Cela, il le sait, le vieil éléphant dit sauvage! Il regrette peut-être à ce moment de n'avoir pas été gardé par l'homme quand au



CET APPENDICE DACTYLIFORME SE PARALYSE LE PREMIER

cours de sa longue existence il a été une ou plusieurs fois capturé puis relâché de quelque *pa niét* siamois de traque.

Alors, le goutteux meurt lentement de faim. Il peut encore boire cependant, pomper cette eau pour calmer sa fièvre et prolonger sa vie plus que centenaire. Il n'a plus qu'un but, un seul, s'immobiliser sur le bord d'une rivière, d'un fleuve, où il pourra étancher sa soif inextinguible, se baigner dans cette eau qui le soulagera pour un temps des moustiques, des tiques, des mouches, qui harcèlent sans répit sa vieille peau craquelée, maintenant que sa trompe inerte ne peut plus lancer sur son

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

dos et sur ses flancs, l'eau ou la terre sablonneuse protectrices Là encore, il est à l'abri du tigre qui rôde près des moribonds de la jungle en attendant prudemment leur dernier souffle.

Le plus souvent, le vieil éléphant agonise dans l'eau. Sa carcasse n'a échappé au tigre que pour devenir la nourriture des crocodiles, des trionyx et des poissons.

Voilà quelle est la vraie fin des éléphants d'Asie.

Le cimetière, c'est l'eau.

Dans les grandes forêts, les éléphants ne dédaignent pas de s'engager dans ces routes désertes et pour eux magnifiques que les hommes ont percées pour le passage des lignes télégraphiques. Ils ne se gênent pas pour déterrer parfois des poteaux à tour de trompe, et pour transformer les fils, dont le ronronnement les énerve, en des écheveaux si bien emmêlés qu'il faut les remplacer. On en a également vu sur les voies ferrées, et des trains ont dû stopper en attendant que ces bons pachydermes aient décidé de laisser passer le convoi. Les vaches, en Occident, se bornent à regarder passer les trains; les éléphants, en Asie, les arrêtent. Autre pays, autres mœurs!...

Au point de vue cynégétique, la chasse aux vieux solitaires est seule sportive. Ceux-ci vivent en dehors des troupeaux qu'ils suivent quelquefois de loin, soit parce qu'ils en ont été chassés, soit parce qu'ils le veulent bien. Peut-on savoir les conflits et même les drames qui se passent dans les troupeaux d'éléphants? Un de mes trappeurs m'affirma qu'il avait un jour assisté de loin au duel de deux mâles d'un troupeau. Le vaincu, blessé au flanc d'un coup de pointe, avait été expulsé. Des flaques de sang étaient restées sur le terrain de la lutte.

La plupart de ces solitaires sont vieux et inoffensifs. Ils se laissent approcher aussi bien que les sujets appartenant à un troupeau. On trouve cependant parmi eux une catégorie, assez rare d'ailleurs, de solitaires fort dan-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

gereux, au caractère « rogue », qui attaquent tout ce qu'ils rencontrent, aussi bien leurs congénères que d'autres animaux et même les hommes. On en a vu se ruer sur de petits villages isolés et mettre tout en pièces.

Il ne fait pas bon chasser le « rogue » qui peut découvrir le chasseur, le laisser approcher à bonne portée et l'écraser avant que celui-ci ait eu le temps de tirer. Le « rogue » blessé ne fuit pas. Il a tôt fait de rejoindre son agresseur et de l'exterminer sous ses pieds, quitte à mourir ensuite de sa blessure. Le solitaire dont j'ai parlé au début de cette étude et que j'ai tué à Pak Hou, dans le Luang Prabang, était un « rogue ». C'est le seul à qui j'ai eu affaire dans ma vie. Une balle bien placée de côté, au cerveau, l'avait couché sur place. A cette époque heureuse, je mettais à 50 mètres ma balle de Winchester dans une carte à jouer. En somme, le « rogue » est une exception dans la règle générale, une manière de fou furieux. Ne nous en étonnons pas trop. On en trouve bien dans l'espèce humaine...

Un bon chasseur exotique qui, dans le premier quart de ce siècle, comptait en fin de carrière une demi-douzaine d'éléphants mâles pouvait se considérer comme un heureux et chanceux nemrod. Je n'en dirai pas autant de ceux qui comptaient leurs victimes par douzaines et atteignaient même la cinquantaine, voire la centaine. Ceux-là ont abattu des femelles ou des jeunes mâles. L'Histoire est pleine de ces tueries qu'il n'est pas inutile de passer en revue avant de s'arrêter aux écorcheurs modernes.

L'empereur mongol Akbar fit abattre à la fin du XVI^e^ siècle plusieurs centaines de mâles pour incruster de leurs pointes une tour tombale que l'on peut voir encore aujourd'hui à Bombay, et sous laquelle repose le corps de son éléphant favori, mort d'accident. Cela ne se fit pas sans protestations de la part des Hindous adorateurs de

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Ganèsa, dieu à tête d'éléphant qui, par sa puissance, écarte les obstacles. Ganèsa est accompagné d'un rongeur qui symbolise en même temps le principe que, si puissant que l'on soit, on a toujours besoin d'un plus petit que soi. Un apologue tântrique, qu'Esope reproduisit plus tard, conte sur ce sujet une aventure charmante qui n'a malheureusement pas sa place ici.

Nombreux ont été, depuis cette époque, les massacreurs d'éléphants. Le plus célèbre est assurément le major anglais Rogers, mort en Birmanie vers 1850. Il avait atteint, affirme-t-on, le chiffre prodigieux de deux mille têtes, mâles et femelles et d'âges divers. C'est même cette hécatombe, alors sans précédent, qui mit la puce à l'oreille du gouvernement des Indes. Celui-ci réglementa la chasse de ces pachydermes qui, depuis, sont efficacement protégés. Les permis de tuer « un éléphant » sont délivrés au compte-gouttes.

Pour l'Indochine française n'insistons pas et formons seulement le vœu qu'on ne voie plus jamais d'hécatombes dans le genre de celle que nous reproduisons ci-après. Encore y a-t-il lieu d'ajouter, que plusieurs autres victimes, gravement blesssées, ont été crever plus loin.

Le voilà bien le vrai cimetière d'éléphants!

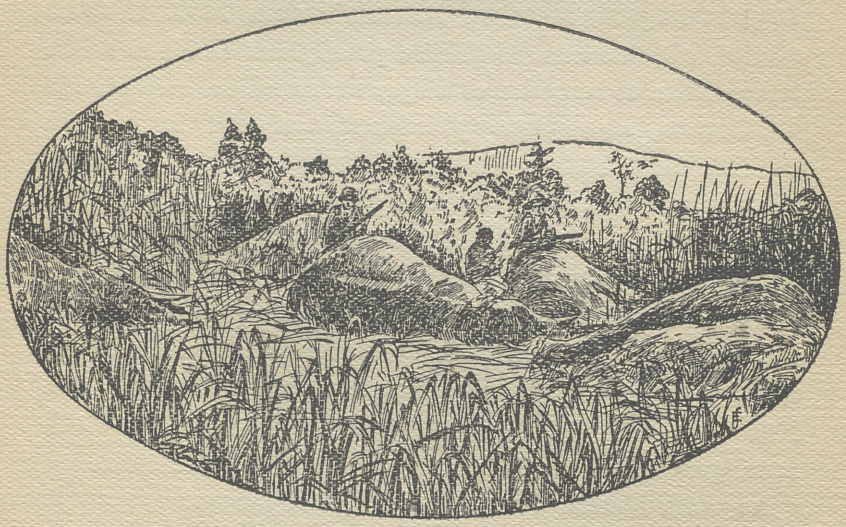
Il faut tout de même une belle dose d'aberration pour tuer en tas les éléphanteaux, les jeunes mâles et les femelles avec les puissantes armes actuelles. Comment peut-on se draper de cette stupide gloriole qui consiste à fusiller les animaux pour le seul plaisir de tuer?

Il ne faut donc pas s'étonner si ces pachydermes montrent maintenant quelque aigreur, quelque irascibilité, voire même un esprit de vengeance, quand ils aperçoivent l'homme qui les a si cruellement blessés.

Comment tire-t-on l'éléphant? Chacun a ses principes, ou tout au moins sa manière. Je considère pour ma part que l'on ne doit jamais tirer dans le corps trop vaste de

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

l'animal. Il n'y a là que des points imprécis de visée. Blessée, même gravement, la bête s'enfuit à une vitesse que le chasseur ne peut toujours soutenir en suivant la piste à travers mille difficultés forestières. Par contre, viser l'éléphant à la tête est relativement facile. Là, le but est précis. Il y a des points de repère, les yeux, le creux de l'oreille, le sommet de la tête. Or, cette énorme tête offre des parties concaves qui rendent le tir plus



LES VRAIS CIMETIÈRES D'ÉLÉPHANTS

sûrement mortel. Elle est précisément la partie de l'animal qui s'offre le plus souvent à la vue, étant la plus élevée.

Le ventre, l'échine, les genoux, sont généralement cachés par la végétation, surtout dans les hautes herbes. Une tête d'éléphant équivaut à la grosseur d'un sanglier et se trouve, en outre, à une hauteur favorable pour le chasseur.

Nous avons vu qu'au Siam, tous les éléphants en liberté, c'est-à-dire ceux qui n'ont pas de maître, sont la

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

propriété de l'Etat. C'est l'Etat lui-même qui organise périodiquement, dans telle ou telle partie du territoire, non pas des chasses, mais un rassemblement général des troupeaux libres d'éléphants qui s'y trouvent. Un rabattage exige parfois plusieurs milliers d'hommes pendant deux mois environ. Il aboutit à la concentration définitive des troupeaux dans une enceinte spéciale : le *keddah* des Hindous ou le *pa niet* des Siamois. Les rabatteurs laissent seulement fuir les vieux mâles.

Ceux-ci gêneraient la bonne marche moutonnière des troupeaux, car il convient d'insister sur ce point : ces animaux soi-disant sauvages et pour certains irascibles, se laissent mener comme des moutons. Il y a une quarantaine d'années, on pouvait réunir de la sorte deux ou trois cents éléphants.

L'entrée des troupeaux sauvages dans l'enceinte proprement dite est évidemment plus laborieuse. Aussi utilise-t-on, dans les derniers jours, des éléphants dressés et montés, pris parmi les gaillards les plus délurés et les plus robustes. Ces faux frères et ces fausses sœurs se chargent vite de ramener dans les rangs les vagabonds qui tenteraient de rebrousser chemin. On a même remarqué depuis longtemps les coups de trompes prometteurs que les mâles domestiques ne se gênent pas d'appliquer sur les fesses des femelles sauvages qui leur plaisent. De même les femelles domestiquées usent aussi bien de leurs charmes pour entraîner les mâles sauvages vers le *pa niet*. L'éléphant n'a pas seulement une intelligence quasi humaine !...

En résumé, ces braves bêtes, à part quelques rares exceptions, se laissent mener sans trop protester jusqu'à l'enclos final où a lieu l'examen et le triage. On garde seulement les éléphanteaux et en principe les sujets qui ne sont pas trop âgés. Les autres sont relâchés. Ils regagnent leurs forêts en exécutant ce voyage de retour à une

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

allure plus rapide que celle de l'aller, encore qu'ils soient habitués à ces rafles... De cela, ils ne semblent pas garder rancune car ils n'ont, en somme, été ni maltraités ni blessés.

Le dressage des sujets conservés vient ensuite, mais c'est là un sujet qui ne peut entrer dans le cadre de cette étude. Disons seulement qu'il y a peu d'espèces d'animaux qui s'adaptent si rapidement à la captivité.

J'ai eu l'occasion d'assister dans le Haut-Siam à un rabattage de cette nature. Sur une centaine de bêtes capturées, il en fut conservé onze seulement. Les autres regagnèrent leurs pénates. Deux mois plus tard, j'admirais un de ces nouveaux captifs au travail dans une exploitation forestière. Il ne s'en tirait pas plus mal que les anciens.

Un petit groupe de trois ou quatre éléphants dressés peut, en pleine forêt, capturer un sujet sauvage après l'avoir isolé du troupeau auquel il appartient. Ce troupeau doit, bien entendu, être préalablement reconnu et étudié par des pisteurs expérimentés. Ceux-ci montent en croupe et aident les cornacs de leur expérience.

Les chasseurs montés manœuvrent de telle façon qu'ils arrivent à coincer le sujet sur lequel ils ont jeté leur dévolu entre deux de leurs éléphants domestiques, pendant que le reste du troupeau, affolé, s'enfuit en trompettant. Compressée, étouffée, acculée contre un arbre, la pauvre bête se rend. On lui passe un collier de rotin tressé que l'on tordra si elle proteste trop. C'est l'affaire de deux ou trois jours de mise à la portion congrue, d'accoutumance, après quoi on la ramène à petites journées jusqu'à la ville où on la dressera rapidement.

J'ai voulu, en 1902, me lancer dans une chasse de cette nature en compagnie de mon ami Phia Hom dont j'ai déjà parlé. Il s'agissait précisément du troupeau sauvage où le dénommé Pa Chu Ku était allé faire ses frasques

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

et qui se trouvait sur la rive gauche du Haut-Mékong à la hauteur des rapides du Tang Ho. Je connaissais déjà la région pour y avoir chassé, sans succès d'ailleurs, un mâle porteur de superbes pointes qui « fréquentait » lui aussi le troupeau exclusivement composé de femelles et de jeunes mâles. C'était une forêt épaisse, enténébrée, où dominaient des santals et des arbres à huile géants, reliés les uns aux autres par de monstrueuses lianes qui les escaladaient, les chevauchaient pour redescendre sur le sol et repartir ensuite de plus belle. Des orchidées, des mousses, des capillaires, corsaient cet inextricable enchevêtrement où les éléphants circulaient sur un véritable réseau de routes entrecoupées qu'ils avaient faites depuis deux mois qu'ils étaient cantonnés par là. Ces routes aboutissaient à l'ouest sur les plages rocheuses du fleuve et par ailleurs dans de vastes clairières herbeuses où poussaient de grasses cardamones.

Il n'y a pour ainsi dire pas de sol dans ces forêts où l'on ne peut circuler qu'à dos d'éléphant, puisque ces animaux font leur route en avançant. C'est une agglomération d'humus spongieux, de bois et de feuilles pourris d'où jaillissent des rejets de plantes le plus souvent épineuses. On n'y voit pas le plus souvent à dix mètres devant soi.

Phia Hom et moi, nous partions un certain matin, montés sur les deux plus belles femelles qui travaillaient à l'exploitation des tecks. Ces deux éléphantes étaient parfaitement dressées. Deux autres, également vigoureuses mais moins bien dressées, nous suivaient avec quatre hommes entraînés à la capture des éléphants. En outre, une pirogue approvisionnée remontait le fleuve jusqu'au pied des rapides avec mission d'attendre là des ordres.

Le soir du troisième jour, nous arrivions sans incident à la lisière de la forêt où nous attendaient deux hommes

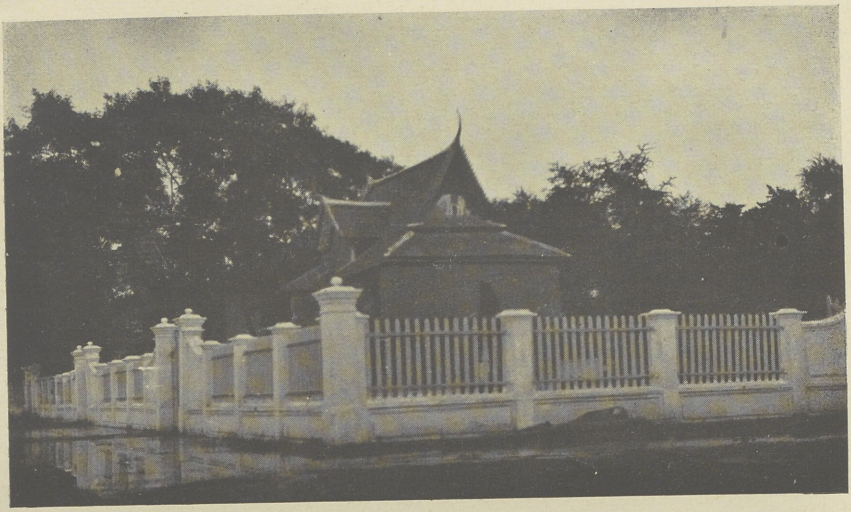
Université Côte d'Azur. Bibliothèques

partis trois jours plus tôt. Ils nous informèrent qu'à cinq kilomètres de là, neuf éléphants, femelles ou jeunes mâles sans pointes étaient cantonnés près d'une clairière. On n'avait que l'embarras du choix. Chaque bête, à part une vieille femelle qui dirigeait le troupeau, valait la peine d'être capturée. Ils affirmaient enfin que l'approche serait relativement facile avec les trouées déjà faites par ces pachydermes.

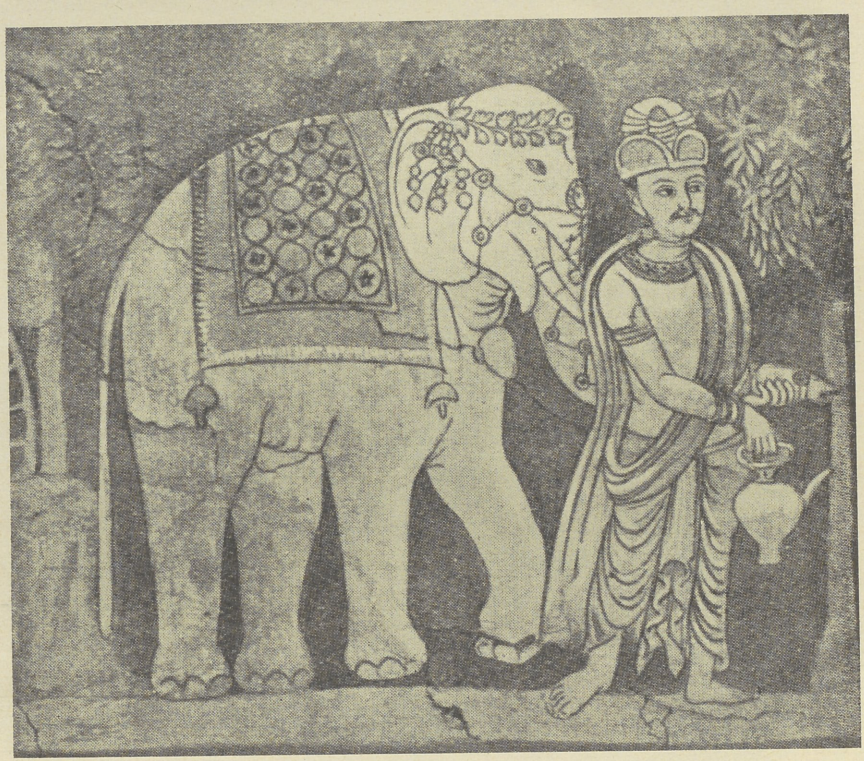
Nous repartions le lendemain matin avant le jour, afin de trouver le troupeau au gagnage. Sur les bords d'une clairière couverte de hautes herbes et de quelques groupes d'arbres, les deux trappeurs mirent pied à terre et inspectèrent le terrain. Une heure plus tard, ils étaient de retour et nous dirent que le troupeau s'était dirigé durant la nuit vers le fleuve. Un peu déçus, on prit la piste fraîche et très lisible qui nous conduisit, après quelques arrêts d'écoute, sur les bords même du Mékong. Les éléphants n'étaient plus là. Il ne fallut pas longtemps, à l'examen des empreintes et des laissées, pour comprendre que, quelques heures plus tôt, le troupeau entier avait traversé le fleuve. Décidément, cette région n'était pas favorable à mes entreprises cynégétiques!

J'insistai auprès de Phia Hom pour traverser le fleuve nous aussi et mettre notre projet de capture à exécution, mais mon ami s'y refusa malgré les chances sérieuses de succès que nous avions avec nous. Il craignait, disait-il, des complications avec les Anglais, la rive droite étant celle des Etats Chans. En cas de réussite, m'expliquait Phia Hom, il fallait laisser deux des éléphants et le personnel correspondant de l'autre côté, pendant une quinzaine de jours, c'est-à-dire le temps nécessaire pour amadouer l'éventuel captif. C'était plus qu'il n'en fallait pour être découverts et condamnés à une sérieuse amende pour avoir chassé sans autorisation préalable. Je dus me rendre à la logique de son raisonnement d'au-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

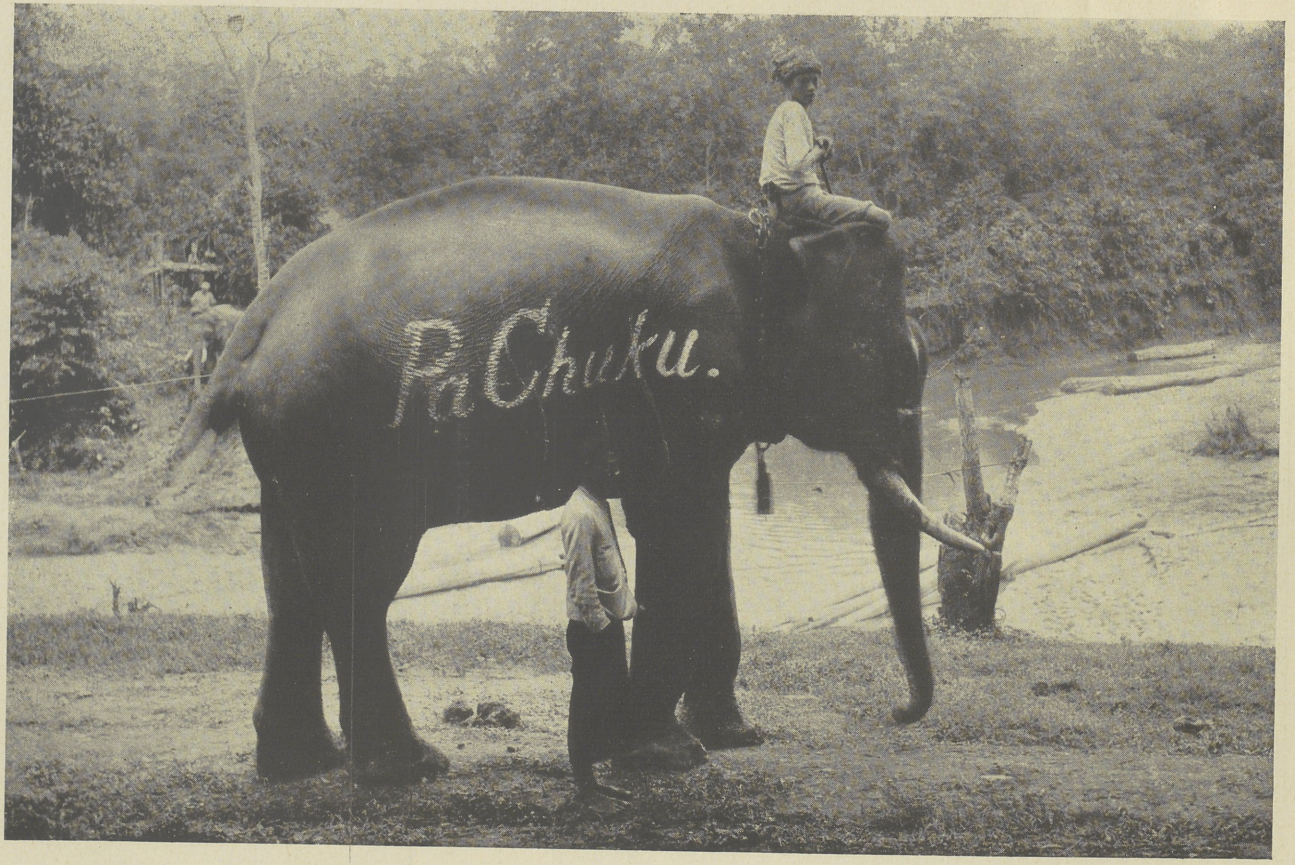


PALAIS DE L'ÉLÉPHANT BLANC A PNOM PENH.



L'ÉLÉPHANT BLANC.
(d'après une ancienne estampe bouddhique hinayâna.)

Université Côte d'Azur. Bibliothèques



... Il lui fit peindre son nom en caractères occidentaux pour lui faire passer le gout de ce vagabondage intempestif.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

tant que lui seul, en tant que propriétaire des éléphants domestiques, était responsable.

Désolés l'un et l'autre, nous nous acheminions le long de la rive gauche jusqu'en aval du Tang Ho où nous ne tardions pas à retrouver notre pirogue. On donna aux cornacs l'ordre de rejoindre les chantiers de Xieng Sèn puis on s'installa dans l'embarcation pour y achever la journée qui se passa à pêcher.

Le lendemain matin, nous longions silencieusement la rive gauche. Phia Hom et moi, nous étions à l'avant de la pirogue, la carabine en mains. C'est le moment où le gros gibier s'en vient boire au fleuve durant la saison sèche. Quinze minutes plus tard, un rusa unicolore tombait sous nos balles. Le temps de vider le cerf et nous repartions à nouveau quand le *khouane heua* (barreur) qui, avec nous, scrutait la berge à tous les tournants et tendait l'oreille, nous dit que des éléphants barrissaient sur la rive opposée très rocheuse et sonore.

On traversa le fleuve immédiatement en décidant qu'on suivrait la rive droite comme nous venions de suivre la rive gauche. Il était entendu que nous ne tirerions à nous deux qu'un seul éléphant et à la condition qu'il s'agisse d'un mâle porteur de pointes. Nous ne voulions pas tirer une femelle ou un mâle sans ivoire. A quoi bon? Nous n'avions même pas besoin de nous approvisionner en venaison.

Brusquement, un troupeau apparut au moment où notre embarcation sortait d'une passe entre des blocs rocheux. Il y avait là, à 200 mètres, huit éléphants dont deux très jeunes. Ils achevaient de prendre leur bain matinal. C'était le troupeau que nous avions manqué la veille pour un retard de quelques heures.

Avec le courant et la vitesse acquise de notre embarcation, nous étions déjà à 50 mètres des éléphants quand ceux-ci, qui cependant nous avaient vu venir, se décidè-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

rent à sortir de l'eau à la remorque d'une grosse femelle. Ces pachydermes n'avaient assurément jamais été chassés au fusil car ils remontèrent la pente de la berge sans trop se presser. Aucun d'entre eux n'avait de défenses appréciables. On désarma les carabines.

« *Paye le mé!* » cria Phia Hom. « Allez-vous en chez votre mère! » Et cette injonction plaisante, bien laotienne, fut répétée en riant par chaque homme.

Alors seulement, les pacifiques et timides pachydermes prirent le petit trot comme s'ils avaient compris, tels leurs congénères domestiqués, l'ordre qui venait de leur être donné. Ils pénétrèrent dans la forêt qui bordait le fleuve et disparurent à nos yeux.

Des massacreurs se fussent assurément livrés — presque à bout pourtant, et avec deux puissantes carabines à répétition — à l'extermination du troupeau, ou tout au moins d'une partie du troupeau. Ils eussent pris de nombreux clichés, car il est à remarquer que ces malfaiteurs de la jungle sont toujours pourvus d'appareils photographiques. Il ne pouvait en être ainsi de la part de vrais chasseurs coloniaux imprégnés du respect que l'on doit à des animaux utiles à l'homme. En les fusillant sans gloire, nous eussions éprouvés le même sentiment de répulsion qu'en abattant, par exemple, des chiens ou des chats errants sous le prétexte qu'ils n'ont pas de maîtres.

Il me fut aussi donné, une nuit, d'assister fortuitement à l'épilogue d'une chasse à l'éléphant par quelques membres d'une tribu « kha », descendus de la montagne vers le Mékong.

Je dois d'abord expliquer ce que sont les Khas.

Il s'agit de peuplades indépendantes les unes des autres mais appartenant à une seule et même race. Ces peuplades, qui ne vivent pas toujours en bonne intelligence entre elles, habitent la chaîne annamitique.

Les Annales de Siam expliquent que les Khas sont les

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

autochtones de la grande vallée du Mékong. Ils se seraient retirés à l'arrivée des Thaïs venus du nord-ouest il y a de cela quelque cinq mille années. Ce sont ces Thaïs qui devaient former plus tard les Siamois et les Laotiens actuels.

Les Khas n'ont jamais consenti à se mélanger aux envahisseurs malgré les dispositions pacifiques de ces derniers. D'habitants des plaines, ils devinrent des montagnards.

Les Khas du sud que les Annamites appellent « Moïs » sont plus nombreux, mais aussi plus arriérés. Ceux du nord ont, au contraire, acquis quelques principes de moralité bouddhique au contact des Laotiens.

Ces montagnards du nord sont de grands chasseurs primitifs. Ils fabriquent des fusils de chasse, si toutefois l'on peut ainsi qualifier une arme constituée par un canon long et pourvu d'une lumière par laquelle on met le feu à la charge. Il n'y a pas de viseur et seulement une minuscule crosse plate qui s'applique non à l'épaule mais sur la joue pour le plus grand dommage de l'épiderme facial quand le coup part. Leur arme principale et de beaucoup la plus perfectionnée est l'arbalète à flèche empoisonnée à la strophante dont ils se servent avec adresse et précision pour flécher le gibier qu'ils surprennent le plus souvent à très courte distance.

Que se passe-t-il alors? Rien ou presque. La bête réagit à peine. Elle n'a rien vu, rien éventé, rien entendu. Elle a seulement ressenti une piqûre comme il lui en arrive souvent au contact de la végétation. Elle change parfois de place en grognant, casse presque toujours la flèche qui tombe, laissant le fer empoisonné dans la plaie. Cela suffit. Le chasseur reste à proximité de sa victime et attend l'effet infaillible du poison qui pour tuer met vingt heures chez l'éléphant. Si la bête fuit, le chasseur prend la piste.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Je remontais donc le Mékong avec un convoi de deux pirogues, me rendant de Luang Prabang à Xieng Sèn. C'était là un voyage d'une douzaine de jours.

J'arrêtai mon convoi le soir du septième jour près de l'embouchure du Nam Bén, affluent torrentueux qui sur la rive gauche descend de la montagne. Mes piroguiers étaient harassés de fatigue pour avoir lutté tout l'après-midi avec leurs gaffes contre le courant. La chaleur était accablante, l'endroit désert et reposant. C'était une belle plage de sable fin, à pente douce, aux eaux claires, bordée par une forêt épaisse et sombre descendant des hauteurs.

Le fleuve était à son plus bas étiage et laissait émerger de nombreux bancs de sable et de roches. L'ensemble était divisé en de nombreux chenaux plus ou moins profonds et praticables. Le ciel était couvert et il flottait dans l'air un de ces orages à rafales si fréquents dans les régions tropicales de l'Asie extrême-orientale.

Les piroguiers et mon cuisinier avaient installé le campement sur le sable, contre la lisière même de la forêt, sous de hauts et magnifiques bambous qui retombaient en panache sur la plage. Ils préparaient là le repas du soir.

A notre grand étonnement, nous vîmes tout à coup venir vers nous trois Khas, armés de leurs arbalètes, de leurs haches et de leurs carquois traditionnels. Ils nous expliquèrent qu'ils contournaient la forêt, parce qu'ils craignaient d'être surpris par un incendie qui depuis la veille s'était déclaré sur les hauteurs, à la suite de feux de champs allumés par une tribu voisine de la leur.

Ils me demandèrent enfin l'autorisation de passer la nuit auprès de mes hommes. J'acquiesçai bien entendu et je leur fis même distribuer des poissons fumés que nous avions en réserve.

Ces Khas nous apprirent qu'à l'endroit où nous nous trouvions, il y avait eu autrefois un petit village laotien qui avait été anéanti par un incendie de forêt, ce qui

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

expliquait la présence des grands bambous et d'arbres fruitiers dégénérés. L'endroit était, en effet, en contact favorable avec la forêt par la disposition même du terrain.

J'achevais de dîner, quand mon chef piroguier vint me faire remarquer que l'incendie des hauteurs s'aggravait sous l'effet du vent et s'étendait rapidement vers le fleuve. Dans l'obscurité de la nuit, les flammes devenaient en effet de plus en plus visibles, bien que la distance fût encore d'un ou deux kilomètres.

Je réunis tout mon monde en groupe autour de moi, Khas compris, et nous tînmes conseil.

On ne pouvait changer de mouillage en raison de l'obscurité. C'eût été inutile d'ailleurs car, si l'incendie atteignait le fleuve, on risquait en aval ou en amont d'être encore plus rapprochés de la berge dont nos embarcations étaient, au moins, à cette place, séparées par une plage de cinquante mètres de large.

D'un autre côté, il ne fallait pas songer à traverser le fleuve avec nos pirogues au milieu de l'enchevêtrement inconnu et compliqué des passes. Nous risquions de chavirer, dans une nuit sans lune avec un vent aussi impétueux.

Nous avions enfin sur place un ultime refuge constitué par un îlot allongé, sorte de banc de roches orienté parallèlement à la berge et séparé de celle-ci par un chenal peu profond et large également d'une cinquantaine de mètres.

Par prudence, il fut décidé que deux hommes veilleraient à tour de rôle et alerteraient les dormeurs en cas de danger. Décision bien puérile en vérité, comme on va le voir, car ce devait être là une nuit horrifiante qui maintint tout le monde sur pied.

Ce qui corsa le drame fut que les Khas ne nous avaient pas dit toute la vérité. S'il était exact qu'ils avaient contourné la forêt par le fleuve pour ne pas risquer d'être

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

grillés vivants, par contre, ils nous avaient caché que, depuis trois jours, ils poursuivaient une harde de cinq éléphants et qu'ils avaient réussi le matin même à tirer avec succès le seul mâle de la troupe porteur d'ivoire. Le pachyderme avait été bien touché par une flèche empoisonnée. Les Khas avaient abandonné la piste le soir à une petite distance du fleuve et comptaient la reprendre le lendemain matin, si l'incendie ne se développait pas de ce côté.

Or, sous l'effet du vent qui soufflait de plus en plus violemment dans la direction du fleuve, la forêt entière flambait, et flambait d'autant mieux de notre côté, qu'elle était composée en grande partie de may yang[1] et entrecoupée de vastes clairières où des herbes séchées par la chaleur formaient de véritables champs d'étoupe.

La hauteur de la berge et des arbres encore intacts nous abrita d'abord suffisamment. Mais des flammèches ne tardèrent pas à tomber bientôt sur notre plage, et le vent redoubla d'intensité. Des nuages d'une fumée épaisse dévalaient vers le fleuve et nous étouffaient. La chaleur était à peine supportable. J'évaluai la ligne parallèle de feu des hauteurs à une vingtaine de kilomètres et celle qui courait le long de la berge à cinq kilomètres. J'appris plus tard que je ne m'étais pas trompé de beaucoup.

Pour ceux qui savent l'étendue souvent considérable de ces incendies de forêts dans la chaîne annamitique, cela n'a rien de bien extraordinaire. C'est la situation bloquée dans laquelle nous nous trouvions qui était critique.

Aussi, la veillée des hommes était-elle générale. Groupés au bord de l'eau, près de nos deux pirogues, nous échangions d'inquiétantes réflexions.

Bientôt des groupes d'arbres côtiers flambèrent et des

1. Arbre à huile, famille des Diptérocarpées.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

flammèches s'abattirent sur nous. Notre position devenait de plus en plus intenable. Nos pirogues, recouvertes, comme c'est l'usage, de roufs légers faits de feuilles sèches et retenues par des claies de bambous tressés, menaçaient de s'enflammer. Il fallait les arroser constamment malgré la pluie qui tombait par intermittence.

Nous dûmes prendre la décision de nous transporter avec armes et bagages sur l'îlot dont j'ai parlé. On traversa le chenal dont la profondeur ne dépassait pas deux mètres. Le terrain était moins confortable, mais enfin nous étions plus à l'abri du feu. La fumée était moins épaisse, en raison de l'embrasement qui devenait général. Il était temps.

Des bandes d'animaux dont nous avions déjà entendu les hurlements d'effroi et de douleur à travers les craquements des branches enflammées qui tombaient sur le sol de la forêt commencèrent à dévaler de tous côtés. Sous l'effet de cette poursuite infernale, qui les gagnait de vitesse, des hardes entières se succédaient, se jetaient parfois à l'eau en amont ou en aval ou encore se réfugiaient sur la plage que nous venions de quitter pour bondir à nouveau et s'enfuir affolées en longeant les berges. Inquiets et anxieux, dans la lueur lugubre de l'incendie, nous suivions des yeux cet exode démentiel de bêtes, le plus souvent ennemies, qui galopaient ensemble vers le salut...

Et tout cela, sans un cri, une fois la ligne de feu franchie. Seuls les macaques fuyards ne pouvaient perdre une si bonne occasion de glapir à qui mieux mieux.

C'est alors que déboucha à petite allure une harde de cinq éléphants serrés les uns contre les autres, ce qui est contraire à leurs habitudes; ils vinrent se mettre à l'eau à l'emplacement exact que nous avions quitté une demi-heure plus tôt.

Instinctivement, je pris ma carabine.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Je me sentis doucement saisir par le bras. C'était l'un des Khas. Il m'expliqua le danger que nous allions tous courir si je tirais et ajouta enfin qu'il chassait cette harde depuis plusieurs jours, avec ses camarades. Le mâle de la troupe qu'il avait fléché le matin lui appartenait de droit. Il termina en m'affirmant que sa vieille expérience de chasseur d'éléphants lui permettait d'affirmer que nous ne risquions rien, si nous nous contentions de ne pas bouger et de nous retirer seulement à l'extrémité de l'îlot, au cas où ces animaux viendraient vers nous.

C'étaient là des conseils de prudence trop judicieux pour ne pas être suivis. Après avoir consulté mes hommes, il fut décidé que l'on surveillerait les moindres mouvements des éléphants et que nous nous retirerions tous ensemble le cas échéant, sans pousser le moindre cri.

Le feu envahit bientôt la lisière de la forêt, éclairant la plage comme en plein jour. Des détonations violentes éclatèrent. Nous comprîmes tous, sans avoir besoin d'explications mutuelles, que le feu avait atteint le rideau épais de bambous bordant la plage.

Quand des bambous brûlent en quantité, il se produit un phénomène curieux mais bien connu des habitants des tropiques. La chaleur transforme en vapeur la sève qui se trouve hermétiquement close entre les nœuds. Et cette vapeur fait éclater le bois entre chaque nœud. Tous ces éclatements produisent, quand il s'agit de gros bambous, un bruit infernal que l'on ne peut mieux comparer qu'à celui de plusieurs batteries de fortes pièces d'artillerie en pleine action.

Au milieu de ce vacarme effroyable, de ces animaux en délire, les éléphants toujours pressés les uns contre les autres, les pattes dans l'eau qui reflétait les lueurs de l'incendie, s'aspergeaient le corps de leur trompe. Ils protestaient, par instants, à leur manière, en barrissant, sans doute de crainte.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Les trois Khas paraissaient indifférents à la marche de l'incendie. Accroupis sur le sol au bord de l'eau, ils se tenaient immobiles et ne quittaient pas les pachydermes des yeux. J'interrogeai leur chef. Celui-ci me fit remarquer que le mâle empoisonné se trouvait au milieu des autres. Arcbouté de tous côtés, seringué et frotté à coups de trompes, il n'en avait pas pour longtemps avant de



C'EST ALORS QUE DÉBOUCHA UNE HARDE DE CINQ ÉLÉPHANTS

mourir et après sa mort les survivants l'abandonneraient et partiraient.

Comme pour lui donner raison, nous vîmes tout à coup le troupeau s'ébranler. La vieille femelle qui sans aucun doute faisait l'office de guide s'avança dans l'eau et prit la direction de notre îlot. Les autres suivirent, serrant le malade contre eux, le soutenant quand il trébuchait.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Nous pûmes bientôt voir la harde entière atterrir sur notre îlot à faible distance de notre refuge. Nous ne les perdions pas de vue, et c'est ainsi que nous vîmes le mâle s'écrouler définitivement.

Les quatre autres le roulèrent les pattes en l'air, le faisant pivoter de plusieurs tête-à-queue complets, le frappant de la trompe, l'aspergeant d'eau qu'ils allaient aspirer au fleuve. L'un d'eux, les oreilles écartées, tendit enfin sa trompe dans notre direction.

J'eus alors la sensation qu'ils allaient se précipiter sur nous. On conviendra qu'un tel état d'esprit était bien compréhensible dans des circonstances aussi tragiques.

« *Satou thévadas*[1], nous remettons notre âme entre vos mains qui nous incarnèrent sur terre », entendis-je psalmodier mes piroguiers laotiens qui sans doute étaient dans des dispositions d'esprit analogues aux miennes...

Dans ma longue carrière de chasseur je ne crois pas avoir jamais vécu d'heures aussi angoissantes.

A aucun moment cependant, les éléphants n'esquissèrent une tentative de charge. Peut-être étaient-ils trop préoccupés pour nous avoir aperçus, dissimulés que nous étions dans les roches. Que serait-il advenu s'il en avait été autrement! L'homme est peu de chose en face de ces mastodontes. Un mouvement d'humeur, un écart de leur caractère habituellement pacifique, un doute, et ils pouvaient nous anéantir sur l'îlot ou dans l'eau.

Nous nous éloignâmes jusqu'à la pointe opposée de l'îlot où nos pirogues avaient été amarrées aux roches et, après avoir embarqué, nous laissâmes filer les amarres de toute leur longueur. Nous étions ainsi isolés sur l'eau dans une atmosphère suffocante, harassés de fatigue, épuisés par les émotions. Les trois Khas ne nous avaient pas suivis...

1. Nous vous saluons, génies créateurs.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Le jour vint enfin qui ne nous apporta guère plus de clarté, mais nous permit au moins de voir au loin et de quitter ce lieu inhospitalier.

Les éléphants étaient partis, sans que nous nous en fussions aperçus. Aussi reprîmes-nous possession de l'îlot. Il nous fallait de toutes façons repasser par les endroits où nous nous étions arrêtés sur le chenal, car, en redescendant le fleuve, nous nous serions rapprochés du feu qui faisait rage en aval, alors qu'en amont il était moins violent.

Hâlant nos pirogues avec les câbles, nous vîmes nos trois Khas étendus sur le sol. Ils dormaient, brisés eux aussi de fatigue. Insouciants, ils s'étaient endormis après avoir vu les éléphants abandonner leur mort et repartir.

Les Khas nous expliquèrent que, peu après notre recul, les éléphants avaient déversé de la terre et du sable sur le mort et recouvert l'ensemble avec nos roufs qu'ils avaient déchiquetés.

Afin qu'il n'y eût pas d'équivoque sur mes intentions à l'égard de l'éléphant mort, je déclarai aux Khas que je leur en reconnaissais la propriété exclusive. Ils me remercièrent et nous entourâmes bientôt la « tombe » du défunt.

La bête fut vite mise à découvert. C'était un mâle d'une quarantaine d'années. Le chef khas, armé de son coupe-coupe, entailla de suite la région fessière. Une tache montrait nettement la place où avait pénétré la flèche, à moins de cinq centimètres de profondeur. Il en tira avec précaution la pointe métallique cannelée et me la montra, non parce qu'il imaginait que la chose m'intéressait, mais pour bien me prouver que lui et ses compagnons avaient dit la vérité. Après l'avoir lavée à grande eau, il la frotta avec du sable, mit son arbalète sur un genou et passa la pointe à l'envers dans la rainure de l'arme, suivant le rite de sa tribu. Il lui faisait ainsi accomplir

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

le trajet inverse, puis il l'enveloppa soigneusement dans la ceinture d'étoffe qu'il portait autour des reins.

Je demandai alors aux Khas ce qu'ils pensaient faire de leur énorme prise. Ils me répondirent qu'ils allaient retirer l'ivoire des alvéoles en dégageant à la hache les défenses qui devaient peser chacune une dizaine de kilos. Ils ajoutèrent qu'ils voulaient emporter la trompe et la langue qui représentent des morceaux comestibles de choix. Ils abandonnaient le reste sur place, à ma disposition si je voulais en user, ne pouvant se charger davantage.

L'opération terminée, ils m'offrirent une large tranche de trompe d'un poids qui atteignait assurément dix kilos. Cette tranche servit à la nourriture de mes deux équipes et de moi-même, en tout vingt personnes, pendant deux jours. Il eût été inutile d'emporter un supplément de viande en raison de la décomposition qui, sous les tropiques, est fort rapide.

En d'autres circonstances, j'eusse fait découper et vider les pieds de devant de l'éléphant pour en faire des cache-pots; mais nous étions tous trop fatigués pour nous attarder plus longtemps à un travail aussi long. On laissa donc sur place le cadavre du pachyderme dont le ventre, sous l'effet des gaz intérieurs, commençait déjà à se ballonner. Je gardai seulement la queue.

Il nous fallut retraverser le chenal pour gagner la rive et poursuivre notre route pendant encore quelques centaines de mètres.

Là finissait la forêt, et par conséquent le feu. Ainsi donc, si nous n'avions pas été tentés la veille par le site agréable de la plage et que nous ayons navigué quelques instants de plus, nous eussions été à l'abri du feu. Le hasard en avait voulu autrement.

Voici maintenant deux de mes chasses dont la première se déroula dans des circonstances exceptionnelle-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

ment favorables. Je pourrais en conter de plus fatigantes et de plus compliquées, mais elles n'apporteraient aucun élément nouveau à l'opinion que je viens d'émettre sur le tempérament des éléphants. Cette opinion est peut-être en opposition avec celle de certains confrères qui prétendent que la chasse à l'éléphant est extrêmement dangereuse. C'est avant tout une question d'expérience, de tactique, d'endurance et surtout d'armes adéquates. Niedeck [1], que je me permets de considérer comme un grand chasseur exotique, dit textuellement : « *Les dangers de la chasse aux éléphants sont bien exagérés.* » S'il en était autrement, les massacreurs professionnels ne pourraient inscrire ces pachydermes par douzaines à leur palmarès, si toutefois il peut être question de palmes dans ces méprisables carnages.

Au début de 1903, je me trouvais en aval des nombreuses cataractes de Khône, encore mal connues. J'étudiais sur place les moyens à employer pour faire franchir l'une de ces cataractes à mes troncs de tecks et traverser ensuite la forêt noyée du Mékong qui se prolonge sur une étendue considérable. C'était la première fois que l'on essayait cette opération fort délicate, d'autant que des difficultés administratives venaient s'ajouter aux difficultés techniques.

Je reçus un soir la visite du chef ou *Pho Bane* d'un des petits villages des hauteurs voisines de la rive droite. Le brave homme m'expliqua que je pouvais abattre un vieil éléphant porteur d'ivoire qui, depuis quelques jours, rôdait autour de son village où les herbes grasses et les bambous abondaient. L'animal avait, en outre, dévasté la nuit un champ de maïs, détruit des bananiers, des pamplemoussiers, des palmiers et de jeunes cocotiers. Il ne s'était même pas déplacé quand, le matin et de loin,

1. *Mes chasses dans les cinq parties du monde* (Plon, 1907).

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

on lui avait jeté des pierres en criant. Il s'était contenté de se battre les flancs avec sa trompe et sa queue.

Le fait n'avait rien de surprenant. Un solitaire peut rester quelque temps dans le même endroit si la nourriture y est abondante et à son goût. Dans ce cas, l'animal est là comme un rat dans son fromage. Il eût fallu, comme c'est l'usage en la circonstance, lui jeter quelques pétards pour le déloger, mais le village, qui était fort pauvre et très éloigné des grands centres, n'en avait pas. C'était d'ailleurs la première fois qu'il avait l'honneur de recevoir une pareille visite...

Un chasseur colonial ne trouve pas souvent une occasion de la sorte. Il faut généralement le concours de plusieurs pisteurs, et cela pendant plusieurs jours, pour arriver à repérer ces animaux. C'était une aubaine inespérée et j'acceptai la proposition du Pho Bane, d'autant que celui-ci m'assura que ce solitaire n'avait manifesté aucune hostilité contre les habitants du village. Il s'était contenté de trompetter quand on l'avait approché de trop près. Tout permettait donc de supposer que cette chasse serait facile. Les événements le prouvèrent.

Je m'apprêtais à partir le lendemain matin avant le jour avec le Pho Bane, quand un chasseur professionnel nommé Xiéng Souk, que j'avais à mon service pour l'approvisionnement en venaison de mon personnel, me supplia de l'emmener. Je refusai tout d'abord, car Xiéng Souk n'avait comme arme qu'un simple calibre 12 et quelques balles rondes. Mais l'homme insista tellement en soutenant qu'il me serait utile pour prendre « la température des bouses » que je finis par céder.

Une heure plus tard, sous une pluie battante, nous arrivions au village par un vague sentier. Un homme qui avait vu le solitaire la veille, au coucher du soleil, à une demi-heure de marche, se joignit à nous. Nous ne tardâmes pas, en effet, à trouver les trous pleins d'eau

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

laissés par les pieds du pachyderme. Ces empreintes permettaient de supposer que la taille de l'animal atteignait trois mètres. Des brins d'herbe fraîche adhéraient à la terre molle écrasée. De toute évidence, l'éléphant avait fait à la fin de la nuit précédente le tour du propriétaire. Il n'était pas loin. Xiéng Souk, qui était devant, s'arrêta bientôt net. De son pied nu il tâtait une bouse qu'il trouva tiède au milieu. Les chasseurs de race blanche, toujours chaussés, ne peuvent utiliser cet indice à moins d'y plonger la main, car on n'y va pas de main morte à la chasse à l'éléphant!

On écouta et l'on put discerner bientôt le bruit que fait l'animal quand il casse des tiges de bambous pour en manger les extrémités feuillues. Je me hissai à plusieurs reprises sur les épaules réunies des trois hommes et je finis par voir à la jumelle la tête et la trompe de l'éléphant qui se trouvait à 300 mètres environ. Il avait le dos couvert de la boue collante dont, en guise de bain, il s'était aspergé à l'aurore.

On tînt conseil sous la pluie qui tombait maintenant fine et serrée. Le vent était favorable. On décida que Xiéng Souk et moi nous resterions sur place et que le Pho Bane et son administré feraient un grand détour pour aller se poster à découvert et du côté opposé au nôtre à 200 mètres environ de la bête. Cette tactique avait pour but d'attirer l'attention de l'éléphant sur eux puisque l'animal n'était pas farouche. Ils devaient frapper, à une cadence espacée, sur un entre-nœud de bambou servant de récipient pour indiquer leur arrivée et la place qu'ils occupaient.

Il était 9 heures à ma montre lorsque le premier coup de bambou nous parvint. Xiéng Souk et moi nous avancions bientôt l'un derrière l'autre quand, à 150 mètres de l'éléphant que je distinguais cette fois nettement, il fallut traverser un espace dénudé. Le pachyderme avait

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

assurément découvert les deux villageois car, à chaque nouveau coup de bambou, il déroulait sa trompe dans leur direction, mais sans cesser de manger. Il éprouvait assurément pour les deux avortons humains qu'il savait là le plus profond mépris. Peut-être eût-il manifesté les mêmes sentiments à notre égard si nous avions été vus ou entendus, mais on jugea plus prudent de rester cachés. On traversa donc l'espace dénudé à plat ventre et dans la boue.

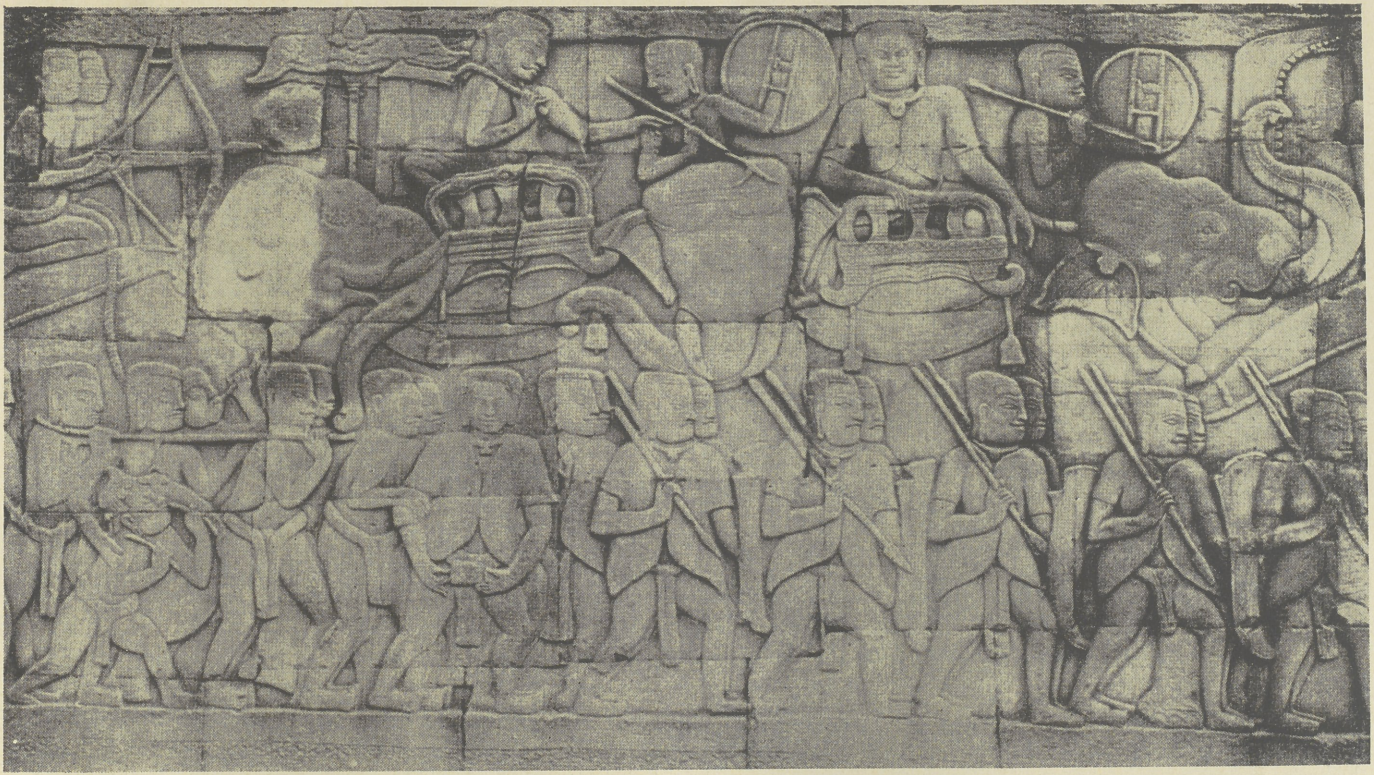
Le terrain était en pente légère, parsemé de copieux bouquets de bambous, de rares arbres et de quelques termitières glissantes. Avec mon aide, Xiéng Souk se hissa sur l'une d'elles et me dit que l'éléphant était fort occupé à enfourner sous ses molaires les bambous qu'il dépouillait et les pousses qu'il arrachait. De temps à autre, il se frappait les flancs avec un bouquet de branchettes en guise de chasse-mouches. Le bruit qu'il faisait était si fort qu'il couvrait largement celui bien léger que nous faisions nous-mêmes. La distance ne fut plus bientôt que de soixante mètres. On décida d'avancer désormais soit en rampant, soit à quatre pattes, à quelque distance l'un de l'autre, étant entendu que Xiéng Souk ne tirerait son unique balle qu'après moi, à très courte distance et dans l'œil, ou qu'il s'abstiendrait.

Bientôt, je me trouvai à trente mètres de l'éléphant qu'une énorme touffe de bambous me cachait. Je débordai alors cette touffe. L'éléphant était là, à vingt mètres. Je m'apprêtais à le tirer lorsqu'un barrissement suivi du coup de feu de Xiéng Souk retentit.

Furieux de cette désobéissance, j'avançai la tête et vit le solitaire engagé dans les bambous, écroulé de toute sa masse pesante, bien d'aplomb sur ses pattes écartées, la trompe reposant sur l'une de ses défenses, toutes deux affalées dans les racines.

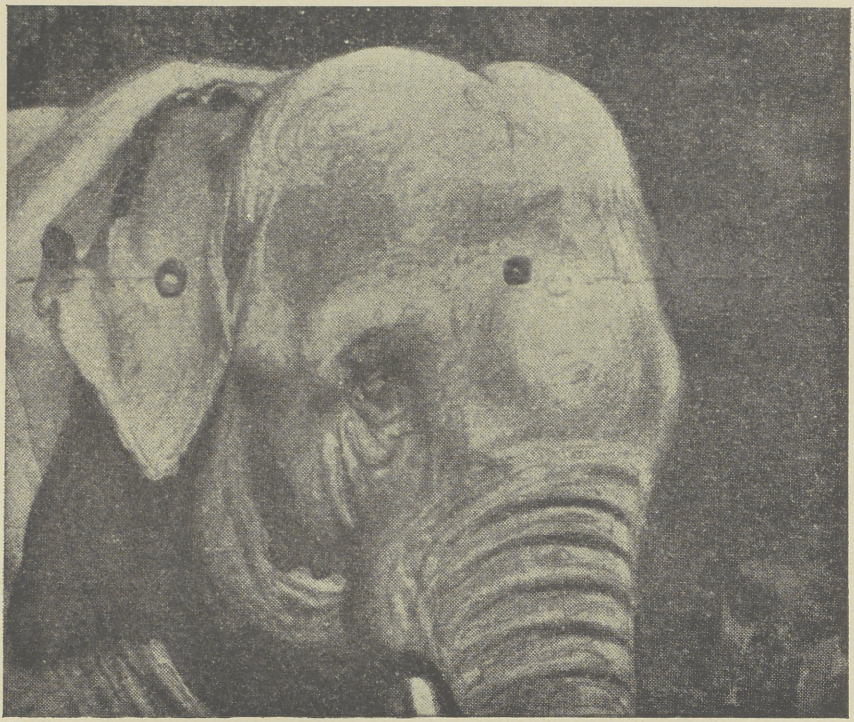
« *Gning vaye thane euy mane salope lèo.* » — « Ti-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques



ÉLÉPHANTS—TANKS DE GUERRE IL Y A QUELQUE 800 ANS...
(D'après un bas-relief des ruines d'Angkor.)

Université Côte d'Azur. Bibliothèques



On tire le "rogue" au cerveau, aux points indiqués ci-dessus.



Deux mois après sa capture, l'éléphant de gauche travaillait comme un ancien.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

rez-le vite, patron, il est évanoui », cria Xiéng Souk.

J'accourus vers l'énorme masse que j'avais devant moi. Elle se présentait de côté. Je compris instantanément et tirai presque à bout portant une première balle dans le creux de l'oreille et une seconde à la hauteur du cœur. Le géant eut un sursaut, se leva sur ses pattes de derrière et retomba de tout son poids. Quelques jets de sang jaillirent de la seconde blessure comme le vin rouge d'une bonde ouverte. L'animal était passé de vie à trépas sans s'en apercevoir, avec mes peu reluisants coups de fusil.

Cette chasse était heureuse mais je n'étais pas moins vexé du rôle que j'avais joué. Ma mauvaise humeur se répandit sur Xiéng Souk qui s'excusa en m'expliquant qu'il s'en était fallu de peu que le solitaire ne l'agrippât de sa trompe à travers la touffe de bambous derrière laquelle il était parvenu. Brusquement, l'éléphant, qui venait de l'apercevoir, s'était enfoncé vers lui dans la végétation en barrissant. Les bambous avaient résisté au premier enfoncement, mais eussent assurément cédé à un deuxième effort. C'est alors que reculant d'un pas, Xiéng Souk lui avait, à cinq mètres de distance, expédié sa balle sur le front à hauteur des yeux. L'animal assommé mais non blessé s'était écroulé. On sait le reste.

On retrouva, en effet, la balle aplatie contre le pariétal fendillé. Quelques secondes de plus, le vieux drille revenait peut-être à lui et se fût tiré de ce mauvais pas avec une migraine carabinée! Pour ceux qui connaissent la grande sensibilité des éléphants, il n'y a dans ce cas rien que de très normal.

Notre solitaire en valait la peine. Il avait la peau ridée, craquelée, des patriarches de l'espèce. Il était assurément plus que centenaire. Les pointes étaient longues. Elles mesuraient 1 m. 20 en moyenne car elles n'étaient pas de même dimension. Je n'ai pas conservé le souvenir

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

de leur poids, mais il devait atteindre environ dix kilogs par pointe. Le diamètre à la base était de 12 cm.

Je laissai la venaison entière aux gens du village qui commençaient à accourir et fis don de cinq piastres à deux hommes qui me suivirent jusqu'à Khône en portant les défenses. Malgré ce magnifique trophée, j'étais mécontent...

Je devais l'être bien davantage l'année suivante, au cours d'une autre chasse. C'est plutôt une aventure qui se produisit à la suite d'un lamentable concours de circonstances. Si je me décide aujourd'hui à l'exhumer du tréfonds de moi-même, c'est parce qu'à la fin de ma vie, ce souvenir me pèse. Il édifiera en même temps les lecteurs qui comprendront que l'éléphant est une brave bête défendant bien mal son indépendance individuelle devant le bipède humain trop souvent cruel...

Mes radeaux de tecks définitifs avaient été construits en amont de Kratié, grâce au concours d'un de mes amis, M. Devaux, qui m'avait offert l'hospitalité. Je m'étais fait construire au centre de l'un d'eux une vaste habitation de six pièces. Ces immenses plateaux flottants mesuraient plus de cent mètres de long sur vingt mètres de large. A chaque extrémité se trouvaient les postes d'équipage avec tout le matériel d'usage. Ainsi installé, je descendais lentement le fleuve au fil de l'eau en maintenant cette jangada asiatique dans l'axe du Mékong. Chaque soir, il fallait accoster une berge pour repartir le lendemain, car il n'était pas prudent de naviguer pendant la nuit.

Mon radeau se trouvait, un soir de 14 juillet, à mi-chemin entre Krauchemar et Kompong Cham dans une région aux rives désertes. Il était 17 heures. L'équipage manœuvrait les ancres et les amarres depuis un moment pour accoster la rive gauche où nous devions passer la

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

nuit. Une première amarre avait déjà été portée à terre par une des embarcations du bord et le vaste plateau commençait à s'immobiliser lorsque le *taicon* (pilote) s'en vint vers moi en courant. Il venait d'apercevoir, m'expliquait-il, un éléphant qui s'était mis à l'eau en amont sur la rive droite et se dirigeait vers notre rive gauche.

Le fait était exact. Avec ma jumelle, je vis à plus d'un kilomètre de là le remous caractéristique et la cadence de nage d'un éléphant qui, avec le courant, dérivait vers nous.

J'entrevis instantanément la chasse que je pouvais faire au pachyderme car il ne pouvait s'agir que d'un solitaire. Je fis armer de suite une pirogue rapide que j'avais fait aménager chez mon ami et j'embarquai avec un lourd calibre 8 récemment reçu de Saïgon. On longea d'abord notre rive gauche, puis arrivé à hauteur de l'éléphant, on piqua à sa rencontre à travers le courant. La vitesse de ma pirogue était trois fois supérieure à celle de l'éléphant. Nous ne risquions rien, par conséquent, et nous avions une grande liberté de manœuvre. A dix mètres de distance, l'animal nous aperçut au moment où sa tête émergeait. Je ne m'étais pas trompé, il s'agissait bien d'un mâle à ivoire. Il valait donc la peine lui aussi d'être abattu. On ne pouvait adopter qu'une seule tactique : le suivre pour le tirer au moment où il lui faudrait prendre pied sur la berge.

L'éléphant nage aussi bien avec sa trompe qu'avec ses pieds. Quand il ramène sa trompe hors de l'eau pour la replonger ensuite, il en profite pour expirer bruyamment, souffler comme on dit, et respirer ensuite. Si la profondeur est inférieure à quatre mètres, il se contente de marcher sur le fond et d'émerger l'extrémité de sa trompe. C'est sa manche à air.

L'animal était impuissant vis-à-vis de nous, dès l'instant que notre mobilité était supérieure à la sienne. Il ne

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

tenta pas moins, à un moment donné, de nous atteindre et nous lança même plusieurs inoffensifs jets d'eau qui n'arrivèrent pas jusqu'à nous. Mais il ne tarda pas à se rendre compte que ses efforts n'avaient d'autres résultats que de le faire dériver davantage. Il finit par piquer droit sur la rive gauche sans plus s'occuper de nous qui le suivions à dix mètres de distance.

La dérive aidant, il se trouva qu'en accostant la rive gauche, il pénétra précisément dans le réseau compliqué des longues et énormes amarres en rotin du radeau définitivement arrêté. De sa trompe, le solitaire saisit l'une d'elles et s'abandonna au courant. Il n'avait pas encore pied. Nul doute, il était fatigué et se reposait. Nous ne pouvions lui en laisser le temps. La tactique nous forçait de l'obliger à prendre pied pour que je puisse le tirer à sa sortie de l'eau. On cria en gesticulant. Les yeux hors de l'eau, l'éléphant nous regarda, barrit, abandonna l'amarre et nagea les dix ou quinze mètres qui lui restaient à parcourir pour prendre pied à la berge même. Las sans doute des efforts qu'il venait d'accomplir, il s'immobilisa et ne sortit pas entièrement de l'eau. Sa tête seule émergeait. Il poussa de retentissants barrits, claironna de colère ou d'inquiétude et lança dans notre direction de la boue liquide qu'il avait aspirée au fond.

Deux hommes tenaient l'embarcation fixée au câble extérieur et l'éléphant nous tournait le dos à une distance de quinze mètres. Pour son malheur, il nous montra un moment ses pointes qui étaient magnifiques. L'animal devait avoir une soixantaine d'années. C'était très probablement un nouvel ermite car, à cet âge, ils vivent encore dans les troupeaux. Je ne savais que faire car le jour tombait et j'imaginais que la tactique de l'animal était d'attendre la nuit pour sortir de l'eau et s'enfuir. C'est alors qu'une inspiration néfaste me vint. Je lui décochai ma balle derrière la tête car le réseau des amar-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

res empêchait l'embarcation de manœuvrer pour me permettre de le tirer de côté ou de face. Mon arme était nouvelle pour moi et l'embarcation était loin d'être immobile. Ma balle ricocha certainement. Alors, en moins d'une demi-minute, je vis le malheureux animal faire deux ou trois pas en avant pour sortir de l'eau, tourner la tête autant qu'il le put vers moi, pleurer plus qu'il ne cria un barrit, me jeter un regard dans lequel je devinai les lueurs de la désespérance... Puis il s'empêtra dans les amarres secondaires immergées, coula, remonta un court instant à la surface à quelques mètres plus bas et vint finalement buter contre l'avant du radeau sous lequel il s'engouffra avec le courant et une masse épaisse de *louk binh*[1] qu'il entraîna avec lui. J'étais pétrifié de stupeur.

Mes hommes poussèrent des exclamations apitoyées. Ceux d'entre eux qui étaient restés sur le radeau et avaient, de l'avant, assisté à cette lamentable scène marchèrent dans le sens et à la vitesse du courant jusqu'à l'autre extrémité du radeau. Ils me racontèrent plus tard qu'ils virent à un certain moment l'extrémité de la trompe du malheureux colosse émerger entre deux poutres pour disparaître ensuite à jamais.

Mon éléphant avait été entraîné par la masse des eaux de saison, alors très hautes, entre le long et large plateau flottant et la déclivité immergée de la berge. Nul ne revit son corps qui devint assurément la proie de la faune fluviale.

La vision de cette scène pénible m'obséda longtemps; elle me bouleverse encore aujourd'hui où je l'écris après tant d'années passées.

1. Petit végétal aquatique flottant qui, avec le courant, s'accumule en monceaux considérables contre tout ce qui est immobilisé sur l'eau. C'est une sorte d'*eichornia*.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Je ne veux pas laisser le lecteur sur une fâcheuse impression et je termine ce chapitre par une nouvelle que l'on peut considérer si l'on veut comme une simple histoire de chasse.

Je me trouvais dans le Transsibérien venant d'Extrême-Orient. Le train entrait en gare d'Irkoutsk. Le convoyeur introduisit un voyageur dans mon compartiment et l'aida complaisamment à installer son bagage dans la soupente.

« *Sdrassvouitié!* » me dit poliment le nouvel embarqué en s'asseyant.

« *Bonjour, monsieur!* » répondis-je sur le même mode.

L'homme me regarda avec quelque étonnement. Les Français n'encombrent pas le Transsibérien. Sans doute aussi avait-il le désir de converser avec celui qui allait être son voisin de coupé durant plusieurs jours, car il se présenta avec cet accent agréable des Russes quand ils s'expriment dans notre langue.

« Camarade Yvanoff, directeur de la fabrique de conserves congelées de Siktach dans la République Yakoutsk. Je me rends à Moscou pour la livraison de ma production. »

Je ne voulus pas être en reste avec le camarade et je me nommai à mon tour, ajoutant que je revenais de la chasse dans le Laos indochinois et que je comptais, moi aussi, mettre en conserve, c'est-à-dire publier, mes modestes exploits cynégétiques.

On rit finement de part et d'autre et l'on échangea une poignée de mains. La glace était rompue, ce qui n'est pas peu dire dans cette Sibérie dont j'apercevais le paysage glacial à travers les doubles vitres de la fenêtre.

Rien de plus instructif qu'un compagnon de voyage érudit quand il appartient à un pays que l'on traverse. J'appris, au cours de la matinée du lendemain, que la chasse en hiver et la pêche en été, constituaient les deux

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

« tétons » de la République A. S. R. R. de Yakoutskie!

Les mamelles, rectifiai-je doucement en esquissant un geste assorti. Je croyais cependant, ajoutai-je, que vos toundras étaient, au contraire, dépourvues de toutes rotondités.

Le camarade rit de bon cœur.

« C'est une façon de m'exprimer, répondit-il, et j'aime tant parler votre langue quand j'en trouve l'occasion, trop rare, hélas! Feu mon père et feue ma mère, prisonniers politiques sous l'ancien régime, ne parlaient que le français entre eux. »

Décidément, l'homme était sympathique. Il le devint plus encore en sortant de la poche intérieure de son veston une flasque de vodka avec laquelle il emplit deux gobelets.

« A votre santé », dit-il, après m'avoir offert l'un d'eux.

« *Bouddetié zdarov!* » répondis-je, fier de sortir ces deux mots russes enregistrés depuis Kharbine.

Et l'on but d'un trait, la bouche en entonnoir, suivant l'usage russe.

Du coup, Yvanoff remplit à nouveau les deux gobelets. Sa vodka était délicieuse. Je l'en complimentai.

« C'est celle que j'emporte toujours avec moi pour me réchauffer quand je vais à la chasse, expliqua-t-il, car, si cette chasse est réfrigérante, elle laisse loin derrière elle la chasse suffocante de vos pays tropicaux. »

J'excusai comme je pus l'Indochine. Je finis cependant par ressentir quelque malaise qui ne devait pas tarder à se transformer en impatience cynégétique. Les bécasses qui sont cependant les mêmes aux deux extrémités de leur mouvement migrateur, étaient plus grasses en Yakoutskie qu'au Laos; les lièvres blancs étaient plus gros que les ruficauds; les ours blancs étaient plus forts que les ours noirs. J'en passe et des plus blancs encore...

J'avais bien essayé de discuter, mais j'étais toujours

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

en retard ou en état d'infériorité. Ça ne pouvait durer plus longtemps. Je contre-attaquai.

« Peuh! dis-je, vous avez des tas de bêtes en blanc, c'est entendu, mais vous n'avez pas l'éléphant blanc, pas même l'éléphant commun », ajoutai-je *in cauda venenum*.

Le coup avait porté. Aucun animal polaire ne pouvait être comparé à l'énorme pachyderme. Le camarade arrêta net ses critiques comparatives et remplit les gobelets. Je jubilais et, entre deux rasades, je lui retournai l'éléphant dans la plaie. J'exposai les hautes qualités cynégétiques qu'il faut déployer pour chasser le rogue qui, en un tourne-trompe, saisit le chasseur maladroit et le plaque sur le sol où il l'écrase. J'ajoutai enfin que la chair de l'éléphant est comestible, que sa trompe est un mets de choix, tandis que la chair de l'ours blanc, mieux valait ne pas insister, n'est-ce pas!...

Satisfait de moi, je soufflai un peu, persuadé d'avoir anéanti le confrère de notre saint patron Hubertus, quand celui-ci se leva et, sans mot dire, grimpa dans la soupente du compartiment. J'imaginai de suite qu'il allait, pour se consoler, chercher un deuxième flacon de vodka car, au cours de la discussion, le premier avait été séché. Il n'en était rien cependant. C'était une boîte, une simple boîte de conserve sans aucune étiquette qu'il m'exhiba avec je ne sais quel air mystérieux.

« C'est un pâté, un pâté chasseur de ma fabrication. Hors cette spécialité, je ne mets jamais rien en boîte. Je me contente de congeler. »

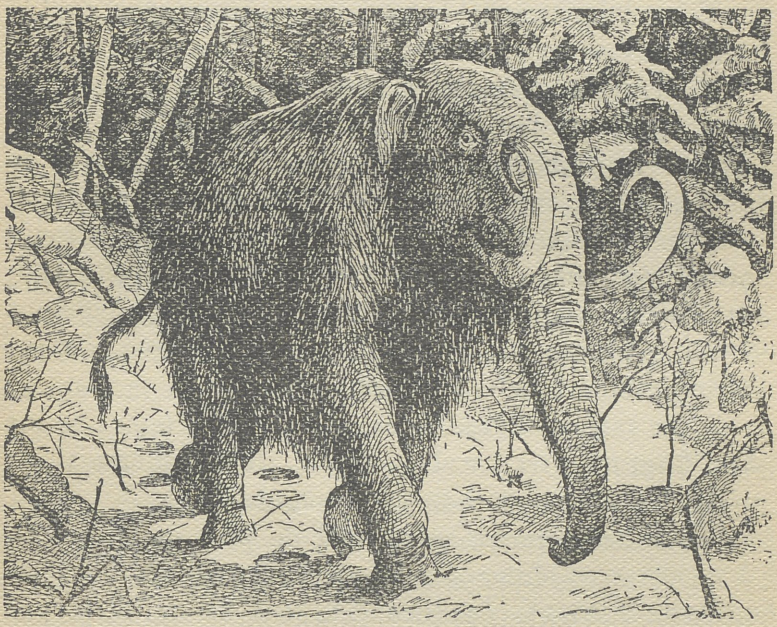
Et comme le camarade-serveur annonçait en passant dans le couloir que le déjeuner commencerait dans un quart d'heure, Yvanoff lui remit sa boîte en recommandant de l'ouvrir avec soin et d'en joindre le contenu aux *zakouskis* ou hors-d'œuvre de notre menu.

Sur les hauts sièges vissés du bar, la conversation

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

reprit en attendant le coup de gong annonçant le repas.

« Quel dommage, reprit-il, que nous ne nous soyions pas rencontrés dans l'autre sens, je vous aurais invité à venir chasser le mammouth dans nos toundras de la Léna. C'est là un autre gibier que votre petit éléphant du sud. Je vous raconterai ça à déjeûner. *Bouddetié zdarov!* »



QUAND ILS SONT REVENUS A LA VIE!

Cette fois, le camarade dépassait les bornes.

« A votre santé quand même, dis-je, mais vous allez fort. »

Et je ris d'un rire qui ne prit fin qu'au restaurant où je commandai une bouteille de vodka.

« Servez-vous copieusement, insista Yvanoff en me tendant son pâté. Il faut l'achever à nous deux. N'ayez crainte, je suis largement approvisionné. »

Il faut croire qu'il tenait à me narrer sa chasse au

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

mammouth, car aussitôt, il poursuivit son sujet. J'appris ainsi qu'il ne s'agissait pas de ces squelettes sans importance qui apparaissent à fleur de sol quand de fortes pluies d'été délavent les terres, mais de mammouths intacts, congelés, que les chasseurs yakoutsks, accompagnés de leurs chiens, dressés dans ce but, savent découvrir à plusieurs mètres de profondeur.

« Fameux, votre pâté », interrompis-je, en savourant le hors-d'œuvre vraiment exquis.

Puis j'attendis avec curiosité la suite de ses explications. Scandant les mots, il m'expliqua qu'il suffit de dégager le proboscidien de la couche glacée où il se trouve, sans le meurtrir, et de le décongeler lentement pour qu'il revienne à la vie... Il fallait un tour de main spécial bien entendu, et ce tour de main, il l'avait découvert. D'ailleurs, ne savait-il pas congeler ses poissons vivants pour les expédier à Moscou dans leur bloc de glace, avec la manière de les décongeler à destination et de les faire revivre! Dans cet état, le temps n'existe pas. Vingt minutes ou vingt siècles, c'est la même chose pour les animaux et même les hommes...

« Malheureusement, scanda-t-il de plus en plus fort, je ne peux expédier des mammouths entiers congelés avec ma méthode de décongélation! Je ne peux pas davantage les dresser quand ils sont revenus à la vie, je dois les chasser. Mais ça viendra, camarade, ça viendra, et le monde étonné mangera un jour du frigo russe de mammouth vingt fois millénaire! Il verra également ces ancêtres vivants dans les zoos de toutes les capitales... »

Cette fois j'emmagasinai l'histoire avec ferveur. Elle était bien bonne et j'aurais sans doute l'occasion de la resservir. Il me fallait la suite à tout prix, c'est-à-dire la chasse.

« Vous étiez sans peur et sans reproche devant ces monstres ressuscités? »

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

« Sans peur, dit froidement le Russe en finissant le pâté et en vidant une vodka bien tassée, cette fois dans nos verres à boire. Il me faut du courage, croyez-moi, pour évoquer ma dernière chasse, qui fut dramatique. Une moitié de mes hommes, pris de panique, s'enfuirent quand la bête, revenant trop vite à la vie sous l'effet de ma technique de plus en plus perfectionnée, se dressa hors de son frigo naturel. L'un d'eux fut même saisi par l'animal en un tourne-trompe et lancé, pantelant, à distance. On dut fusiller le gibier sur le champ de glace.

« Alors, martela-t-il, on tondit la toison du mammouth, de peur que quelques argonautes ayant un Jason à leur tête ne vinssent la ravir. Le pull-over que vous me voyez sur le dos, est fait de cette laine. Ce n'est pas de l'article de Paris, ça! »

Les poteaux télégraphiques commençaient à danser à contre-bord une sarabande effrénée. Mes craintes pour la fin de l'histoire devenaient grandes. Je tentai d'en ramener l'orientation vers la pure cynégétique.

« Vous fîtes sans doute rôtir votre mammouth à la broche, insinuai-je, sans avoir l'air d'y toucher. »

« Non, tovaritch! dit doucement cette fois Yvanoff en coulant vers moi un regard de contentement. On le découpa en quartiers pour le transporter à la fabrique. Et ce pâté que vous avez savouré, ce pâté, entendez-vous, a été confectionné à un millier d'exemplaires avec la seule trompe de l'animal. Comparez maintenant le mammouth soviétique à l'éléphant indochinois! »

Je sentis comme un froid à ce moment, une manière de contraction abdominale involontaire.

« Pominka! » entendis-je clamer Yvanoff qui levait son verre.

« Pominka! » articulai-je en l'imitant.

Le camarade et moi, nous venions, suivant l'usage, de boire au repos de l'âme de la victime du chasseur russe.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

CHAPITRE II

LES RHINOCEROS

Les deux espèces de rhinocéros, dont quelques rares spécimens existent peut-être encore dans la péninsule indochinoise et malaise, sont les survivants de cette famille de mammifères périssodactyles, si communs aux époques tertiaire et quaternaire.

Ils ne sont, ou du moins ils n'étaient, pas plus difficiles à chasser que les autres grands animaux sauvages. Ils produisent seulement une impression déconcertante lorsqu'on se trouve pour la première fois en leur présence dans le sombre décor fantasmagorique de l'épaisse forêt tropicale où ils gîtent.

Que n'a-t-on pas dit et écrit sur ces animaux depuis les temps les plus anciens?

N'est-ce pas Photius qui nous révèle dans son *Myriobiblions* que le grand voyageur grec, Ctésias, décrivait le rhinocéros unicorne d'Asie comme un énorme taureau qui ne possédait qu'une corne sur le milieu de la tête? On le chassait pour lui ravir cette corne dont on faisait des coupes. Ceux qui buvaient dans ce récipient étaient sûrs de ne jamais avoir de crises épileptiques!

Il faut croire que ceux qui se mêlent aujourd'hui d'écrire sur le rhinocéros, sans jamais l'avoir vu dans son domaine, n'ont pas bu dans la corne de l'animal, car les monographies qu'ils en donnent sont plus épileptiques encore que celles d'autrefois!

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Une revue illustrée décrivait, il y a quelques années, le rhinocéros d'Asie sous l'aspect d'un terrifiant animal apocalyptique, doué d'un caractère irascible qui, tel un tank de combat en action, fracasse à l'attaque tout ce qui se dresse sur son passage. Le chasseur malheureux est broyé par cette charpente blindée, invulnérable aux projectiles, s'il n'a pu loger sa balle dans l'œil du monstre, au premier coup!... A l'appui de ce tableau abracadabrant, le journal reproduisait une magnifique photographie d'un rhinocéros d'Asie bouchonné comme un cheval de course.

Comme il doit être commode de viser l'œil chassieux et en trou de vrille, le plus souvent à moitié fermé, d'un monstre couvert de boue dont on distingue à peine la tête de la queue, quand il émerge de la fange, au fin fond d'une forêt inextricable où il fait quasiment nuit! Car, dans les régions où il en restait encore il y a une quarantaine d'années, les rhinocéros ne se promenaient plus à découvert, ils avaient trop peur des chasseurs pourvus aujourd'hui d'armes bruyantes.

La vérité sur le rhinocéros est toute autre.

L'animal est doux, paisible, inoffensif et doué de ce défaut, ou, si l'on veut, de cette qualité si répandue dans le monde animal tout comme chez les humains : la curiosité. Il prend la fuite en ligne droite si on l'effraye. Il n'attaque pas sans raison.

Evidemment, on ne peut prétendre chasser ces énormes pachydermes avec des balles rondes à faible vitesse. Mais la bonne vieille carabine Winchester du début de ce siècle suffisait largement pour traverser cette cuirasse soi-disant invulnérable. Les balles des fusils modernes les traverseraient aujourd'hui de part en part.

Les chasseurs professionnels siamois et laotiens, chasseurs de père en fils depuis de nombreuses générations, utilisent, comme nous, les armes à feu, ordinairement

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

américaines. Cependant, pour le rhinocéros, ils préféraient, il y a une centaine d'années, l'emploi de l'arbalète à flèches empoisonnées à la strophante et même, plus simplement, la lance.

La flèche avait toujours une force suffisante pour percer le cuir et atteindre légèrement la chair. La bête mourait vingt heures après, tout comme l'éléphant. On ne peut s'en étonner, quand on sait le résultat inévitable de ce poison et qu'une flèche bien « balancée » traverse, à vingt mètres de distance, une planche de teck de deux centimètres d'épaisseur. Or, la partie la plus épaisse de la peau du rhinocéros d'Asie dépasse à peine deux centimètres et elle n'est pas plus dure que du bois. Je m'empresse d'ajouter que ces chasseurs tiraient toujours par derrière, dans la partie interfessière où le cuir est moins épais. Il ne fallait d'ailleurs pas blesser l'animal qui aurait alors fui sans que le chasseur puisse le suivre, mais seulement le piquer. La bête se contentait le plus souvent de grogner et de changer de place, sans s'émouvoir de si peu de chose. Se piquer aux ronces, aux épines des arbres, est monnaie courante pour les animaux de la forêt.

La tactique de la chasse à la lance était tout autre. Le chasseur, dévêtu, pour ne pas risquer de s'accrocher aux ronces, se présentait de face sur le sentier que suit toujours le rhinocéros pour se rendre de sa bauge au gagnage. Il choisissait un endroit aussi dégagé que possible à droite ou à gauche et attendait de pied ferme le passage du monstre dans un sens ou dans l'autre.

Puisqu'on ne le molestait pas et qu'on ne lui faisait pas peur, le pacifique animal n'avait pas même l'idée de prendre le galop et de renverser le chasseur qui était sur son passage. Il branlait la tête de haut en bas, reniflait et continuait son chemin, car il lui est très difficile d'obliquer brusquement et encore plus de faire un tête à

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

queue malgré les charnières de sa peau mi-cuirassée.

Le chasseur ne lui laissait d'ailleurs pas le temps d'aller plus loin. Il profitait du moment où le monstre stupide grognait la gueule entr'ouverte pour lui enfoncer vigoureusement sa lance hameçonnée et quelquefois empoisonnée dans la gorge. Il la lâchait aussitôt, bien entendu, et faisait un bond de côté. Si la lance était heureusement appliquée, elle pouvait pénétrer jusqu'aux poumons et la bête mourait rapidement. Cependant, ce n'était pas là une condition indispensable. La lance moins profondément enfoncée, la bête, qui ne pouvait s'en débarrasser, mourait quand même. Horriblement blessée, elle ne chargeait jamais. Elle reculait, au contraire, car l'extrémité opposée et pointue de la lance prenait, par son seul poids, appui sur le sol et le fer pénétrait davantage dans la gorge si l'animal avait le malheur d'esquisser le moindre mouvement en avant. Le rhinocéros ne tardait pas à se rouler sur place en proie à des souffrances terribles et en poussant, cette fois, des hurlements retentissants. Puis il agonisait en expectorant du sang à pleine gueule.

C'est là une scène de chasse que je rapporte ici telle que me l'ont décrite des chasseurs laotiens qui la tenaient de leurs ancêtres par tradition de famille. Je la tiens pour rigoureusement exacte. Un de mes trappeurs m'affirma que son arrière-grand-père avait tué de la sorte, dans sa vie, cinq rhinocéros sur sept qu'il avait découverts. Il n'avait jamais eu d'accident. Des deux insuccès, l'un résultait d'un manque de visibilité qui lui avait fait rater la gueule du monstre; celui-ci, blessé au nez, s'était enfui droit devant lui en brisant tout sur son passage. Pour l'autre, le chasseur s'aperçut à temps que l'animal était dépourvu de corne; il le laissa passer...

Cette science particulière de la chasse aux rhinocéros est, je crois, inconnue. Qui l'aurait révélée? Les chasseurs

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

de race blanche ne s'éloignent jamais beaucoup des grands centres où ils habitent. Ceux qui ont vécu longtemps dans les régions très éloignées du Laos français et siamois sont rares et ne parlent pas, le plus souvent, la langue du pays. C'est pourtant là une condition indispensable si l'on veut se livrer aux grandes chasses en compagnie de confrères indigènes et entamer avec eux ces longues causeries cynégétiques pleines d'enseignement pour le chasseur blanc.

L'âme des chasseurs coloniaux, qu'ils soient de race blanche ou de race jaune, est la même, et j'étais pleinement d'accord avec les Laotiens quand ils précisaient que, pour faire un bon chasseur exotique, il faut avant tout connaître les mœurs de toutes les espèces d'animaux, j'allais écrire l'âme des bêtes...

Bon gré, mal gré — et je m'exprime ainsi parce que je n'ignore pas qu'il est de bon ton chez certains confrères, un peu trop satisfaits d'eux-mêmes, de mépriser les chasseurs indigènes — bon gré, mal gré, dis-je, on est bien obligé de croire en la technique des Siamois et des Laotiens, puisque ce sont eux, et eux seuls, qui ont abattu presque tous les rhinocéros de la péninsule indochinoise.

Les Occidentaux, pour cette fois, ne sont pas responsables de la disparition de ces animaux.

On a bien parlé d'épizooties spéciales à l'espèce. Mais laquelle? Qui a contrôlé des faits qui remontent à plusieurs siècles? C'est là une hypothèse qui ne repose sur rien, alors que les *Annales de Siam* permettent de suivre cette disparition de l'espèce à travers le temps. Il suffit de les lire.

Dans quel but les Siamois et les Laotiens chassaient-ils encore les rhinocéros avec tant d'ardeur à la fin du siècle dernier? C'était avant tout pour en décrocher la corne dont la valeur représentait une fortune.

Une belle corne de rhinocéros valait au moins 2.000

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

ticaux, ce qui représentait alors plus de 3.000 francs-or. Et le prix de la vie pour un indigène était de 25 francs par mois au maximum.

La capture d'un jeune rhinocéros vivant pouvait quin-



IL LUI ENFONÇAIT SA LANCE...

tupler cette somme. A ce butin, enfin, venait s'ajouter une venaison copieuse et de premier choix. Les chasseurs la découpaient, la fumaient sur place et l'emportaient avec la peau dont la valeur commerciale n'était pas à dédaigner.

Les acheteurs de cornes ne manquaient pas. Les Chinois, nombreux au Siam, les exportaient dans leur pays

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

quand elles n'avaient pas été accaparées par la consommation locale. Cette consommation était d'ordre purement pharmaceutique. La poudre de corne râpée entre, en effet, dans une foule de préparations toutes plus merveilleuses les unes que les autres.

D'après les *Annales de Siam,* les ambassadeurs du roi qui vinrent à Versailles au XVII^e^ siècle offrirent à Louis XIV, de la part de leur souverain, cinq cornes de rhinocéros cerclées d'or. On ne dit pas, de notre côté, si Louis XIV usa de cette panacée.

Ces mêmes *Annales* nous apprennent que l'on exportait 1.000 cornes par an au XVII^e^ siècle; 500 au XVIII^e^ et qu'en 1835, ce chiffre était tombé à 60 cornes et 100 peaux. Les statistiques sont muettes à la fin du siècle dernier. Sans doute les chasses suffisaient à peine à l'approvisionnement du pays.

Si l'on ajoute à cette exportation du Siam celle de la Birmanie qui était importante, et celle de la Cochinchine qui l'était moins, il n'est pas exagéré de supposer que l'on a tué, entre les XVI^e^ et XIX^e^ siècles, trente mille rhinocéros. C'est plus qu'il n'en faut pour anéantir une espèce déjà peu prolifique. N'oublions pas non plus que les rhinocéros n'ont pas toujours une corne. Il leur arrive parfois de la perdre et d'attendre philosophiquement qu'il leur en pousse une deuxième. D'autres, enfin, n'en ont pas du tout. On tuait donc plus de rhinocéros que l'on ne râpait de cornes.

Francis Garnier, dans le récit de son voyage sur le Haut-Mékong, en 1866, raconte qu'il se trouva soudain, un jour, en présence d'un rhinocéros solitaire. « Je ne songeai pas, conclut Francis Garnier à poursuivre « le timide et inoffensif pachyderme. »

Le D^r^ Morice qui, vers la même époque, fit un voyage dans la Cochinchine du Nord, raconte que son compagnon et lui tuèrent à courte distance un rhinocéros

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

qui s'en venait paisiblement à leur rencontre sur la route...

Je cite ces deux faits parce qu'ils résument bien l'impression que produit le rhinocéros dans ces cas de rencontre. Celui-ci regarde curieusement l'homme qui vient et continue son chemin. Les Laotiens ont une expression qui, mot à mot, se traduit comme suit : « Cet animal, n'est pas méchant, quand on l'attaque, il f... le camp. »

J'ai habité pendant un an, en 1902, la petite ville de Xiéng Sèn, à côté de l'ancienne cité déchue à l'extrême nord-est du Siam. Le *Tiaou-Muong* de la province me confirma maintes fois que tout ce qui pouvait rester en Extrême-Orient de rhinocéros vers la fin du siècle dernier, s'était pour ainsi dire réfugié dans le nord du Siam, relativement peu peuplé. Les événements qui suivirent me prouvèrent qu'il en restait encore au moins un couple en 1902. On en verra plus loin la chasse au cours de laquelle le Tiaou-Muong et moi nous réussîmes à abattre le mâle.

J'ai quitté cette région en 1903 et n'y suis plus retourné. J'ignore donc si l'on en a chassé depuis cette époque. Je sais seulement par la lecture de *The Bangkok Times* du 22 octobre 1938 que le Jardin zoologique de Bangkok offrait depuis longtemps une prime de 10.000 ticaux (120.000 francs) à qui capturerait un rhinocéros vivant et que des Laotiens du nord ont enfin réussi à capturer un jeune sujet qui a été envoyé dans la capitale. Il a deux mètres de long, un mètre de haut et ne possède pas encore de corne. Il est âgé, croit-on, d'une dizaine d'années.

La péninsule indochinoise a connu de grands chasseurs coloniaux. Elle en connaît encore aujourd'hui, assurément. Les moins grands ne sont pas du côté français. Trois ou quatre seulement de ces derniers ont publié leurs souvenirs de chasse qui se rapportent tous à la

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

faune du sud-est indochinois, où les rhinocéros étaient encore plus rares qu'ailleurs. Aussi leurs récits sont-ils, sur ce point, assez brefs. Ils parlent du rhinocéros comme d'un animal farouche et hargneux qui charge.

Quelles sont donc les vraies mœurs de l'unicorne?

Tous ceux qui ont eu à s'occuper de l'animal en captivité, dans les jardins zoologiques, sont d'accord pour dire qu'il a un caractère accommodant. Et l'on sait pourtant si le résultat le plus clair de la captivité est de rendre plus ou moins fous tous les animaux. L'homme lui-même n'échappe pas à cette règle.

Les Laotiens faisaient combattre autrefois deux mâles entre eux. C'était toute une affaire pour les exciter. Ces pacifiques animaux refusaient le combat. Mais la douceur évangélique humaine veillait. Alors on badigeonnait l'un d'eux à l'indigo et l'autre au rouge sang. Il paraît que cette différence de couleur les décidait enfin. L'un des deux finissait par tuer son adversaire en lui enfonçant sa corne sous la gorge.

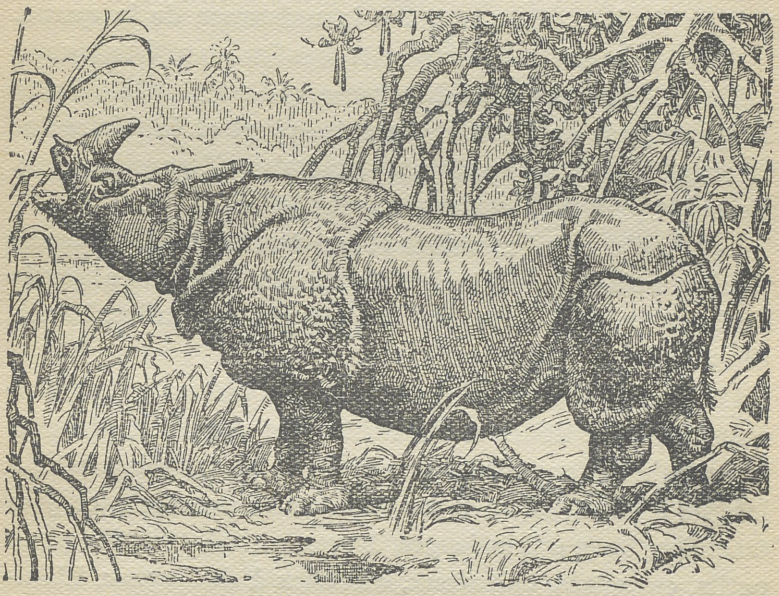
Il reste cette littérature dont j'ai parlé plus haut et qui finit par faire douter de ce que l'on sait soi-même. J'ai entendu comparer les mœurs du rhinocéros à celles du tricératops de l'époque crétacée! Que peut-on bien savoir des mœurs de cet animal antédiluvien, alors que l'on n'est même pas d'accord sur celles du rhinocéros de nos jours?

Ces pachydermes ne m'ont laissé que de rares souvenirs. J'ai trouvé, une fois, une bauge qui avait été abandonnée la veille par un solitaire; un jour plus tôt, et j'eusse peut-être abattu l'animal. Enfin, dix années de ma vie écoulées en pleine forêt m'ont permis de quêter deux fois l'animal sur des empreintes très nettes, sans que j'aie pu, hélas! le rejoindre.

Une autre fois, j'étais installé au bord d'une clairière sur un arbre arrangé en mirador. J'attendais là, depuis

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

plus de trois heures, l'approche d'un tigre appâté avec un cerf sambar plus que faisandé. A moins de trente mètres derrière moi, dans la forêt bordant une clairière, j'entendis tout à coup le lourd galop d'un troupeau qui brisait tout sur son passage. C'était là du moins ce que



RHINOCÉROS UNICORNE DE L'INDE

j'imaginais. Je quittai mon affût où je commençais d'ailleurs à être incommodé par l'odeur de pourriture du cerf et à perdre patience pour essayer de déchiffrer les empreintes de ce passage en trombe. Celles-ci étaient nettes. Il s'agissait de deux rhinocéros qui, pour des raisons inconnues, détalaient de la sorte.

De retour au campement forestier dont j'étais relativement peu éloigné, je mis mes trappeurs au courant de l'incident. On visita tous les fonds marécageux avoisinants, sans succès. Un de mes hommes retrouva cepen-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

dant la piste à plus de six kilomètres de là et la suivit pendant un jour entier, puis il l'abandonna. On n'insista pas cette fois, les circonstances ne pouvaient le permettre.

Voici quels sont, maintenant, les caractères principaux de ce grand rhinocéros unicorne.

La taille minimum de l'adulte est d'au moins trois mètres du bout du museau à la naissance de la queue. Celle-ci a environ cinquante centimètres. Pour cette taille, la hauteur prise à la croupe, qui est plus haute que le garrot, est de un mètre quatre-vingt et le périmètre mesure, à la hauteur du ventre, trois mètres cinquante. Le poids peut être évalué à deux tonnes.

Les jambes sont massives et courtes, terminées par des pieds à trois sabots détachés les uns des autres et allongés de haut en bas. Aussi les empreintes de l'animal sont-elles facilement lisibles.

Du point de vue humain habitué à d'autres types d'animaux, la tête boueuse du rhinocéros apparaît hideuse. La gueule est grande et armée de dents tranchantes. La langue est longue, la lèvre supérieure pendante et protractrice, les narines larges, basses et écartées, les yeux petits, encastrés, chassieux, difficiles à distinguer. L'animal est à moitié aveugle. Il a peine à voir devant lui et il est très probable qu'il ne se rend jamais bien compte de ce qui se passe sur ses côtés. L'étendue de sa vision est pour le moins limitée. Dans sa course, il ne doit distinguer que les gros obstacles. Les oreilles sont longues, évasées, aux bords déchiquetés par la végétation. La corne est plantée au bout du museau, et sa circonférence à la base équivaut à peu près à sa longueur qui atteint une moyenne de trente centimètres. Cette corne n'est pas implantée dans le squelette mais seulement dans le cuir qui prend appui sur l'os du maxillaire. Elle est relativement mobile et se déplace quand l'animal la frotte aux

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

gros troncs d'arbres pour l'appointir. L'extrémité n'est pas toujours rigoureusement pointue.

La peau, qui semble trop grande pour la surface du corps, glisse sur des tissus cellulaires sous-cutanés. Elle est indurée et divisée en des sortes de plaques soudées les unes aux autres aux jointures, par une peau plus molle. C'est cette armure qui permet au rhinocéros de mépriser les attaques des félins. Quel animal se hasarderait contre un tel mastodonte? Cette peau est noire ou gris-noire, mais on ne la voit pour ainsi dire pas, couverte qu'elle est le plus souvent par de la boue collante, agglutinante, surtout sur les cuisses. Nos bœufs domestiques, mal entretenus, peuvent en donner une faible idée. L'aspect du rhinocéros dans sa forêt est tout à fait différent de celui du rhinocéros de Jardin zoologique qui, à côté, à l'air d'être doré sur tranches.

On ne peut assigner un habitat particulier à ces animaux. Leur humeur est trop vagabonde. Les unicornes évoluent, ou du moins évoluaient, depuis l'ouest de l'Inde jusqu'au sud de l'Indochine à travers des milliers de kilomètres. Ce qui peut en rester aujourd'hui doit être cantonné dans le sud des Etats Shans, le nord du Siam et le nord du Luang Prabang.

Les Siamois disent que la femelle porte vingt-cinq mois lunaires et ne met bas qu'un seul petit, trois ou quatre fois au plus dans sa vie. Ils ne sont pas précisément d'accord avec les naturalistes d'Occident qui parlent, si je ne m'abuse, de cinq cent quarante jours. La durée de la vie atteindrait facilement un siècle. Il est à noter, enfin, que les mamelles fort dodues de la femelle sont situées entre les pattes de devant.

Nous avons vu la richesse qu'apporte aux chasseurs indigènes la possession d'une corne. C'est l'unique raison pour laquelle ces derniers, même quand ils sont liés d'amitié avec des confrères d'Occident, gardent pour eux

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

seuls le secret d'une chasse possible. Ils ne veulent pas risquer le partage du trophée avec qui que ce soit.

Il fallut des circonstances inattendues pour que, l'occasion se présentant, je puisse, enfin, participer à une de ces rares chasses.

A Xiéng Sèn, j'entretenais d'excellentes relations avec le Tiaou-Muong, dont j'ai déjà parlé. Celui-ci avait beaucoup admiré ma carabine Winchester, arme fort en vogue à cette époque. Aussi en avait-il fait venir une du même modèle de Bangkok. Comme l'arme était fortement graissée, il la donna à nettoyer à un de ses serviteurs qui glissa une cartouche dans le canon pour se rendre compte du mécanisme. Le coup partit si malencontreusement que la balle traversa l'avant-bras d'un enfant de dix ans qui jouait près de là.

Je soignai le blessé avec succès. Après la guérison, le Tiaou-Muong s'en vint me remercier en me disant que j'avais sauvé la vie à l'enfant; après quoi il me confia qu'il ne pourrait jamais chasser avec une arme dont la première balle avait été si malheureuse, et que cela était d'autant plus regrettable qu'il connaissait le gîte si rare d'un couple de rhinocéros. Il me demanda enfin d'échanger sa carabine contre la mienne. J'acceptai à condition de participer à la chasse des rhinocéros en spécifiant bien que j'abandonnais à l'avance ma part de droit sur les cornes.

L'accord fut conclu sur cette base et on organisa la chasse.

On était au mois de février, c'est-à-dire à la fin de la saison froide et sèche. Un trappeur à mon service partit sur les lieux avec le quêteur du Tiaou-Muong qui avait signalé les animaux. Leur mission était d'étudier les approches du gîte. Ils partirent par le fleuve et revinrent deux jours plus tard à travers la forêt.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Le gîte était situé à une vingtaine de kilomètres de là, non loin du Mékok, affluent de droite du Mékong, dans la bouche d'une petite rivière à sec où restaient quelques trous d'eau. Un des bords était en pente douce, l'autre à pic et peu élevé. C'est sur ce dernier bord que nous devions approcher. Les deux hommes ajoutaient, enfin, que la forêt était, à cet endroit, presque inextricable et très obscure et qu'il ne fallait pas perdre de temps, car avec les premières pluies imminentes, les deux rhinocéros s'éloigneraient de la rivière qui reprendrait vite son cours.

On décida de partir dès le lendemain, par terre, et de revenir par eau. Un des meilleurs éléphants qui travaillaient dans mes exploitations forestières, fut préparé pour ce départ. L'un des deux trappeurs devait nous accompagner, l'autre convoyer une pirogue jusque sur le Mékok en un endroit assez rapproché du terrain de chasse.

Ainsi organisés, nous partîmes le lendemain avant le lever du jour. Vers onze heures, on s'arrêta dans une clairière où l'éléphant devait rester sous la garde de son cornac jusqu'aux premiers coups de fusil. On se restaura et l'on but chacun une rasade de whisky sec. Après quoi, nous nous enfonçâmes tous trois dans la forêt.

J'avais de la peine à m'habituer à la demi-obscurité. Bientôt, le lit à sec de la rivière apparut. Celle-ci formait une double boucle en S. Le trappeur traversa seul la boucle du bas pour sonder le terrain de chasse. Une heure plus tard, il était de retour et nous dit que les deux rhinocéros venaient de rentrer dans leur bauge où ils ventrouillaient en grognant de satisfaction. « Nous ne pouvions cependant, concluait-il, tirer de ce côté élevé de la berge, à cause du vent qui, bien que faible, pouvait, avec l'odeur occidentale forte du « Monsieur » (et il me désignait aimablement) donner l'éveil aux animaux! »

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Il fallait arriver par l'autre côté : la berge en pente douce d'accès très enchevêtré.

On contourna donc la boucle inférieure de l'S pour arriver en face et à distance du retrait formé par la boucle supérieure. Le vent était, en effet, favorable, encore que, sous bois, on ne le sentait même pas. Mais le transport des effluves est subtil et les rhinocéros ont l'odorat fin...

Bientôt on ne tarda pas à distinguer la grande cuvette que formait la boucle de la rivière. Les pachydermes étaient dans le fond, à une distance de deux cents mètres. On prêta l'oreille, aucun bruit. Il fallait avancer. Le trappeur resta sur place accroupi et, le Tiaou-Muong et moi, nous avançâmes pliés en deux, pas à pas, en évitant les moindres obstacles.

Cent mètres restaient à parcourir et on n'entendait toujours pas la moindre manifestation de la part des rhinocéros. Le trappeur nous avait indiqué comme but deux arbres énormes situés à environ quinze mètres l'un de l'autre et situés tout près du bord même de la rivière, dans un enchevêtrement de palmiers et de sortes de pandanus. De là seulement on pouvait voir le fond boueux de la dépression.

Eloignés maintenant l'un de l'autre d'une dizaine de mètres, le Tiaou-Muong et moi nous rampions à plat ventre dans l'humus humide de la forêt, chacun vers son arbre. Le couteau entre les dents, il nous fallait couper à chaque instant les branches des arbustes, les lianes épineuses qui s'accrochaient à nos vêtements. cependant serrés sur le corps. Nous approchions sous une espèce de demi-tunnel végétal que nous faisions nous-mêmes. Une demi-heure nous fut nécessaire pour achever ce court chemin et je n'avais, pour ma part, entendu d'autre bruit que celui de mon léger glissement.

Le Tiaou-Muong, arrivé le premier auprès de son

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

arbre, se redressa et me montra d'un geste une direction qui correspondait à peu près au côté opposé à mon arbre. Dressé à mon tour; je jetai un coup d'œil. Une masse boueuse, indéfinissable, de laquelle jaillissait une corne, était là, à vingt mètres, inerte, de trois-quarts, la tête tournée vers la berge opposée.

Cette immobilité m'intriguait. Un léger ronronnement, une sorte de ronflement, m'éclaira. Notre rhinocéros dormait! Ma stupéfaction fut profonde. J'avais imaginé à l'avance une scène autrement palpitante. Une sorte de fureur contenue s'empara de moi. Ainsi donc, après avoir pris tant de peines pour ne pas être entendu, je me trouvais en présence d'un animal qui ronflait! Et j'avais la peau des mains, des genoux et de la figure en sang à cause de lui! Toutes ces pensées se succédaient, bien entendu, à une vitesse autre que celle qui m'est nécessaire aujourd'hui pour les écrire.

Un coup d'œil vers le Tiaou-Muong me montra qu'il épaulait dans la direction de l'animal. J'en fis autant. Deux coups de feu se succédèrent. La masse de boue se souleva et se mit à gravir la berge opposée, nous offrant son arrière-train.

A ce moment précis, le second rhinocéros, que nous n'avions pu voir à cause de la végétation qui le cachait, se réveilla, s'ébranla et se dirigea vers moi dans le lit de la rivière, parce que c'était là à peu près l'orientation de son corps.

Mon humeur du moment était décidément exécrable. La pensée me vint de prendre mon fusil par le canon et de lui asséner un coup de crosse sur le museau. La raison l'emporta aussitôt sur ma puérile et fugitive pensée, et je ne bougeai pas. L'animal passa à cinq mètres de moi, sur la berge à sec, laissant derrière lui une traînée épaisse de boue, et pénétra à toute allure avec un fracas inconcevable dans la sous-végétation de la forêt.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Il avait été convenu qu'on ne tirerait le deuxième rhinocéros que si le premier était tué sur le coup ou disparaissait rapidement. Je laissai donc le fuyard s'éloigner et reportai instantanément mon attention sur l'autre.

Une deuxième balle du Tiaou-Muong atteignit si bien notre victime qu'elle lui brisa les reins. Le rhinocéros, qui avait déjà les pattes de devant sur la berge et celles de derrière sur de grosses racines que les hautes eaux précédentes avaient déchaussées, pivota sur le côté et resta accroché par un pied qui était engagé dans une racine en forme d'anneau. Il poussait d'horribles grognements en se débattant. La boue jaillissait jusque sur moi. J'en étais éclaboussé.

J'envoyai à mon tour une seconde balle dans le cou. La bête s'effondra, restant suspendue par le pied à sa racine, la tête en bas, plongée dans la boue liquide qui bouillonnait sous l'effet des derniers spasmes. Elle mourait, asphyxiée d'abord. C'était de plus en plus vexant pour des chasseurs...

Ma hargne finit cependant par se calmer. Comme tout Asiatique qui se respecte, et ils se respectent tous au moins à ce point de vue, le Tiaou-Muong était impassible. Nous avions devant nous notre victime morte, avec son poids de deux tonnes, pendue comme à l'étal.

Notre trappeur nous avait rejoints et contemplait notre besogne.

« *Pa tho!* » s'exclama-t-il ébahi, ce que l'on ne peut mieux traduire en bon français que par : « Ah! zut alors! »

L'éléphant, conduit par le cornac, arriva à son tour. Et ce fut cette bête intelligente, accoutumée à manœuvrer sous les ordres de son cornac, qui désagrégea les racines retenant le pied de l'énorme cadavre. Puis elle le roula dans la boue jusqu'à la berge opposée, à peu près à l'endroit d'où j'avais tiré.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Une heure plus tard les piroguiers, conduits par le deuxième trappeur, arrivèrent.

Dix hommes commencèrent alors le dépècement du rhinocéros. La corne, dont l'extrémité était aiguisée légè-



IL AVAIT LES PIEDS DE DEVANT SUR LA BERGE...

rement en biseau au lieu d'être pointue, fut déracinée la première, puis la langue, les pieds, la queue et la vessie avec son contenu. Celle-ci, ficelée hermétiquement, fut introduite dans une touque en fer-blanc. Préparée sui-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

vant certaine méthode, l'urine de cet animal facilite, dit-on, les efforts de la parturition! D'énormes tranches de venaison furent ensuite découpées et entassées sur de larges feuilles de teck. La chair chaude fumait dans la fraîcheur du sous-bois; elle répandait une odeur âcre et le sang coulait vers la boue de la rivière, transformant celle-ci en une réelle mare ensanglantée. Un homme avait allumé un grand feu. Les flammes éclairaient ce spectacle digne des temps de la préhistoire. La fatigue aidant, le cœur me manquait...

Je regardai ma montre. Il était cinq heures. On chargea l'éléphant, aussi boueux maintenant que l'était le rhinocéros. Le sang de la venaison coula par là-dessus. Les hommes emportèrent tout ce qu'ils purent avec des bambous de charge et l'on s'achemina vers la pirogue sur la rive du Mékok. Toutes ces charges réunies n'atteignaient pas quatre cents kilos. Il en restait encore davantage sur place, mais il fallait partir pour ne pas être surpris par la nuit.

Harassés, le Tiaou-Muong et moi, nous nous abandonnions aux mains des piroguiers qui étaient restés à la garde de l'embarcation. Ils nous délivrèrent des sangsues et des tiques récoltées en abondance quand nous avions rampé, et soignèrent nos écorchures. Une heure plus tard, nettoyés, changés et restaurés, nous dormions comme des plombs sur les nattes de l'embarcation.

Les hommes avaient eu le temps de construire un abri pour la nuit, de dormir et d'accomplir à l'aurore un voyage supplémentaire avec l'éléphant pour ramener le reste de la venaison, que je n'étais pas encore éveillé...

La valeur de la corne de ce pachyderme atteint aujourd'hui des prix tellement élevés que des fraudes sont constatées de temps à autre. Témoin cette histoire qui n'est nullement fantaisiste.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Avant de la narrer il me faut d'abord expliquer à quoi servent ces cornes.

La râpure entre dans la préparation d'une drogue pharmaceutique dont la vertu aphrodisiaque est bien connue en Asie. Nous verrons dans les chapitres suivants que les cornes d'autres animaux ont une vertu analogue. Toujours est-il qu'en un tournemain on est *maou sané* ou ivre d'amour. Il n'est pas d'exemple qu'un *pho thaou*, c'est-à-dire un homme âgé, fût-il cacochyme, ne retrouve ses vingt ans sous l'effet de cette drogue et ne voie ses femmes lui octroyer chacune, neuf mois plus tard, un rejeton supplémentaire!

Ne souriez pas lecteurs! Je peux en parler en connaissance de cause, non pas que j'en aie jamais eu besoin à l'époque éloignée où je chassais au Laos; j'en ai seulement fait l'expérience pour les nécessités de ma documentation personnelle. Le résultat est parfait. Et même si je veux rester sincère jusqu'au bout, je suis obligé de confesser que je regrette bien aujourd'hui de n'avoir pas conservé ne fût-ce qu'un fragment de la corne de l'unique rhinocéros dont on vient de lire la chasse.

La scène se passe à X..., petite ville laotienne d'altitude moyenne.

« Le communiqué de Tartarin est-il enfin arrivé? »

« Non! le communiqué de Nemrod n'est pas encore arrivé. Mais notre collègue des P.T.T. a promis de l'apporter lui-même dès réception. Alors nous apprendrons que les rhinocéros ont été mis en pièces et nous vous confondrons. »

« Mille regrets, mon cher, je reste sceptique. »

« Et moi, anti-sceptique. »

« Voulez-vous parier? »

« Non, je ne veux pas parier. J'ai confiance dans notre héros national. Le prestige de la France coloniale devant les indigènes me suffit. »

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Ce colloque, défaitiste d'un côté et patriotique de l'autre, s'échangeait un soir, à l'heure de l'apéritif, entre les deux premiers arrivés des membres du cercle de X..., divisés en deux camps rivaux à propos d'une chasse ou d'une pseudo-chasse au rhinocéros.

Un colon de l'endroit était parti à la poursuite d'un troupeau de rhinocéros après avoir avisé ses collègues du cercle qu'il les tiendrait par fil au courant de ses pérégrinations.

On avait souri à la ronde, car de mémoire de chasseur indochinois on n'avait jamais vu de rhinocéros dans cette plaine, encore moins de troupeaux.

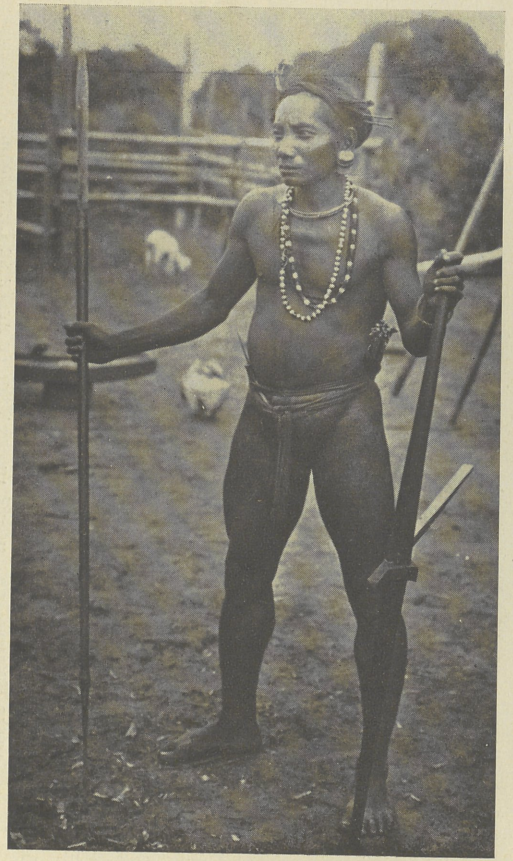
Au cercle, certains membres avaient fait quelque crédit au chasseur. Celui-ci, en sa qualité de négociant, disposait de loisirs, car la crise secoue aussi rudement les coloniaux que les métropolitains. Et puis, sait-on jamais... Compte tenu de l'exagération, il pouvait revenir avec le trophée d'un rhinocéros et les sceptiques risquaient de devenir la risée des autres. Il n'en avait pas fallu davantage pour créer dans la bonne ville de X..., si calme d'habitude, deux camps qui discutaient âprement sur la bonne ou la mauvaise foi du chasseur.

« Ah! voilà les P.T.T. », s'écria tout à coup l'un des membres du cercle.

Pour la circonstance, le tout X... était là, depuis le résident de France jusqu'au plus modeste préposé des douanes, sans compter un hôte de marque, un prince laotien de passage. Je ne peux faire mieux que de reproduire la scène qui se passa telle qu'on me l'a écrite récemment avec des garanties absolues de sincérité.

« Pour ceux de vous qui n'étaient pas là ces temps derniers, dit l'aimable receveur, je récapitule impartialement les communiqués antérieurs de notre collègue : « Trouvé traces rhinocéros dans plaine. » — « En contact avec rhinocéros qui boivent à même les jarres. » —

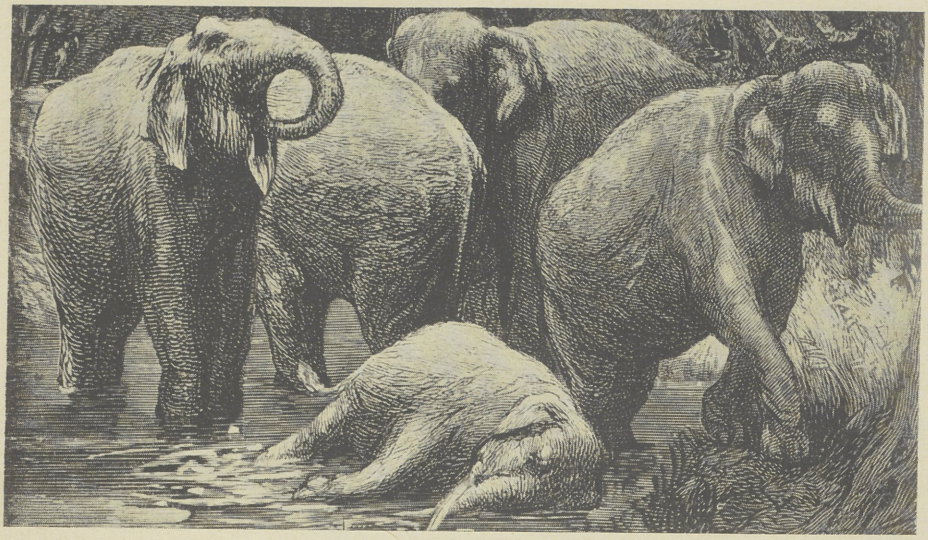
Université Côte d'Azur. Bibliothèques



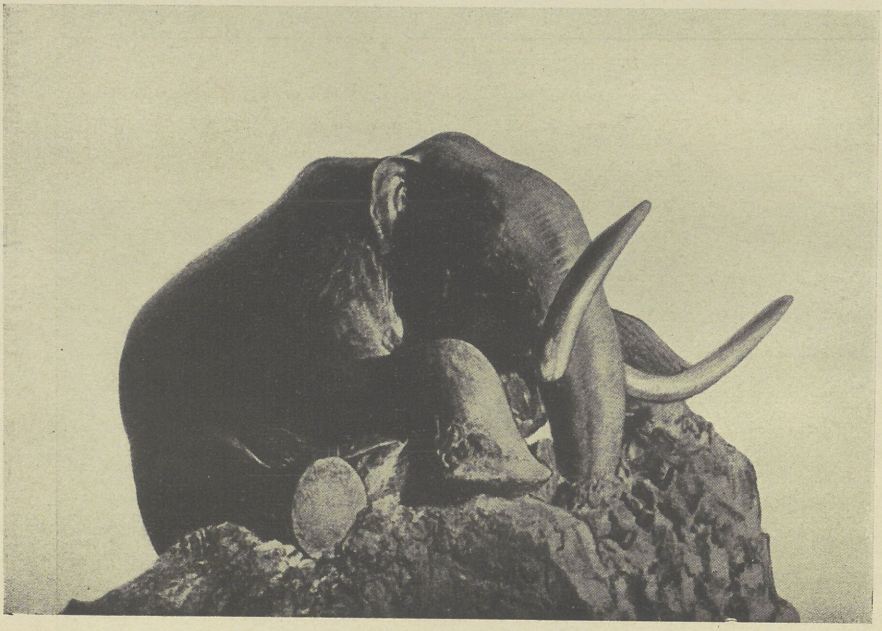


Les Khas armés de leur arbalète, de leur lance et de leur hache...

Université Côte d'Azur. Bibliothèques



L'éléphant de droite tendit sa trompe dans notre direction...



Mammouth de sibérie, tel qu'il devait être et tel qu'il a été trouvé a Berezowska (d'après Pfizenmayer), monté aujourd'hui au musée de Leningrad.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Et voici maintenant le télégramme final : « Exterminé six rhinocéros dissimulés derrière les jarres. »

« Hourrah! crièrent d'une seule voix ceux qui étaient partisans de la thèse du succès. On a parié en bloc une caisse de champagne. Payez, messieurs les sceptiques... »

Voilà certes qui rompait la vie monotone et trop souvent cafardeuse des coloniaux de l'endroit.

« Pardon! répliquèrent ceux du camp opposé dirigé par un Agricola local. Nous voulons voir les cornes. »

Les passions étaient déchaînées. Jamais on n'avait vécu à X... une vie aussi délicieusement mouvementée. Il n'y a décidément que la chasse pour produire d'aussi heureux effets de brousse.

Quatre jours plus tard, le Nemrod victorieux rentrait chez lui et exibait dans sa vitrine six superbes cornes de rhinocéros que l'on alla voir par délégation des parties adverses. Il n'y avait pas à dire, c'était bien des cornes de rhinocéros que le chasseur avait exposées. Il fallait remonter trois siècles en arrière pour trouver un haut fait cynégétique semblable.

Les sceptiques s'inclinèrent loyalement et ce soir-là le champagne coula à pleins bords dans les coupes des adversaires réconciliés.

Par fil, la nouvelle se répandit et bientôt tous les journaux de l'Indochine parlèrent de cet exploit inouï, sauf le *tiot may hèt lao,* c'est-à-dire le journal officiel du Laos, qui charme exclusivement ses lecteurs avec les mutations et les circulaires administratives... On parlait déjà de décerner au Nemrod la croix du « Million d'éléphants » du bon roi Sisavang-Vong de Luang-Prabang, puisqu'il n'y avait pas de croix du « Million de rhinocéros », quand survint le grand désenchantement.

La gloire du Nemrod avait été de courte durée. Il devint Tartarin irrévocablement. On apprit, en effet,

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

qu'avant son départ, il avait passé un contrat avec le pharmacien chinois de X... pour la vente de cornes de rhinocéros dans le délai d'un mois. Ces dernières avait été correctement livrées contre des piastres métalliques, c'est-à-dire sonnantes et trébuchantes comme on dit dans notre petit Occident.

Avec des bénéfices copieux les six cornes avaient été envoyées à Haïphong et de là à Shanghaï. A ce tarif astronomique, la marchandise valait la peine d'être expertisée de près. C'est ce que fit le dernier acheteur avant de payer. Il se trouva que le « céleste » expert de Shanghaï, plus averti en sciences naturelles que les exportateurs successifs, conclut que s'il s'agissait bien de cornes de rhinocéros, celles-ci avaient été portées non par des rhinocéros d'Asie, mais par de méprisables rhinocéros d'Afrique dont la corne est sans vertu et l'espèce abondante.

Les cornes reprirent donc le chemin de X... et c'est alors que le champagne coula à nouveau au cercle, payé cette fois par le clan désenchanté.

Mais comment ces pachydermes africains avaient-ils bien pu s'y prendre pour venir finir leurs jours sous les balles d'un chasseur local?

On eut vite la clef de la mystification. Ce n'étaient pas les rhinocéros africains qui avaient émigré en Extrême-Orient, mais seulement leurs cornes et cela par le truchement d'un grand magasin de Paris qui avait eu l'inspiration d'envoyer son catalogue en Indochine. A quatre-vingts francs pièce, on pouvait s'offrir une corne. Le colon s'en était offert une demi-douzaine. Après tout, les confrères en Saint Hubert d'Occident s'approvisionnent bien parfois dans les magasins. Il n'y avait donc pas de raison pour que le chasseur de X... n'en fît autant. Il était ainsi resté sur le plan de la plus pure orthodoxie cynégétique, mais il avait eu le tort d'en tirer un profit extra-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

vagant. A ce seul et dernier point de vue, il était tombé dans l'hérésie.

« Ai-je ou non vendu des cornes de rhinocéros », argua le colon le jour où son client vint le menacer de se plaindre à qui de droit?

Il n'y avait pas de tromperie sur la marchandise et le pharmacien dut garder ses cornes. En désespoir de cause, il essaya sur lui-même la vertu de la corne râpée du pachyderme africain. Qui sait, il n'y avait peut-être pas tant de différence que ça entre les deux espèces. En doublant la dose...

Un malheur n'arrive jamais seul. Les résultats de l'expérience furent contraires, on doit même ajouter désastreux. C'est du moins ce que dit la rumeur publique locale alimentée par la gent féminine, car si l'apothicaire était chinois et résigné, ses femmes étaient laotiennes et... vexées.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

CHAPITRE III

LES GAURS

L'aire de dispersion du gaur est considérable : elle s'étend de l'Inde jusqu'à la Malaisie en passant par la Péninsule indochinoise.

Dans la partie française de l'Indochine, les gaurs vivent sur les plateaux montagneux de la Cordillère annamitique jusqu'à une assez haute altitude. Ils descendent rarement dans les plaines du sud mais s'aventurent souvent dans celles du nord pendant la saison froide et sèche. Ils paraissent enfin fréquenter plutôt le versant ouest laotien mieux arrosé que le versant est annamite. Il est d'ailleurs à remarquer que la faune de cette dernière région comprend des types d'animaux moins beaux et moins nombreux que ceux du Laos.

Il faut aux gaurs des endroits frais et ombragés où ils puissent se reposer pendant le jour, surtout à l'époque de la saison chaude des pluies. Mais au cours de la saison sèche, ils pâturent dans le nord, tout le long du jour, à proximité des cours d'eau non boisés.

Les vieux gaurs vivent, le plus souvent, dans la solitude. Les chasseurs indigènes de profession ne s'en prennent jamais à eux. A quoi bon? Leur chair est dure et coriace, alors que celle des jeunes taureaux et des jeunes vaches est tendre et exquise. Par contre, les chasseurs coloniaux recherchent les vieux solitaires pour en faire le massacre : et cela non sans risque malgré la rapidité du tir et la force de pénétration des projectiles des cara-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

bines modernes. Ce sont là les plus reluisants coups de fusil qu'un chasseur sportif puisse rêver.

La densité des hardes varie suivant les régions et, probablement aussi, suivant les époques. Dans le Haut-Laos, on trouve des troupeaux d'une demi-douzaine de têtes. Cependant, quelques chasseurs laotiens m'ont affirmé en avoir vu qui dépassaient la douzaine.

La vache gaur est assez peu prolifique et passe pour ne vêler que quatre ou cinq fois au plus dans le cours de son existence qui atteindrait une vingtaine d'années. Elle porte dix mois et allaite son veau pendant une année environ.

Le gaur ou *bibos gaurus* des naturalistes, est appelé *meuoye,* par les Siamois et les Laotiens; *minh,* par les Annamites; *mane,* par les Cambodgiens; *sah,* par les Yunnanais; *roye,* par les Indous, et *khô* ou *lô,* par les Malayous de la Péninsule indomalaise.

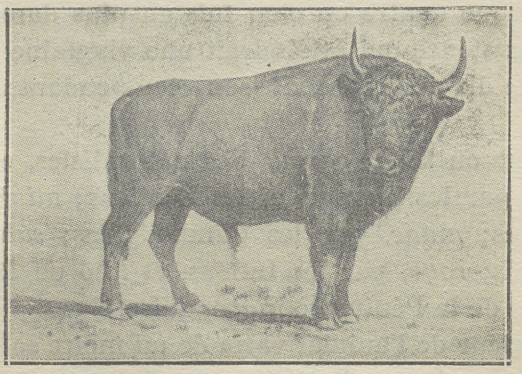
La hauteur de l'animal varie de un mètre soixante-dix à un mètre quatre-vingt-dix, cette hauteur étant prise, non au garrot, mais au sommet de l'échine. La longueur, queue non comprise, atteint deux mètres quatre-vingt. Le périmètre, en arrière des épaules, peut aller jusqu'à deux mètres cinquante. A âge égal, la taille de la vache est inférieure à celle du taureau.

On est donc obligé de conclure que, de toutes les espèces bovines du monde entier, c'est le gaur qui détient le record de la plus puissante taille. Elle dépasse sensiblement celle du bison américain qui, on ne sait trop pourquoi, a la réputation d'être le plus gros bovidé. Si l'on compare ces deux animaux, on est frappé par la stature lourde et déplaisante du bison avec sa tête abaissée jusqu'entre les pattes de devant, alors que le port du gaur est majestueux. Sa tête est droite et expressive, bien que légèrement rentrée dans les épaules. Il faut ajouter à cela que le gaur, en dépit de sa force massive, est leste

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

et que son galop est rapide. On ne peut donc s'empêcher de l'admirer. C'est le vrai seigneur de la jungle qui offre une certaine analogie avec l'auroch de nos ancêtres.

Le gaur demeure pratiquement indomptable. Sa sauvagerie et son indépendance sont innées. Même les veaux capturés se prêtent mal par la suite à la reproduction avec les espèces domestiques, alors que le banting et le



TYPE RARE DE CROISEMENT GAUR-BANTING

gayal sont moins rétifs. En captivité, ils meurent souvent très jeunes.

On ne peut que le regretter, car un tel croisement organisé aurait tôt fait d'améliorer le cheptel des Asiatiques, qui passe pour en avoir besoin. Il est donc faux de prétendre, ainsi que je l'ai entendu affirmer parfois, que le gaur est l'unique ancêtre des bœufs domestiques d'Asie. Je donne, ici, une rare reproduction de croisement entre un gaur et une vache banting domestiqués.

Ce croisement se produit aussi bien à l'état sauvage qu'à l'état domestique. Le résultat est dans les deux cas assez variable comme cela se produit toujours avec les hybrides qui ne se reproduisent pas entre eux mais seulement avec les sujets du troupeau dont ils font partie.

Tous les chasseurs laotiens sont d'accord pour recon-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

naître que l'on trouve parfois, mais assez rarement, une femelle banting accompagnant un groupe de gaurs et moins rarement une femelle gaur parmi les hardes plus denses des bantings.

Il est probable que les sujets hybrides qui résultent de ces croisements se séparent de temps à autre des troupeaux où ils sont nés parce que l'ambiance ne répond pas d'instinct à leur nature. C'est ce qui peut expliquer que des chasseurs coloniaux qui ont eu l'occasion d'abattre un de ces hybrides isolés aient cru de bonne foi se trouver en présence d'une espèce non encore identifiée.

C'est ainsi que l'on a parlé du « kouprey ». Cette appellation à consonnance cambodgienne est discutable à mon sens si on l'applique à une espèce non classée.

Je ne peux croire que la vieille terre tropicale d'Asie avec sa civilisation antique donne asile à des espèces inconnues surtout parmi les bovidés. Avant même que la science mammalogique d'Occident soit née, toutes les espèces d'animaux sauvages, y compris leurs variétés, étaient archi-connues des Asiatiques qu'il ne faut pas confondre avec les peuplades autrefois incultes du continent noir.

Mais revenons au gaur. Son pelage est brun noir; les poils sont courts, sauf ceux du cou et du front qui forment une espèce de bourre graisseuse. A l'encontre de ce que j'ai parfois entendu dire par des chasseurs touristiques, qui ne l'ont probablement jamais vu, l'animal n'a pas de crinière. Les jambes ont une teinte grise, très claire, jusqu'au genou; elles sont un peu plus courtes que celles du banting et plus longues que celles du gayal. Les sabots laissent des empreintes bien plus larges que celles des bantings, de telle sorte qu'un chasseur expérimenté ne peut se tromper à la lecture des pistes. Enfin, la queue n'atteint pas tout à fait un mètre de long; elle est terminée par un pinceau de poils longs et noirs.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Ce bovidé sauvage n'a pas de fanon. Son front est large, creux entre les cornes qui sont dirigées en dehors et un peu en arrière en forme de croissant; celles des vaches sont moins écartées que celles des taureaux. Ces cornes sont ovales à la racine où elles atteignent trente centimètres de tour; le reste est rond, très pointu aux extrémités qui se trouvent être de niveau avec l'échine.

L'écartement maximum des deux croissants atteint un mètre chez les mâles du Haut-Laos et parfois même le dépasse. Quant à la longueur des cornes prise sur le pourtour, elle est inférieure à celle des bantings; on peut l'évaluer à cinquante centimètres en moyenne pour les variétés du Haut-Laos. Enfin, le muffle est d'une teinte rose sale, les oreilles poilues et assez développées.

Il existe plusieurs variétés de gaurs. Ceux du nord sont de beaucoup les plus grands. L'échine semble moins gibbeuse que celle des espèces du sud indochinois.

Est-il besoin d'exposer, maintenant, que devant un animal aussi puissant, le tigre ne se hasarde pas à l'attaque? Si le fait se produit, c'est parce que le félin se trouve acculé ou peut-être, encore, exaspéré par des circonstances qu'il est impossible de comprendre. Un tel duel, fort rare d'ailleurs, se termine par l'écrasement du tigre que le gaur piétine le plus souvent après l'avoir décousu. Mes bûcherons rapportèrent un soir, au campement forestier, un tigre qui avait été ainsi aplati. Les empreintes avaient permis de reconstituer ce drame de la jungle. Toutes les côtes du félin étaient brisées. Les histoires inverses que l'on raconte ne tiennent pas debout et si l'on peut citer des cas de gaurs mangés par des tigres, c'est parce qu'il s'agissait de taureaux ou de vaches malades ou blessés ou encore morts de vieillesse.

Malgré sa puissance écrasante, le gaur est un animal pacifique. Il ne cherche noise à personne, mais il ne se laisse pas occire par le chasseur sans protester. Quand

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

il n'a pas réussi à fuir au premier coup de feu, il vend chèrement sa vie. Il charge, tête haute, ne baissant les cornes qu'au dernier moment. Malheur à celui qui se trouve devant lui, les cornes du monstre le transpercent. Mais il ne revient jamais sur ses pas pour charger à nouveau s'il a manqué son but. Il fuit.

Les contre-attaques du gaur deviennent de plus en plus rares avec la rapidité des armes à feu actuelles. Il n'en était pas de même autrefois, avec celles qu'utilisaient les chasseurs indigènes. Presque toutes ces armes étaient des fusils français ou anglais des guerres du Premier Empire, exportés en Asie à pleins navires au début du siècle dernier. Nombreux étaient d'ailleurs les chasseurs professionnels qui leur préféraient la traditionnelle arbalète à flèche empoisonnée au *nong* (strophante). Cette méthode donnait de meilleurs résultats avec moins de risques; elle était encore en usage il y a une quarantaine d'années, ainsi que l'on pourra d'ailleurs s'en rendre compte plus loin.

En 1903, deux de mes vieux camarades de chasse MM. de Chevilly et Floderer, avaient décidé, d'accord avec moi, d'abattre un gaur parmi un troupeau de cinq têtes qu'un de mes trappeurs avait signalé, pâturant à une vingtaine de kilomètres au nord de Bane Houé Saye. Là, se trouvaient des *bô keua* ou gisements de terre salée que les gaurs recherchent à certaines époques de l'année.

Nous partions à cheval, un après-midi, à travers une forêt où dominaient les tecks et les santals; nous voulions coucher, le soir même, dans un petit village des hauteurs. Ce village était le plus rapproché de l'endroit où se trouvaient les gaurs.

A notre arrivée, le *pho bane* (chef de village) nous offrit ses services et ceux de ses administrés, sachant bien que le village entier tirerait profit de la chasse.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Les habitants savaient que des gaurs pâturaient près de chez eux. Un chasseur local, métis de Kha et de Laotienne, avait même essayé sans succès d'approcher le troupeau la veille pour flécher un de ces animaux.

Le lendemain, nous étions debout avant le jour. Douze rabatteurs seulement étaient présents. C'était peu, étant donné les bonnes volontés de la veille et le plan qui avait été adopté en grand conseil de guerre. Tous les absents, nous dit-on, étaient pris de coliques (*tiép thong*). Le *pho bane* était du nombre, mais il avait délégué son fils à la tête des rabatteurs. Il nous assura, en se tenant le ventre, que ses malencontreuses coliques passeraient avec la chaleur du jour et qu'il viendrait à notre avance dans l'après-midi, avec sa charrette à bœufs pour ramener le produit de notre chasse et..., éventuellement, les blessés.

Cette dernière et peu réjouissante perspective contribua encore à refroidir l'enthousiasme plutôt tiède des rabatteurs. Ceux-ci partirent, néanmoins, une demi-heure avant nous, car ils devaient effectuer un détour allongé pour gagner le point opposé à celui que nous devions occuper nous-mêmes. Mes deux amis et moi, nous prîmes ensuite le départ accompagnés par le chasseur local qui s'était armé de son arbalète. Le « camarade » s'était dévêtu, pour ne pas déchirer son *sampot* (sorte de culotte) ; il n'avait gardé que ses colliers et sa ceinture et il s'était enduit le corps de graisse pour se préserver des insectes. Il connaissait parfaitement le terrain de chasse où il nous mena par une vague piste charretière à travers des *maye mak kham* (bambous dorés).

Une heure plus tard, nous trouvions les premières traces et les fumées fraîches des gaurs à l'entrée d'une immense clairière couverte de *pa gna* (herbes grasses qui, en juillet, dépassent la hauteur d'un homme) et de petits boqueteaux isolés. Cette clairière de forme ovale, au sol légèrement accidenté, avait environ deux kilomètres dans

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

son plus grand diamètre et c'est ce plus grand diamètre que devaient suivre les gaurs soit dans la direction des tireurs soit dans la direction des rabatteurs. Avec la conformation du terrain, il ne pouvait en être autrement pour un troupeau vaquant. Là, paissait le troupeau dont nous ne tardâmes pas à apercevoir, à près d'un kilomètre, les échines noires qui émergeaient des herbes de temps à autre. De notre côté, les perspectives se présentaient favorablement : nous avions le vent de face.

On tint conseil. Avancer silencieusement en fourrageurs à la rencontre des gaurs était possible mais risqué, en ce sens qu'une bête, blessée, pouvait se retourner contre l'un de nous. Le moindre bruit pouvait aussi mettre le troupeau en fuite vers les rabatteurs désarmés avant d'être à bonne portée de fusil. Malgré le peu de confiance que nous avions dans les rabatteurs, on décida de prendre position à cent mètres environ les uns des autres, sur le bord même de la clairière. Nous escomptions là l'approche des rabatteurs qui, d'un instant à l'autre, devaient avancer vers nous du côté opposé. Par prudence, on relégua l'homme aux flèches empoisonnées qui ne pardonnent jamais à une extrémité minutieusement calculée de notre ligne de tireurs.

Notre stratégie cynégétique devait réussir et nous éviter les grandes fatigues habituelles de ces chasses dont je revenais le plus souvent fourbu à l'excès. Bientôt, en effet, le troupeau s'ébranla de lui-même et avança vers nous par petites étapes, sans que nous puissions en comprendre les causes, car nous n'avions pas encore entendu les cris des rabatteurs. Il était probable, cependant, que ceux-ci, qui se trouvaient sous le vent, avaient été « éventés ». Les gaurs ont le nez fin et l'oreille plus fine encore. Pour lointaines et vagues qu'elles étaient, ces émanations ne leur disaient rien qui vaille, sans cependant les inquiéter. Peut-être aussi le moment était-il venu pour eux de

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

quitter leur pâturage et de gagner leurs abris habituels de la forêt à la lisière de laquelle nous nous trouvions. Les traces déjà relevées permettaient aussi d'envisager cette hypothèse. Décidément cette chasse avait été heureusement réglée.

La chance m'avait mieux placé que mes compagnons. Une légère élévation, ou peut-être aussi la disposition des lieux, me permettait de voir un peu plus loin qu'eux. Deux gaurs s'en vinrent d'eux-mêmes au-devant de mes projectiles et s'arrêtèrent à moins de cinquante mètres. J'eus tout le loisir de les observer et d'attendre le moment où ils deviendraient suffisamment visibles parmi les éclaircies d'herbes. J'entendais distinctement le bruit qu'ils faisaient en se fouettant les flancs de leur queue pour en chasser les mouches et les taons. L'un d'eux me fit face tout à coup. Inquiet, il pressentait le danger et était prêt à prendre la fuite en compagnie du second qui « soufflait » déjà, ce qui représente, chez ces animaux, une manifestation de trouble ou de crainte. Je visai soigneusement la bête au front pour tâcher d'atteindre le cerveau, coup mortel s'il réussit, et je tirai...

Il avait été entendu qu'au premier coup de feu chacun de nous se replierait immédiatement vers le tireur pour le seconder, achever le gaur sur place ou, à défaut, prendre le pied de la bête. On ne court pas plusieurs gaurs à la fois. Mieux vaut tenir un millier de kilos d'un gibier exquis que de courir le risque de ne rien avoir du tout.

Au coup de feu, la bête qui avait encaissé ma balle souffla bruyamment et fit un tête-à-queue dans la direction des rabatteurs, ne sachant où prendre l'ennemi. Le deuxième gaur s'était enfui sur ma gauche, dans la direction du chasseur kha, pendant que le reste du troupeau, alerté, se dispersait de tous côtés. Nous prîmes la piste à trois, à travers les herbes. Je sus plus tard, à l'examen du mufle, que j'avais tiré un peu trop bas et que ma

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

balle avait traversé le museau et la gorge pour se loger dans le cou où une artère avait été atteinte. A moins de cent mètres, les premières traces de sang clair apparurent sur l'herbe; trois cents mètres plus loin, on entr' aperçut le gaur derrière un boqueteau. Il haletait, debout sur ses quatre pattes, dans des herbes à demi couchées.



NOUS NOUS EFFACIONS POUR ÉVITER LA CHARGE...

A ce moment, on perçut enfin le bruit que faisaient les rabatteurs en venant à notre rencontre, persuadés, ainsi qu'on le comprit plus tard, que la chasse s'était terminée par un unique coup de feu heureux. Le gaur se rendait assurément compte du danger qu'il courait entre les deux lignes de rabatteurs et de chasseurs qui se rapprochaient. A quatre-vingts mètres il reçut une seconde balle de M. de Chevilly. Piaffant et soufflant plus bruyamment encore, la langue pendante et les yeux

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

farouches, il fonça dans notre direction. Nous n'attendîmes pas son arrivée. La bête encaissa presque en même temps trois nouvelles balles à travers un léger boqueteau qui nous séparait. Celles-ci portèrent si bien que le gaur s'effondra sur les pattes de devant, à une vingtaine de mètres, au moment où nous nous effacions prudemment pour éviter la charge.

Il n'est pas inutile de dire ici que les chasseurs laotiens considèrent, à juste raison, la charge d'un gaur en terrain découvert comme peu dangereuse si l'on est doué de quelque souplesse. Une fois lancé, le monstre semble avoir de la peine à évoluer brusquement à droite ou à gauche. Sa vue est d'ailleurs médiocre. Mais si la chasse se passe dans une végétation épaisse, la charge devient dangereuse parce que le gaur passe au travers alors que l'homme est empêtré.

Notre gaur, couché dans le sang qui coulait de ses multiples blessures, eut encore la force et le courage de se relever et d'esquisser une charge. Il n'en eut pas le temps. Une balle de M. de Chevilly, tirée dans la tête à moins de dix mètres, acheva le monstre qui s'écroula définitivement.

C'était une vache dont la hauteur était de un mètre soixante-quinze, hauteur prise avec une corde que l'on mesura par la suite. La bête était couverte de tiques et de sangsues terrestres[1]. Nous-mêmes en avions déjà récolté et notre premier soin fut ne nous en débarrasser mutuellement en les brûlant avec le feu de nos cigarettes que nous venions d'allumer.

1. Ce sont les hémadipses; elles sont minces comme un fil et se tiennent dans la basse végétation. Elles adhèrent aussi bien à l'homme qui passe qu'aux animaux, sucent le sang à travers les vêtements, pénètrent dans les chaussures par les œillets. On ne doit jamais les arracher, mais les toucher à la teinture d'iode ou à la chaleur d'une allumette ou d'une cigarette. Elles tombent alors d'elles-mêmes.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Les rabatteurs, tels les légendaires carabiniers d'Offenbach, arrivèrent trop tard, mais par un singulier hasard, juste à temps pour dépouiller et dépecer l'animal! Ils étaient restés accroupis sur leur derrière à la lisière opposée de la clairière, peu soucieux d'avancer en aussi petit nombre vers les gaurs dont ils craignaient, non sans raison, peut-être, une charge offensive au moment de la fusillade. Leur concours n'avait cependant pas été inutile. C'était bien leur présence qui, quoique silencieuse, avait mis le troupeau en branle vers les chasseurs. Il n'en faut parfois pas davantage dans les chasses coloniales. Le courage revint cependant à notre poignée de rabatteurs devant le gaur trépassé, et ils s'attaquèrent de suite au travail laborieux du dépècement.

Il fallut plusieurs voyages sur deux kilomètres environ de distance pour transporter le gaur découpé jusqu'à la charrette du *pho bane,* qui avait accéléré l'allure de ses bœufs au moment où de loin il avait entendu les détonations. Lui au moins n'était pas arrivé en retard! Non sans peine les restes du gaur purent trouver place dans le véhicule.

Ravis d'une aussi heureuse chasse sans grande fatigue, nous nous apprêtions à donner le départ lorsque le *pho bane* nous fit remarquer l'absence du chasseur *kha* à laquelle personne n'avait encore fait attention. Assez inquiet, on envoya un rabatteur à la recherche du disparu en indiquant l'endroit où l'homme s'était posté. L'envoyé revint une heure plus tard et nous dit que le *Kha* devait avoir pris le pied d'un autre gaur dont la piste était très nette. « Ce gaur, ajoutait-il, avait sûrement été fléché. » Il n'y avait pas d'autre explication à cette absence.

Nous prîmes donc le chemin du village où nous arrivions affamés vers deux heures de l'après-midi. Entre le moment de notre départ et celui de notre retour, il s'était

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

écoulé neuf heures. Pour une chasse au gaur, c'était presque un record!

Nous décidions aussitôt, mes amis et moi, d'achever cette heureuse journée de chasse dans le village et de ne repartir à Bane Houé Saye que le lendemain matin. Jusqu'au dernier *dèk* (enfant), chacun fut employé au village à fumer et à saler la viande du gaur pour la conserver car il suffit, sous ces latitudes, d'une seule journée pour que la décomposition commence. Nous l'abandonnions d'ailleurs à la population, ne nous réservant que quelques morceaux de choix, entre autre une cuisse que nous fîmes rôtir pour le repas du soir dans une fosse chauffée à blanc. Il y avait peut-être là soixante kilos de viande pour un repas de trois couverts! Dois-je ajouter qu'après nous être copieusement servis, il en restait encore assez pour tout le village. Nous l'offrîmes de bon cœur. Hélas! personne ne voulut y toucher. La viande fut immédiatement recuite pour être boucanée. Il faut être occidental pour manger une viande de laquelle coule encore le sang. En Asie, il n'y a guère que les félins, les chiens sauvages et les bêtes puantes qui se régalent d'une nourriture aussi dégoûtante!...

La journée prenait fin. La nuit était venue. Le village était en liesse. Une jarre d'alcool de riz, que nous avions offerte, se vidait par l'unique chalumeau auquel chacun aspirait à tour de rôle. Deux joueurs de *khène* (sorte de flûte de Pan fort harmonieuse) accompagnaient une chanteuse qui improvisait les mérites et la bravoure des trois *falangsét* (Français) qui avaient si diligemment abattu le puissant gaur. Tout à coup le chasseur à l'arbalète apparut.

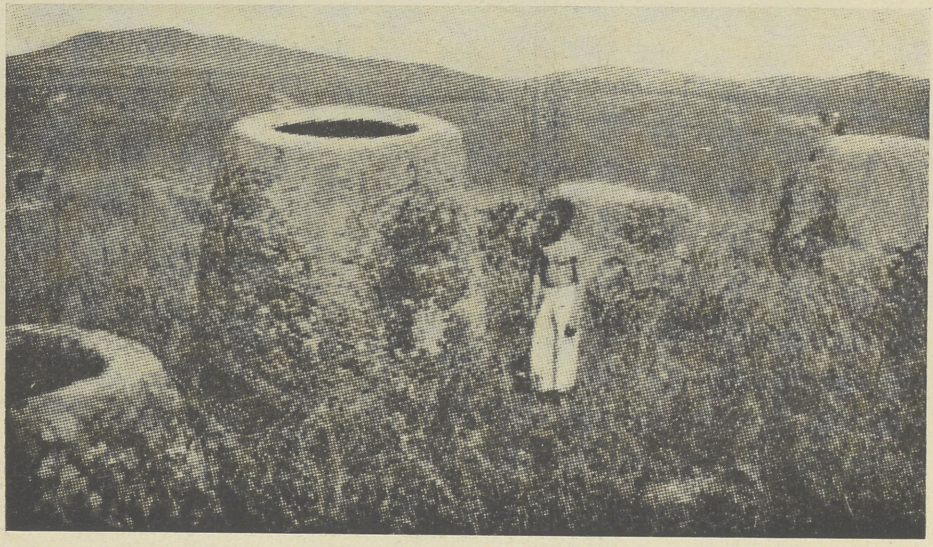
« *Daye meuoye lèo* (j'ai eu le gaur)! » criait-il triomphalement en brandissant la queue de l'animal.

Du coup le concert fut suspendu. Le Kha nous raconta qu'il avait chargé sa flèche d'une bonne dose de *nong* et

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

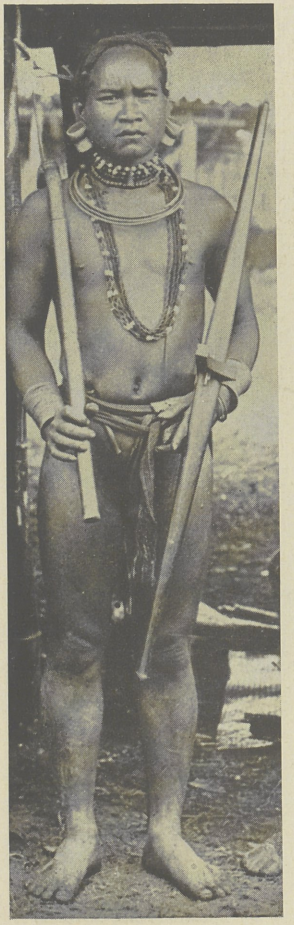


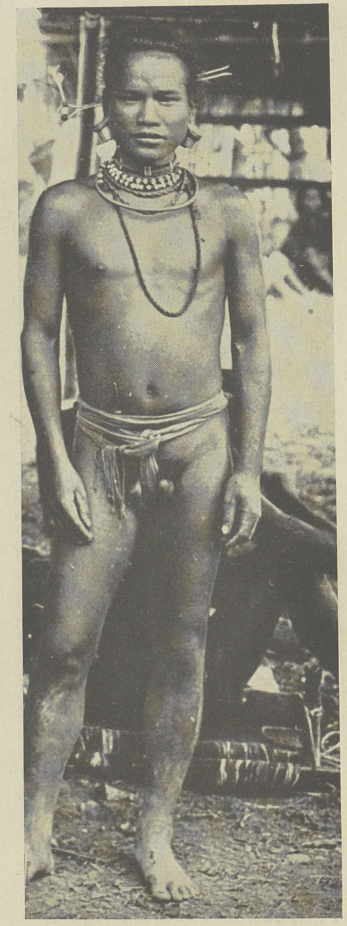
UN DE MES ÉLÉPHANTS NOUS TRANSPORTA SUR LE TERRAIN DE CHASSE DES RHINOCÉROS.



JARRES PRÉHISTORIQUES AU LAOS.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques







Bœuf porteur – Haut-Laos.

A gauche :

Chasseur et pisteur Khas.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

tendu son arbalète au moment précis où il avait entendu mon premier coup de feu. Le deuxième gaur en fuite dans sa direction devait forcément passer à portée de ses flèches. Il n'y avait pas d'autre issue; les traces du matin permettaient d'en être à peu près sûr. Le gaur, effrayé, déboulait en trombe, brisant les ronces et les branches sur son passage. Dans ce vacarme et bien à l'abri derrière un arbre, l'homme avait pu flécher le gaur. Celui-ci ne s'était même pas aperçu de cette piqûre, insignifiante pour lui, et avait continué à fuir. Patiemment, le trappeur avait suivi le gaur à la trace; il l'avait rejoint, puis surveillé à distance jusqu'à ce que la bête fût morte. Cette mort était survenue à six heures du soir. Le *nong* avait mis dix heures environ pour venir à bout du gaur. L'homme avait alors coupé la queue de la bête qui était un taureau, recouvert le corps de feuilles et de branchages, puis il avait regagné le village. Il devait repartir, dès le lendemain matin, avec la charrette du *pho bane,* chercher la peau et le massacre qu'il voulait nous offrir. A ce moment, je me réservai de retarder mon départ et de m'entendre avec le Kha pour essayer d'un affût au tigre à l'aide de la carcasse du gaur.

Bientôt, les chants reprirent accompagnés des *khènes.* L'alcool de riz coula à nouveau, cette fois, aux frais du village. Et nous pûmes, bientôt, entendre de la maison où nous nous étions retirés et où nous commencions à nous endormir, la voix d'une autre chanteuse qui, sur le même air, répliquait à la précédente en célébrant, cette fois, les mérites du Kha qui avait, à lui seul, de son arc antique, obtenu le même résultat que les trois *phalangsét* réunis avec le « tonnerre » et les « éclairs » de leurs armes savantes et compliquées...

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

CHAPITRE IV

LES BANTINGS

Parmi les bovidés sauvages qui peuplent les vastes savanes indochinoises, l'espèce la plus commune est celle que les chasseurs de race blanche connaissent sous le nom malais de *banting*. C'est, en effet, en Malaisie, que l'animal a été chassé pour la première fois par les Occidentaux. Pour cette même raison évidemment, les naturalistes ont donné au banting le nom scientifique de *bibos sondaïcus*.

Les Laotiens, grands chasseurs de bantings, l'appellent : *ngoua pa*, les Cambodgiens : *song bè*, les Annamites : *bo rung*. Le premier mot de ces appellations vernaculaires pris isolément ne s'applique qu'au bœuf domestique, tandis que les deux mots réunis signifient textuellement : *bœuf sauvage*, ce qui n'est pas exact car il existe une grande différence entre le bœuf domestique, aux variétés d'ailleurs nombreuses, et le banting.

C'est, de la part des chasseurs indigènes, une erreur assez curieuse à signaler, quand on sait leur remarquable don d'observation pour tout ce qui touche à la faune de leur pays et la minutie avec laquelle ils dénomment les espèces, et même les variétés.

Je dois cependant à la vérité d'ajouter que les Laotiens cultivés m'ont fait remarquer, alors que je discutais avec eux sur ce sujet, que la vieille expression *ngoua pa* ou « bœuf sauvage » est juste, si l'on considère

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

qu'elle remonte à de nombreux siècles, alors qu'il existait des bantings pur-sang domestiqués. Les autres espèces : zébus, gayals et gaurs n'ont été domestiquées que par la suite et c'est alors seulement que les croisements se sont produits.

Cette explication semble plausible car il faut reconnaître qu'à l'état sauvage, les bovidés d'espèces différentes ne se croisent presque jamais entre eux, même quand les troupeaux sont près les uns des autres. *Ngoua* ou « banting » s'appliquerait donc aujourd'hui improprement à tous les bœufs domestiques[1] parce qu'on a domestiqué le banting d'abord et aussi parce qu'il représente le type dominant.

Le banting est, en effet, connu depuis la plus haute antiquité. C'est lui qui a donné son nom à la deuxième année : *pi salou* du cycle des douze animaux en usage chez les Thaïs, les Annamites et les Chinois.

Mais restons au seul sujet qui nous intéresse ici : la description et la chasse du banting.

La robe de ce bovidé est d'un roux vif et lustré; elle devient de plus en plus foncée avec l'âge. Les vieux taureaux tournent même au brun noir. Le ventre est plus clair; les fesses et les canons sont blancs. Les poils sont courts. Les pattes sont fines et nerveuses, les sabots reluisants. Jamais ces animaux ne sont crottés, ils rendraient des points au bœuf gras lui-même!...

La tête et l'avant-train sont plutôt gris, sauf le bout du museau qui est aussi blanc que les pattes. Les replis de la peau du cou sont peu accentués. Les cornes sont rondes et unies sur les deux tiers de leur longueur, légère-

1. Les bœufs ne sont employés que comme animaux de trait. Ce sont les bœufs trotteurs. On ne les utilise jamais pour le labourage; c'est là le métier des buffles. On ne trait pas non plus les vaches, dont le lait est, d'ailleurs, fort maigre. Les indigènes ont pour le lait une horreur invincible, surtout sous la forme de nos fromages d'Occident.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

ment écrasées à la base où elles sont d'un vert glauque; les extrémités sont très pointues et noires et se dirigent l'une vers l'autre. Ce sont là des armes redoutables dont les tigres et les chiens sauvages se méfient. Entre les cornes, la peau est indurée et garnie d'une bourre formant une sorte de matelas protecteur contre le choc des assaillants.

L'écartement intérieur de la courbure des cornes peut atteindre un mètre dans la plus grande convexité. En suivant cette convexité, la longueur d'une corne est au plus de soixante-quinze centimètres. Ces dimensions s'appliquent, bien entendu, aux taureaux car les cornes des vaches sont plus modestes.

De toutes les espèces de bovidés sauvages, les bantings ont, sinon les plus grosses cornes, du moins les plus développées.

La hauteur au garrot atteint chez les mâles un mètre soixante-cinq et la longueur correspondante du museau à la naissance de la queue est de deux mètres soixante. La queue n'atteint pas tout à fait un mètre y compris le pinceau final. Enfin, le poids pour cette taille peut être évalué à environ huit cents kilos.

Il y a plusieurs sous-espèces de bantings dans le sud indochinois. L'espèce type habite, à mon avis, le moyen Laos et le Siam. C'est dans ces dernières régions que sont tombés les plus beaux sujets de mes chasses.

Le banting est un animal puissant. Ajoutons qu'il est en même temps agile et rapide et que, malgré sa structure imposante, il n'attaque jamais et ne fait que se défendre.

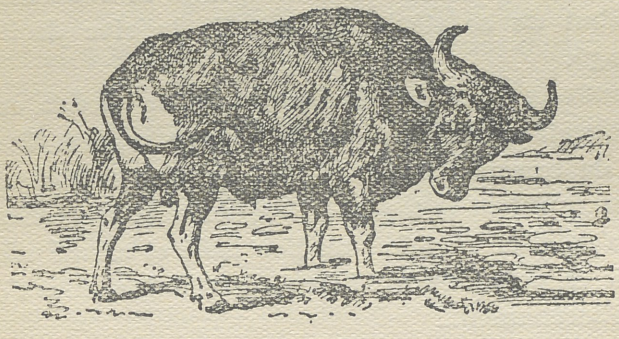
La chair est excellente, à la condition bien entendu de ne pas tomber sur de vieux taureaux qui, vers quinze ans d'âge, arrivent à la fin de leur existence. Le choix d'une victime dans un troupeau dépend donc du but de la chasse : viande ou trophée. Mais le plus souvent, le

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

chasseur doit se contenter d'abattre ce que le hasard lui offre. A trop choisir, il risque de ne rien avoir...

Les veaux donnent des rôtis exquis surtout dans le quasi. Cependant, une sous-variété de banting du sud, indéfinissable en ce sens que rien ne la caractérise extérieurement, a une chair musquée tellement forte qu'elle est immangeable, à mon goût du moins.

La vache ne met bas que pendant la première moitié



LE BANTING D'INDOCHINE

de sa vie, c'est-à-dire pendant sept ou huit ans. Au dire des chasseurs laotiens, elle porte son veau neuf mois et demi ce qui, pour un bovidé, apparaît comme une gestation bien courte.

Ces animaux affectionnent les vastes plaines grasses des vallées du Mékong et du Ménam et les plateaux herbeux de la Chaîne annamitique, pourvu que les pâquiers ne soient pas à une altitude trop élevée. Les forêts clairières à feuilles tendres leur conviennent également.

Ils se cantonnent enfin dans des périmètres assez restreints et ne changent de région que s'ils sont trop fortement inquiétés par les chiens sauvages, les tigres, les chasseurs, ou encore si la peste bovine s'abat sur eux.

Les bantings paissent tranquillement dans le jour, se

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

contentant de se mettre à l'abri du soleil quand il est trop ardent. Ils pénètrent alors dans les sous-bois dégagés. Chaque jour, ils boivent aux mêmes endroits, dans les mares ou les rivières à eau calme et ne beuglent jamais. Ils se contentent de pousser quelques grognements légers de temps à autre pour manifester, semble-t-il, leur satisfaction.

Le nombre des sujets dans les troupeaux varie beaucoup. Il peut y avoir dix, vingt, trente têtes et même davantage. Les plus beaux troupeaux se rencontraient au début de ce siècle le long de la rive droite du Mékong [1].

Quant aux solitaires que l'on rencontre parfois, ce sont des exceptions assez rares dans cette espèce. Il s'agit alors de très vieilles bêtes qui, au dire des chasseurs laotiens, quittent le troupeau auquel elles appartiennent pour s'en aller chercher un lieu isolé et arrosé afin d'y mourir en paix. Sentant leur fin prochaine, elles s'éclipsent discrètement...

Les bantings ont l'oreille fine, un odorat subtil et une bonne vue moyenne qui leur permet d'éventer l'ennemi à temps et de prendre leurs dispositions de défense collective s'il s'agit des félins ou des chiens sauvages.

Quand il s'agit de l'homme, la situation doit apparaître désespérée aux bovidés, car c'est le plus souvent la fuite générale dans un galop éperdu, le muffle bas, la queue en l'air, dès qu'ils l'ont éventé. S'il a été tiré un coup de feu, c'est la panique...

Aussi, la chasse de ces bovidés est-elle fort délicate.

1. Il s'agit de cette heureuse zone neutre de vingt-cinq kilomètres de large qui s'étendait de la frontière de Birmanie, au nord, jusqu'à celle du Cambodge, au sud, entre le Siam et l'Indochine française. Ces territoires échappaient de part et d'autre aux administrations des deux pays. Aussi formaient-ils comme une manière de Paradis, surtout celui de la chasse.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Le chasseur ne peut les approcher qu'à contre vent et par surprise.

Bien qu'ayant vécu de nombreuses années en forêts je n'ai eu l'occasion d'abattre qu'une dizaine de bantings, alors que l'on cite des nemrods coloniaux qui les comptent par douzaines en beaucoup moins de temps...

Toutes mes chasses au banting, sauf une seule dont je parlerai plus loin, ont été faites à la traque en utilisant mes bûcherons comme rabatteurs. Plusieurs jours étaient nécessaires pour approcher et étudier le troupeau, le terrain et mener l'opération à bonne fin. On comprendra le prix de revient d'une telle chasse quand on saura que l'on est obligé de payer de sa poche la solde de cinquante hommes, et même davantage, pendant ce temps. On ne peut chasser souvent de la sorte.

Tous les bovidés offrent une résistance prodigieuse aux projectiles. Aussi doit-on utiliser des armes dont le choc est puissant. Les systèmes ne manquent pas. Je me suis toujours tenu, par économie et surtout afin de pouvoir m'approvisionner plus facilement en munitions, à la carabine Winchester 405 très répandue à l'époque. Un chasseur colonial ne peut d'ailleurs s'encombrer de tout un arsenal, sinon c'est au détriment de sa mobilité; il doit pouvoir se déplacer aussi rapidement qu'un chasseur indigène professionnel. J'étais d'ailleurs le plus souvent accompagné d'un ou plusieurs de ces derniers que j'avais à mon service pour approvisionner régulièrement mes bûcherons en gibier.

Les bantings réagissent au premier coup de feu, mais pas assez rapidement, cependant, pour qu'un bon chasseur ne puisse doubler. Il est très rare que la bête touchée reste sur place. Même blessée mortellement au cœur ou aux poumons, même avec une patte brisée, la bête fuit et il faut prendre la piste avec l'aide d'un ou deux trappeurs pendant des heures, quelquefois pendant un ou

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

deux jours. Aussi faut-il être doué d'une santé à toute épreuve et d'un certain cran pour se livrer à la chasse de ces gros animaux.

Sauf de très rares exceptions, la chasse aux bantings se passe sans risques. Le seul danger, ou plutôt le seul inconvénient, est d'être terrassé par un accès de fièvre. Les chasseurs indigènes, qui vivent cependant dans leur milieu normal, n'y échappent pas plus que les chasseurs de race blanche. Il m'est arrivé comme à tant d'autres de mes confrères d'être obligé de m'arrêter en pleine action.

C'est à peu près ce qui se produisit en 1906 dans l'immense boucle que forment le Mékong et son affluent la Sékong où j'ai pu abattre un taureau à l'approche avec le seul concours de deux trappeurs qui m'accompagnaient.

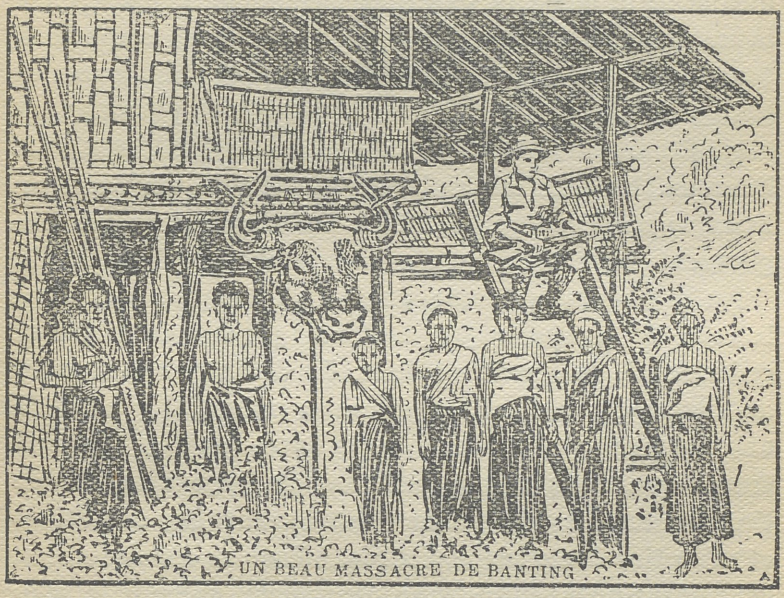
Nous suivions, depuis le matin, la piste relativement récente d'un troupeau de bantings lorsque l'un de mes hommes releva vers neuf heures des laissées fraîches qui nous orientèrent vers d'anciennes rizières abandonnées, situées dans le fond d'une vaste cuvette en bordure de la forêt. Ce bas-fond était tapissé d'herbes hautes d'où surgissaient de place en place de gros buissons de *gna phek* (bambous nains épineux) sur lesquels on ne pouvait grimper.

Bien placés, face au vent, nous avancions lentement en silence, évitant le craquement des brindilles et des feuilles sèches lorsqu'à une écoute nous entendîmes le bruit que font ces animaux quand ils se frottent aux bambous qu'ils écartent pour en manger les pousses. Dans l'impossibilité de nous rendre compte de la distance qui nous séparait du troupeau, je fis monter mes deux hommes sur le sommet d'un ancien talus de rizière et je grimpai sur leurs épaules. Ma tête dépassait juste la hauteur moyenne des herbes. Avec mes jumelles, je

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

distinguai à une centaine de mètres à ma gauche trois bantings qui nous tournaient le dos. Tirer dans cette position et à une telle distance était difficile, j'avais de la peine à me tenir en équilibre malgré la souplesse acrobatique dont je jouissais à cet âge heureux!...

Cette inspection silencieuse m'avait en même temps révélé, à proximité des bovins, la présence d'un pieu



UN BEAU MASSACRE DE BANTING

UN BEAU MASSACRE DE BANTING

fiché en terre. Je redescendis prudemment sur le sol. A un signe muet, mes hommes me suivirent et nous atteignîmes bientôt le pieu entrevu. Nous étions à l'endroit où l'eau des rizières se déversait autrefois dans les contrebas par une vanne. De tout cela, il ne restait que ce morceau de bois vertical encore solide. Je plaçai mes hommes contre le pieu en leur faisant signe de ne pas l'ébranler et, à nouveau, je me hissai lestement sur leurs épaules. Un des trois bantings était là, de trois-quarts

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

arrière à trente mètres, la tête dans l'herbe courte, se battant les flancs avec sa queue. L'échine seule était visible à travers les herbes qui nous séparaient. Tirer l'animal au cœur était difficile, faute de visibilité suffisante. Un de mes hommes me passa ma carabine. Ma décision était prise. L'arme appuyée contre le pieu, je visai posément le sommet du pelvis, cette partie plus longue que haute du bassin animal et tellement vulnérable que, si on la brise, la paralysie immédiate s'ensuit. C'est là un coup de fusil délicat que l'on ne peut se permettre qu'au posé et à courte distance. Tel était le cas et j'en profitai. Au fond de l'âme humaine, primitive ou civilisée, sommeille le goût féroce de l'affût! Mon tir fut heureux. La bête s'écroula sur la tête. Je vis l'arrière-train se soulever, puis la bête s'affaisser dans un grognement puissant. Nous n'avions même pas été éventés.

Au même instant, une débandade se produisit dans le reste du troupeau que je n'avais pu voir en entier et qui s'enfuit la queue en l'air. Je distinguai nettement au-dessus des herbes les pinceaux poilus. Il y avait là une vingtaine de bantings, ce qui correspondait bien aux traces que nous avions relevées. Je jugeai inutile de tirer un autre banting dans d'aussi mauvaises conditions et m'en tins à ma seule victime. Même en cas de succès, qu'aurions-nous fait d'une deuxième pièce? Je n'ai jamais fait partie de la catégorie, néfaste pour la chasse, des massacreurs endurcis. Je n'ai jamais abattu que ce qu'il me fallait.

Prudemment, nous avançâmes vers le banting qui était couché sur le ventre. A notre approche il essaya de se relever et n'y réussit qu'à moitié sur ses pattes de devant. L'arrière-train, paralysé, n'obéissait pas. J'achevai la bête presque à bout portant d'une balle dans la tête. Les pattes de devant se tendirent et l'animal ne bougea plus. C'est là, de toute ma vie de chasseur exo-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

tique, l'unique coup de fusil ayant cloué un banting sur place. C'était un taureau qui paissait un peu en dehors du troupeau et que la chance, pour moi s'entend, avait placé là. Il avait suffi de quatre heures de marche et d'approche pour l'abattre. Je ne pourrais en dire autant de mes autres chasses au banting, dont certaines demandèrent deux jours entiers de poursuite. Ma victime mesurait au garrot un mètre soixante à un mètre soixante-cinq.

Comme le soleil n'était pas encore très haut, nous avions tout le temps de dépecer la bête et de nous charger des meilleurs morceaux. Je pensais fixer au sol les restes de l'animal et monter un affût pour revenir plus tard abattre un tigre car nous en avions relevé de nombreuses traces dans la région avoisinante. On sait que ces félins manquent rarement l'occasion de se repaître des chairs faisandées qu'ils savent découvrir. Mais mon projet ne devait pas réussir.

A ce moment apparut, en effet, un *phou saye* (jeune Laotien) que mes coups de feu avaient attiré. Il nous proposa de nous aider, et nous expliqua que ses parents cultivaient des rizières isolées de l'autre côté d'un petit mamelon qui nous séparait de notre terrain de chasse. Avec ce renfort inattendu, on emporta la tête du banting suspendue à un bambou de charge et une trentaine de kilogs des meilleurs morceaux. Notre petite troupe prit le chemin de la maison indigène qui nous rapprochait en même temps de la rivière où notre pirogue nous attendait.

C'est fortement chargés et à jeun que nous arrivâmes aux rizières peu après midi. Nous pensions faire une halte et nous restaurer copieusement avant de repartir. Notre premier soin fut de suspendre aussitôt la tête du banting contre la maison afin qu'elle ne fût pas attaquée par les fourmis rouges qui pullulaient à cet endroit.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Mais la chance qui m'avait favorisé jusque-là m'abandonna tout à coup : un accès de fièvre me terrassa ainsi qu'un de mes trappeurs. Couché sur le parquet de bambous tressés de cette maison primitive, il me fallut, en guise de rôti, avaler du lait de coco.

Le soir, la fièvre était tombée, mais nous devions attendre le lendemain pour nous remettre en route à travers la forêt.

Entre temps, les hommes et les femmes avaient fait deux voyages sur le terrain de chasse et rapporté la presque totalité de la chair du banting que je leur laissai en échange de leur hospitalité.

J'appris alors à la veillée que les anciennes rizières où j'avais chassé le matin appartenaient à mes hôtes qui les avaient abandonnées depuis plus de deux ans pour s'installer à leur emplacement actuel mieux orienté. Ces anciennes rizières, expliquaient-ils, étaient très insalubres, les *phis* (mauvais génies) en avaient fait leur domaine et il avait fallu leur céder la place. C'étaient à n'en pas douter, concluaient-ils, les phis qui, mécontents des coups de fusil tirés dans leur domaine préféré, avaient administré la fièvre au *falang* (Français) et à son trappeur!...

Pourquoi aurais-je cherché une autre explication?... J'abondai dans leur sens. Le lendemain matin, je repris la direction de Stung Treng avec mes hommes, emportant seulement le massacre du banting.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

CHAPITRE V

LES GAYALS

On trouve ce bovidé dans le Ténasserim, cette autre Cordillère indochinoise de l'ouest qui sépare la Birmanie du Siam. Malgré l'opinion contraire de certains chasseurs, je crois que le gayal n'atteint jamais la rive droite du Mékong. Cependant, les chasseurs siamois et shans, dont l'opinion expérimentée est à retenir, disent que l'animal s'avance parfois à l'est, durant la saison fraîche, mais seulement dans la haute vallée du Mékong. Il s'agirait alors d'isolés, de solitaires, qui s'en viennent chercher là des lieux discrets et bien arrosés pour y mourir en paix.

Quelques rares chasseurs de race blanche prétendent avoir tué des gayals sur la rive droite immédiate du Haut-Mékong, aux Etats Shans. J'en doute... Pour ma part, je n'ai jamais trouvé la moindre trace de gayal, là ou ailleurs, au cours de plusieurs années passées en forêts dans ces régions. C'est là un animal qui manque à mes tableaux de chasse.

Le gayal est connu au Siam septentrional sous le nom de *maye*. C'est le *bibos frontalis* des naturalistes.

Ce bovidé passe pour être assez peu sauvage et il a, paraît-il, un tempérament encore plus pacifique que le banting. On peut arriver à l'approcher à découvert sans qu'il fuie trop vite. Les chasseurs siamois en font peu de cas.

Au lieu de chasser les gayals, les habitants des régions

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

où, d'aventure, apparaît un troupeau, cherchent plutôt à capturer les jeunes sujets qu'à tirer, comme on dit, dans le tas. Ils font même mieux; ils envoient leurs vaches domestiques faire une visite intéressée aux taureaux du troupeau... Lorsqu'ils estiment que toutes satisfactions ont été accordées à leurs vaches, ils s'en vont les chercher. Avec la plus parfaite ingratitude, ces dernières lâchent les taureaux et suivent leur maître qui les ramène à l'étable pendant que les gayals, affolés par la clameur humaine, changent de pâquiers.

Ajoutons ici que les bœufs domestiques du Siam passent pour avoir dans les veines quelque peu de sang de gayal. Il n'y en a assurément pas assez, car le poids d'un gayal atteint parfois mille kilos, alors que le poids moyen d'un bœuf domestique est de moitié.

On trouve parfois au Siam, et surtout en Birmanie, des gayals domestiqués pur sang. Ce sont là des animaux de boucherie, car on ne s'en sert pas pour le labourage. On ne les utilise pas davantage comme bête de trait; ils sont trop lourds pour trotter dans des brancards. Enfin, l'usage du lait de vache gayal ou autre bovidé est à peu près inconnu dans ces pays. C'est là un aliment dont usent seulement les nourrissons. Il faut être un barbare d'Occident pour avaler un tel breuvage!...

Les gayals et les gaurs peuvent, jusqu'à un certain point, être confondus quand on les voit de loin. L'erreur est d'autant plus excusable que, partout où il y a des gayals, on trouve également des gaurs. Mais le contraire ne se produit pas puisque l'on trouve des gaurs dans le sud de la Péninsule indochinoise, alors que les gayals y sont inconnus.

Vus d'assez près, la confusion entre ces bovidés n'est plus possible. Le gayal a de larges cornes presque droites alors que le gaur a des cornes en forme de croissant. En outre, le gaur a la peau du cou sans pli, tandis que

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

le gayal porte un large fanon. Cette dernière particularité donne au gayal une sorte d'allure de bête domestiquée. Cela semble justifier quelque peu l'opinion de certains chasseurs birmans qui déclarent qu'au fond le gayal n'est qu'un bovin jadis domestiqué et redevenu sauvage depuis



TAUREAU GAYAL

plusieurs siècles. Cette opinion n'est cependant pas partagée par les chasseurs siamois. Toujours est-il que la chair du gayal sauvage passe pour être sensiblement la même que celle de son congénère domestiqué.

A part les cornes et le fanon, gayals et gaurs se ressemblent comme deux frères : même structure massive, même robe noire avec des balzanes blanches haut-chaussées, même gibbosité prononcée.

Je me trouvais un jour de passage à Lakhône, dans le Haut-Siam. J'étais accompagné de deux Laotiens à mon service dont l'un, chasseur de profession, était apparenté

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

à un habitant de la ville. C'est pour cette double raison que j'avais choisi l'homme entre plusieurs autres. Mon trappeur me demanda si je voulais voir un gayal pur sang, domestiqué, que possédait son *phi nong* (cousin cadet). J'acceptai et photographiai l'animal. C'est cette photographie, aujourd'hui aux trois quarts effacée, qui a servi au dessinateur de la gravure reproduite dans ce chapitre.

C'était un beau taureau dont la longueur, sans la queue, atteignait deux mètres quatre-vingt; la hauteur au garrot dépassait un mètre soixante.

Le « cousin » m'expliqua qu'il avait capturé l'animal encore très jeune, trois ans plus tôt, sur les derniers contreforts du Ténasserim, après l'avoir isolé du troupeau auquel il appartenait. Il avait patiemment attendu dans un village voisin du terrain de chasse que le veau se fût habitué à la présence de l'homme. Après quoi, il l'avait acheminé par petites étapes jusqu'à Lakhône. Maintenant, le « cousin » se reposait de tant de fatigues et de soucis, en utilisant son taureau comme étalon au bénéfice des vaches de la région. Il faisait payer un tical le prix d'une saillie.

Sans doute les affaires péréclitaient-elles, car l'homme me confia qu'il réaliserait volontiers son capital en vendant son taureau. Il me proposa de me le céder pour trente ticaux. Un peu ahuri de cette proposition, je lui demandai ce que je pourrais bien faire d'un animal aussi encombrant. Il me répondit alors qu'il me le conduirait à quelque distance de Lakhône, dans un terrain pittoresque de chasse où je pourrais fusiller le taureau et me faire photographier sur ma victime, un doigt dans le trou de la balle « selon la coutume du pays » et ma carabine en évidence! Il se chargeait même de tenir l'appareil...

Je ne pus m'empêcher de rire devant une aussi abra-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

cadabrante proposition, mais mon interlocuteur m'expliqua naïvement que, six mois plus tôt, il avait servi d'intermédiaire à deux riches touristes américains qui avaient « chassé » de la sorte un éléphant domestique porteur d'ivoire qu'ils avaient acheté. Ces pseudo-chasseurs avaient photographié leur victime sur toutes ses faces, et eux-mêmes, assis *désinvolto,* sur le ventre du malheureux pachyderme!

C'est le « cousin » qui avait tenu l'appareil après avoir reçu les explications nécessaires. Voilà un spécimen de chasse que j'ignorais alors et qui m'ouvrit les yeux plus tard, à la lecture de certains « magazines » à grand effet.

Je rapporte ici cette histoire de chasse héroï-comique pour montrer le cas que l'on peut faire des clichés ou prises de vue cynégétiques. Un vrai chasseur exotique ne s'encombre guère d'appareils photographiques quand il est en action, moins encore des fameux « détectives » de cette époque déjà lointaine qui semblaient apparentés aux cartons à chapeaux!

Je ne peux terminer cette courte étude d'un animal offrant, en somme, peu d'intérêt au point de vue de la chasse, sans parler de l'usage que l'on fait au Siam de la bouse du gayal, ainsi d'ailleurs que celle de l'éléphant. Recueillies à l'état frais et préparées suivant certaines méthodes, ces volumineuses bouses servent à fabriquer un *ersatz* d'opium à fumer. C'est cette matière... première que la Régie d'opium de l'Indochine acheta, il y a quelques années pour les besoins de ses bouilleries. Il y en avait pour vingt-trois millions de francs seulement. On s'aperçut trop tard de l'escroquerie, et il fallut un décret du gouvernement général pour que le stock entier fût jeté à la mer. Comme quoi la Métropole n'a pas l'exclusivité des scandales administratifs...

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

CHAPITRE VI

LE KARABAU SAUVAGE

Avec le karabau, on entre dans l'espèce des buffles aquatiques sauvages, particuliers à l'Asie tropicale et à la Malaisie.

Ce sont encore les Malais qui ont donné ce nom de *karabô* à l'espèce. Les Siamois l'appellent *khabu,* les Laotiens : *khouay,* les Annamites : *trâu* et les Cambodgiens : *kobay.* Tous ces noms signifient « karabau »; appellation de l'animal domestiqué. Pour les animaux sauvages, ces mêmes noms sont suivis du qualificatif « sauvage ». Par exemple, en ajoutant le mot annamite : *rung* (sauvage) à l'appellation *trâu,* on obtient *trâu rung,* c'est-à-dire « karabau sauvage ».

Les Asiatiques et les Malais ne font aucune différence entre les karabaus sauvages et domestiques. Ils ont raison, ainsi que nous le verrons plus loin.

Le buffle karabau est le *buffelus kérabau* des naturalistes, qui lui ont, comme on le voit, conservé son nom malais à peu près intact.

C'est un animal au corps massif, au tempérament apathique, à l'allure lente, aux mœurs en partie aquatiques. On est loin de la prestance et de l'agilité du banting, du gayal et du gaur que nous avons vus dans les chasses précédentes.

Cela n'empêche pas le karabau d'être un bovidé de mauvais poil, puisqu'il lui arrive parfois de charger l'homme sans aucune raison. Il charge stupidement à la manière du vieil Hidalgo Don Quichotte contre les mou-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

lins à vent. Cette charge peut devenir très dangereuse, quand il s'agit d'un karabau sauvage, si la bête a été traquée ou blessée.

Quel chasseur assez imprudent ou inexpérimenté se risquerait à approcher de près cet animal sauvage avec des armes insuffisantes quand il est si facile d'en avoir raison avec des armes puissantes.

L'animal est tellement long à prendre la fuite ou à charger le chasseur que celui-ci a tout le temps voulu pour le cribler de balles et l'achever.

C'est donc là un gibier facile, qu'un chasseur colonial ne recherche guère, mais qui fait la joie des chasseurs occasionnels. Ça fait de l'effet en photographie et dans le cinéma, et le « massacre » est imposant. On oublie seulement de dire que l'on trouve les mêmes massacres chez les karabaus domestiques...

Les karabaus sauvages, dit-on couramment, sont plus puissants que les karabaus domestiques. Il en est des karabaus comme des éléphants d'Asie, ce n'est pas là une règle absolue. C'est un de ces clichés que l'on réédite à jet continu dans le monde des chasseurs touristiques. Et saint Hubert seul sait s'il y en a de ces slogans que l'on débite pour les besoins de la cause!

On dit aussi, mais que ne dit-on pas! que les karabaus sauvages ont les cornes plus pointues que les karabaus domestiques. Quand il en est ainsi, c'est le plus souvent parce que les paysans épointent les cornes des buffles qui ont un caractère plus particulièrement mauvais. Dans l'Inde, on fait mieux encore : on leur visse parfois à la pointe des cornes une boule de bois. Les zébus sacrés des Parsis portent de la sorte des boules d'argent et même d'or guilloché.

Voici, par exemple[1], une photographie directe d'un

1. Voir hors texte.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

troupeau de karabaus. Elle a été tirée prudemment à courte distance. Il me serait facile de la présenter comme étant celle d'un troupeau sauvage prise au moyen d'un de ces systèmes automatiques que l'on utilise parfois dans la savane tropicale. Personne ne pourrait me contredire. Les deux buffles de droite sont des sujets monstrueux et puissants. Or, il s'agit de simples karabaus domestiques, de si belle taille il est vrai que l'on n'en trouve pas toujours de semblables dans les troupeaux sauvages.

Les buffles domestiques ont la même nature que les buffles sauvages, avons-nous dit. Pendant la conquête de la Cochinchine, en 1861, les Annamites avaient amené sur le front de leurs troupes d'énormes karabaus qu'ils avaient préalablement excités contre des mannequins représentant « les barbares d'Occident ». Ces animaux foncèrent tête baissée sur les lignes françaises et y firent quelques ravages.

La vérité est que, si l'on veut comparer les buffles domestiques aux buffles sauvages, il faut mettre en parallèle des sujets de même âge et de même variété.

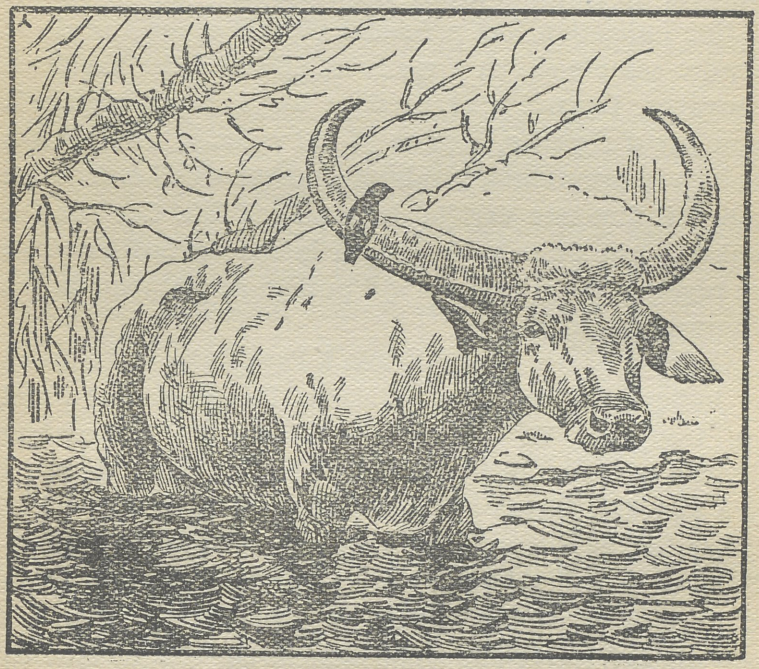
Mettre en parallèle une bufflesse karabau sauvage avec une bufflesse domestique *arni* accompagnée de son bufflon, serait une comparaison stupide ou de mauvaise foi. L'arni est une petite variété de karabau, une sous-famille, dont le poids est d'environ cinq cents kilogs, alors que le poids moyen d'un karabau sauvage ou domestique dépasse largement une tonne. On remarquera d'ailleurs que cette bufflesse a le cou et le ventre poilus, alors que la peau des karabaus est nue[1].

Rien ne distingue les karabaus sauvages des karabaus domestiques, si ce n'est les narines de ces derniers qui sont percées pour le passage de la longe d'attache.

1. Voir hors texte.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Cependant, si l'on veut aller au fond de la question, il faut ajouter que l'on trouve souvent des karabaus blancs parmi les domestiques alors qu'il n'en existe pas chez les sauvages. C'est une forme d'albinisme, très probable-



KARABAU ET SON INÉVITABLE BUPHAGE

ment une manifestation de dégénérescence. Et c'est pour lutter contre cette dégénérescence que les indigènes ne manquent jamais de mettre leurs bufflesses à la disposition des taureaux sauvages, quand ceux-ci sont attirés vers le mois de décembre par les touffes de paddy qui restent dans les rizières éloignées des agglomérations humaines, après la récolte, et le maigre regain qui commence à pousser avec les petites pluies de fin janvier.

On peut donc toujours craindre, quand on chasse ces

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

monstrueux bovidés, de tomber sur des sujets domestiques, éloignés des fermes ou des villages. J'ai connu certains chasseurs qui n'étaient cependant pas dénués de toute expérience, à qui le fait est arrivé. Ces mésaventures se terminent généralement par le remboursement du prix de l'animal à son propriétaire.

Une indication fort précieuse permet cependant de se rendre compte si l'on a vraiment affaire à des karabaus sauvages. Ceux-ci sont presque toujours accompagnés non pas d'aigrettes, comme je l'ai entendu dire parfois et bien improprement, mais par une sorte de héron blanc qui doit être une variété du *bubulcus ibis*. Ces oiseaux ont coutume de se prélasser sur le dos des buffles où ils se régalent de la vermine qui pullule sur la peau de ces énormes bovidés.

Or, ces oiseaux fuient de loin à l'approche de l'homme et indiquent ainsi, avec précision, l'emplacement exact du troupeau. Et, comme ces hérons ne fréquentent jamais l'échine des troupeaux de buffles domestiques, il y a peu de chances que le chasseur se trompe.

Les buffles domestiques ont leurs épouilleurs particuliers. Ce sont les *buphages* appelés bien improprement en Indochine : « merles-buffle ». Les buphages sont des oiseaux noirs avec une tache blanche sur chaque aile. La taille est sensiblement celle du merle. Ils poussent l'effronterie jusqu'à se percher sur les cornes de leur « patron ». Je conterai à la fin de ce chapitre un amusant apologue sur ce sujet.

On organisait autrefois des combats de karabaus entre eux, et aussi des combats de buffles ou de buffles-ses contre des tigres. Cela se passait dans une enceinte de pieux énormes fichés en terre. Le peuple était très friand de ces exhibitions qui finissaient presque toujours par l'écrasement du tigre quand celui-ci entrait dans la lice. J'ai assisté au début de ce siècle à un de

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

ces combats mais il serait trop long de m'étendre sur ce sujet.

Terminons-en d'ailleurs avec les buffles domestiques en disant que si ce sont là des brutes épaisses, ils n'en sont pas moins indispensables aux cultivateurs pour le labour des rizières. Ils tolèrent même sur leur dos les enfants qui les gardent. J'ai vu de ces enfants couchés à plat ventre sur le dos de l'énorme bête y dormir d'un profond sommeil. C'était un peu le cas du grand philosophe Chinois Lao Tseu qui pour composer son Lao Tè King s'installait sur le dos d'un karabau. On fait ce qu'on peut pour trouver l'inspiration!

Les troupeaux sauvages constituent donc une riche réserve nationale que l'on devrait préserver. Il faut vingt-cinq buffles par hectare cultivé, dit-on. On les utilise aussi pour tirer les truckbals dans certaines exploitations forestières. Mais ils rendent bien moins de services que les robustes et intelligents éléphants. Si les buffles sont plus faciles à nourrir que les pachydermes, par contre ils sont souvent décimés par la peste bovine, le surra et la barbone.

Passons maintenant à la description de ces animaux et la chasse que l'on peut en faire à l'occasion.

Nous avons déjà dit que le karabau a la peau nue. Plus exactement, cette peau est noire, épaisse et pourvue de poils rares et raides. Le corps est long, le ventre renflé, le cou assez développé. L'animal est bas sur pattes avec de larges sabots. La hauteur au garrot est de un mètre soixante pour une longueur de deux mètres quatre-vingts. La croupe est plate et tombante. La queue, munie d'un pinceau final, atteint près d'un mètre de long. La tête a le chanfrein concave. Les oreilles sont grandes et poilues intérieurement; les yeux donnent bien l'impression d'une bête stupide; l'encolure est ronde sans repli membraneux. Les cornes ont la forme d'un

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

grand croissant et s'étalent dans l'axe du chanfrein. Elles sont noires, aplaties, larges à la base et striées transversalement dans la première moitié, l'autre moitié est unie et les extrémités pointues. Mesurées extérieurement, les cornes peuvent atteindre une longueur de un mètre quarante et le plus grand écartement ne dépasse guère un mètre soixante. C'est là un développement extraordinaire qui est cependant dépassé par le karabau sauvage de la Malaisie Septentrionale (archipel Mindanao) avec un écartement atteignant deux mètres vingt. Il y a sans doute là un record de la longueur des cornes chez les ruminants.

Au nord-ouest de Muong Sing, où les karabaus sont rares, j'ai tué un jour un solitaire dont les cornes avaient un mètre soixante-cinq d'écartement. J'étais armé incidemment d'un mousqueton Lebel. Installé sur une plateforme et dans un tout autre but, je dus commencer le tir à une centaine de mètres parce qu'un milicien désarmé qui faisait partie de mon personnel s'était maladroitement montré au buffle qui se mit à le poursuivre. Le karabau avait déjà encaissé trois balles et n'était tombé qu'une fois pour se relever presque aussitôt. Cela avait cependant permis à l'homme de gagner du terrain dans ma direction et d'entamer avec le buffle une ronde infernale autour d'un grand boqueteau de bambous épineux que je dominais. En tournant, l'homme gagnait le karabau de vitesse mais il la perdait sur une petite partie du parcours où le sol était spongieux. A chaque passage, je saluais le buffle qui courait cornes en avant, tête basse entre les jambes, de une ou deux balles, et cela à une moyenne de cinquante mètres de distance. Le buffle qui charge relève seulement la tête de temps à autre en arrêtant ou ralentissant sa course.

La ronde continuait. Il me fallait réaliser des prodiges de rapidité et de précision pour ne pas toucher

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

l'homme. Les balles de ce maudit fusil se multipliaient sans effet fatal. L'inquiétude me prenait aux entrailles, me remontait au cerveau. Mes munitions s'épuisaient. L'homme perdait le souffle. Avec ma dixième et dernière balle, la bête s'effondra enfin, mais sans mourir. Nous dûmes renoncer, l'homme et moi, à l'approcher. C'est seulement deux jours après que nous la retrouvâmes à l'état de charogne. Les vautours et un tigre s'étaient déjà servis. Un écran construit à vingt mètres permit, la nuit suivante, de tuer le félin.

Les karabaus sauvages se plaisent dans les terrains non boisés, inondés, marécageux, où ils ventrouillent tout le temps qu'ils ne passent pas à manger les herbes, les joncs, les roseaux, toute une misérable végétation le plus souvent dédaignée des autres bovidés. Si leur vue est mauvaise, du moins leur odorat est-il fort développé. Ils ne fuient pas immédiatement à l'approche du chasseur dont ils éventent de loin l'odeur caractéristique, surtout, dit-on — non sans raison peut-être — celle du chasseur de race blanche. Ils regardent venir ce dernier, le fixent, soufflent bruyamment s'il persiste à avancer, finissent par se lever et enfin à s'éloigner sans trop se presser. Ils ne détalent pas comme les gaurs ou les bantings. Sans doute leur cerveau obtus ne leur permet-il pas de prendre une rapide décision. On a donc tout le temps de tirer sur le sujet choisi parmi les mieux placés.

Il faut, bien entendu, une arme à grande puissance de choc. Les balles de petit calibre à grande vitesse initiale les traversent de part en part sans les arrêter comme on l'a vu dans la chasse précédente. Si l'on commet l'imprudence d'avancer sur un buffle abattu sans être certain qu'il est mort, on court le risque de le voir se relever et charger farouchement. Aussi est-il d'usage dans ces sortes de chasses — si toutefois l'on peut donner ce

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

nom à un exercice qui ressort plutôt du tir à la cible — de donner le coup de grâce à distance respectueuse. Des accidents graves, parfois mortels, ont résulté de l'inobservation de cette précaution fondamentale dans des terrains généralement détrempés où l'homme patauge pendant que le buffle avance et écrase l'imprudent de ses douze cents kilogs.

La chair du buffle sauvage est la même que celle du buffle domestique. Il n'y a pas la moindre différence. Si l'on veut manger du karabau, il est donc inutile de se déplacer à grands frais. Le prix d'un karabau domestique était autrefois de cinquante piastres. C'est d'ailleurs une viande noirâtre sans aucun goût de gibier qui est aussi peu appréciée des indigènes que des Européens. Il en est de même des cornes qui se vendent non par massacre isolé, mais par piculs de soixante kilogs. Combien de ces massacres de karabaus domestiques figurent en bonne place comme soi-disant trophées de chasse!

Les karabaus sauvages que nous chassions, mes trappeurs et moi, quand l'occasion se présentait, n'étaient pas destinés à nous approvisionner en venaison fraîche mais devaient servir à préparer sur place, dans des touques métalliques, un extrait de viande, genre *Liebig*, pour l'alimentation. L'extrait de viande de buffle ne se différencie en rien de l'extrait de viande de bœuf. Un karabau moyen peut donner, malgré la rusticité des moyens dont on dispose dans la savane tropicale, environ vingt litres d'extrait. La fabrication ne coûte rien. Il faut seulement du temps, des coupe-coupe, du bois à brûler et quelques bouteilles ou pots. Je ne gardais ni la peau ni les cornes de ces animaux, le tout étant trop volumineux et de maigre valeur. Cependant, une belle peau que j'avais conservée, il y a de cela trente ans, parce que les circonstances le permettaient, servit à me faire confectionner une malle que je possède encore aujourd'hui. Toujours à

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

l'état de neuf, malgré de nombreux voyages au long cours, j'espère bien qu'elle durera encore autant d'années à ma descendance...

En août 1904, un radeau de tecks m'appartenant descendait le long de la rive gauche du Mékong. Les eaux du fleuve étaient si hautes cette année-là qu'elles remontaient le cours des affluents. Les rives étaient presque partout « noyées. » Mon radeau fût « aspiré » en aval de Krauchmar par un de ces affluents à l'envers et irrésistiblement entraîné dans l'intérieur des terres à une distance considérable. J'étais parti à sa recherche dans une pirogue rapide, pour ravitailler en riz la demi-douzaine d'hommes qui le montaient. Je retrouvai mes bois, le soir du deuxième jour, amarrés dans une vaste dépression de la savane cambodgienne.

Le chef du radeau me dit que, lors d'une reconnaissance qu'il avait faite le matin avec la pirogue de son radeau pour trouver le chenal qui lui permettrait de regagner le fleuve plus bas à travers l'inondation générale, il avait remarqué à trois kilomètres de là un troupeau de karabaus sauvages. Il me demanda d'en abattre un. Il voulait faire de l'extrait de viande à titre d'approvisionnement pour la route encore longue qu'il avait à parcourir dans une région déserte. La nécessité de manger calme les scrupules et le dégoût que l'on peut éprouver à tuer des bêtes tout comme à l'abattoir.

Je partis le lendemain matin avec le chef de radeau et mes piroguiers. Trois quarts d'heure plus tard, nous accostions des terres à peine émergées de la savane inondée. Nous étions bientôt à peu de distance d'un groupe d'une dizaine de karabaus vautrés dans un bas-fonds. J'avançai seul, laissant mes hommes en arrière pour diminuer les risques d'alerte du troupeau. J'étais bientôt à moins de soixante mètres du groupe quand les inévi-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

tables hérons dont j'ai déjà parlé s'envolèrent. Les buffles se relevèrent lentement et regardèrent dans ma direction sans me voir assurément, car je m'étais instantanément aplati sur le sol derrière une touffe de roseaux. La vue de ces animaux est d'ailleurs mauvaise. Tout à mon aise, je choisis le mieux placé et tirai successivement deux balles de ma Winchester. Mon buffle fit un tête-à-queue et se plongea dans la boue liquide où il ventrouillait. Les autres sortirent de l'endroit et prirent le large au petit trot, en poussant des mugissements, vers le gros du troupeau qui se trouvait à quelques centaines de mètres plus loin. De nombreux hérons s'envolèrent dans le lointain, et le troupeau entier, alerté, s'ébranla dans une direction opposée à la mienne.

Je ne crois pas exagérer en disant que cet exode de buffles comportait environ deux cents têtes.

J'approchai alors prudemment de ma victime sans pouvoir discerner si elle était debout ou couchée dans la boue. Le dos et la tête apparaissaient seulement. Mes hommes vinrent alors me rejoindre et conclurent que le karabau, gravement blessé, était debout et probablement enlisé des pattes dans la vase. J'approchai rapidement et à vingt mètres environ je lui envoyai deux nouvelles balles qui portèrent dans la tête. L'animal parut faire des efforts pour sortir de sa position et se lancer dans ma direction puis gémit lamentablement et s'effondra. La boue déjà rougie de son sang se referma presque complètement sur lui. Seul, le bout du museau émergeait.

Mes hommes entrèrent prudemment dans l'eau boueuse puis, s'enhardissant, lancèrent une corde qu'ils tirèrent par chaque extrémité. La corde s'engagea dans les cornes et les hommes essayèrent le halement. Le buffle ne réagit pas. Il était mort. On passa un nœud coulant dans les cornes et l'on tira. Faute de point d'ap-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

pui et le sol cédant sous les pieds de sept hommes, on dut, au bout d'une heure d'efforts infructueux, renoncer à enlever la bête de son trou boueux. Nous avions perdu notre temps et mes munitions pour rien, car il ne fallait pas compter revenir avec du renfort. En vingt-quatre heures la décomposition serait commencée et les vautours au travail.

Si, parmi d'autres exploits guère plus reluisants, je cite celui-ci, c'est pour montrer l'absence d'intérêt qu'offrent ces tueries de karabaus, indignes du nom de chasses.

Aujourd'hui, les karabaus sauvages n'ont peut-être pas disparu de la faune cambodgienne et cochinchinoise, mais ils se sont raréfiés. D'où cela vient-il? D'abord et avant tout, des massacreurs professionnels qui s'acharnaient après ce gibier facile à tuer. Il en est même (et je pourrais citer des noms) qui vendaient aux entrepositaires chinois de Cholon des cornes et des peaux à pleins tombereaux et trouvaient encore le moyen d'émarger à des budgets de Province pour services rendus au pays!

Ces faits se passaient surtout dans les savanes de la Lagna en Cochinchine. Ces professionnels étaient, peut-on dire, les vrais pirates de la savane.

La situation sanitaire a toujours été, d'un autre côté, au-dessous de sa tâche. Les crédits, mesurés au compte-goutte, ne permettaient pas aux services intéressés de lutter contre les infections dominantes dont j'ai parlé.

Et comme l'on sait que les karabaus sauvages et domestiques se mélangent à l'occasion, l'infection devenait parfois générale dans toute une contrée.

Le gouvernement n'intervenait pas contre les massacreurs, mais encore appuyait sur la chanterelle en aiguillant les touristes de marque vers ce gibier volumineux et à grand effet. Cela disposait favorablement

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

les visiteurs à faire de la « saine propagande coloniale en faveur de l'Indochine française ». Pour un buffle tué, combien étaient blessés et s'en allaient crever plus loin. On tirait dans le tas. Il y avait bien une réglementation de la chasse, mais pour la circonstance on ne l'appliquait pas. On allait même jusqu'à mettre des fonctionnaires du service forestier à la disposition de ces Messieurs. Pendant ce temps, ceux qui travaillaient en forêt devaient attendre, à grands frais, le retour du garde qui n'en pouvait mais, pour faire cuber leurs bois et payer les taxes.

Aujourd'hui, des entrepreneurs de chasses ont accaparé cette clientèle. Ces chasseurs de métier ont du cran et de l'expérience. Quel métier! Il leur faut se garer des réactions d'un gibier puissant qu'ils ne doivent pas tuer eux-mêmes et quelquefois aussi des balles de leurs clients parmi lesquels les mazettes ne manquent pas. Je doute qu'il y ait beaucoup de ces guides de chasses qui arrivent sains et saufs à l'âge de la retraite!

Mais l'effroyable tuerie n'en a pas moins continué pendant longtemps et l'extinction de l'espèce serait, sans doute, un fait accompli aujourd'hui si le Siam, qui a échappé comme il le prétend non sans ironie « aux bienfaits de la colonisation occidentale », n'avait gardé à peu près intacts ses troupeaux de karabaus sauvages.

Maintenant, je ne sais trop par quel bout commencer l'apologue que j'ai annoncé plus haut. Il vient des *Jatakas* bouddhiques tirés eux-mêmes du *Pantchatantra* brahmanique. Sa forme est tellement compliquée que je suis obligé de le retourner dans tous les sens avant de le traduire et l'adapter.

Je dois d'abord vous en présenter les héros!

L'acteur principal et en même temps la victime de ce sombre drame est le kaloula, ce brave type de crapaud

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

tropical d'Asie. On l'appelle familièrement crapaud-buffle parce que son étonnante voix de basse ressemble au beuglement du karabau.

Le buphage tient le deuxième rôle; c'est un oiseau criard et mal élevé, compagnon inséparable du karabau.

Enfin, il y a un troisième personnage : le karabau lui-même qui joue dans ce drame un rôle d'exécuteur muet.

Cette présentation générale de la troupe était nécessaire pour comprendre l'enchaînement des faits.

Or donc, au début de la création, le kaloula n'était pas ce qu'il est maintenant. Cela n'a rien d'extraordinaire, nous sommes tous, ici-bas, logés à la même enseigne. Ne souriez pas, lecteurs, autrement les *Jatakas* vous diront que vous feriez vous-même une drôle de tête si vous pouviez voir celle qu'avait votre ancêtre en ligne directe il y a seulement cent mille ans.

Alors, le kaloula était tout autre. C'était un crapaud volant à peu près comme l'est aujourd'hui le rhacophore, cette grenouille que l'on peut voir sous les tropiques voler ou planer d'arbre en arbre.

Le kaloula utilisait cette faculté pour aller se ventouser à l'ombre sur la peau tendre du ventre des karabaus. Installé là, il débarrassait l'énorme buffle de la vermine qui grouille sur lui en permanence : taons, tiques, poux, mouches, moustiques, que sais-je encore!... C'était sa mission à ce crapaud! Chacun n'a-t-il pas la sienne ici-bas, ajoute philosophiquement l'apologue.

Tout allait donc pour le mieux dans la vie de notre kaloula. L'existence était belle. Les poux abondaient. Cette vie de cocagne durerait peut-être encore si le karabau, un jour qu'il était dévoré par des larves de mouches qui lui entamaient la peau du dos interdite au kaloula, n'avait demandé aux génies créateurs d'envoyer du renfort à son crapaud épouilleur.

Les génies sont bienveillants quand la cause est juste.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Elle l'était. Ils envoyèrent donc le buphage sur le dos inoccupé du karabau pour accomplir une mission semblable à celle du kaloula, mais avec le délicat privilège d'énucléer les larves en fouillant de son bec pointu les pustules purulentes du cuir.

A part la vermine, il semblait que chacun aurait dû être satisfait. Malheureusement pour le kaloula, il n'en fut pas ainsi. La jalousie s'empara du buphage. Avec une mauvaise foi évidente, il siffla à tous les échos de la sylve que le kaloula empiétait sur son domaine ensoleillé.

C'était là pure calomnie car notre crapaud ne peut bien vivre qu'à l'ombre.

La sérénité du modeste kaloula fut à la hauteur du mépris que lui inspirait l'astucieux buphage. Il entonna plus fort ses *ungue ugne*[1] car il me faut vous dire ici que, dans sa candeur naïve, le kaloula s'imaginait que le buffle s'inspirait de son chant pour moduler ses beuglements.

La querelle s'envenima au point que le buphage reprocha au kaloula d'importuner le karabau et lui-même avec son chant. A quoi le kaloula répliqua que le buffle était avant tout à lui et que son métier était aussi bien de lui donner des leçons de diction!

« Ton buffle riposta le buphage. Qui donc veille sur lui du haut de son échine si ce n'est moi? Les hommes disent eux-mêmes : *nok iéngue ma liengue khouaye kou*[2]. »

Cette scène devait avoir une fin tragique. Le karabau, importuné par tant de vacarme, profita de ce que les deux antagonistes s'étaient rapprochés l'un de l'autre

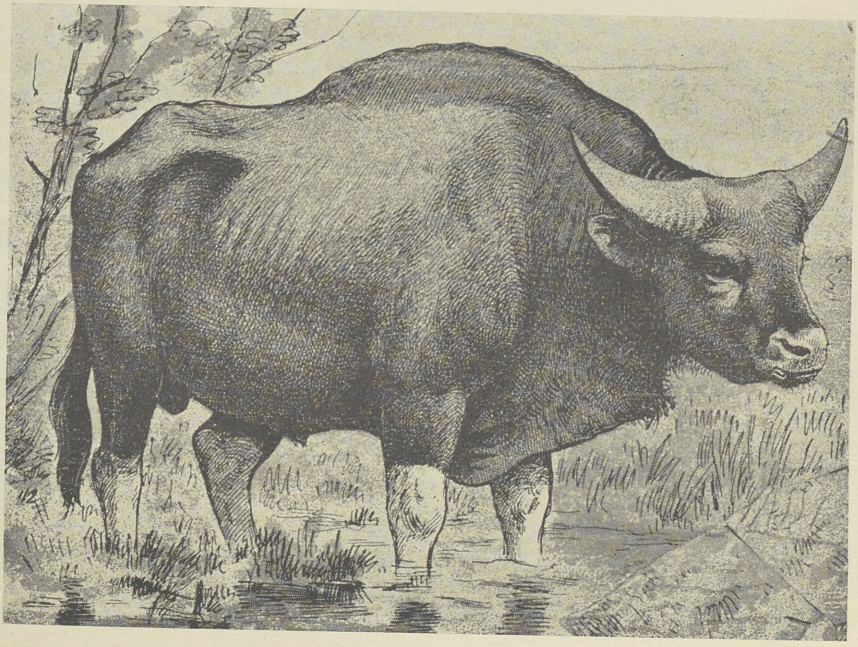
1. Coassement du kaloula. La première syllabe est d'un ton moyen, la seconde d'un ton bas.

2. Exclamation ironique des thaïs quand ils voient le chétif oiseau venir se percher sur le dos de l'énorme bovidé : « Ah! le buphage vient soigner mon karabau! »

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

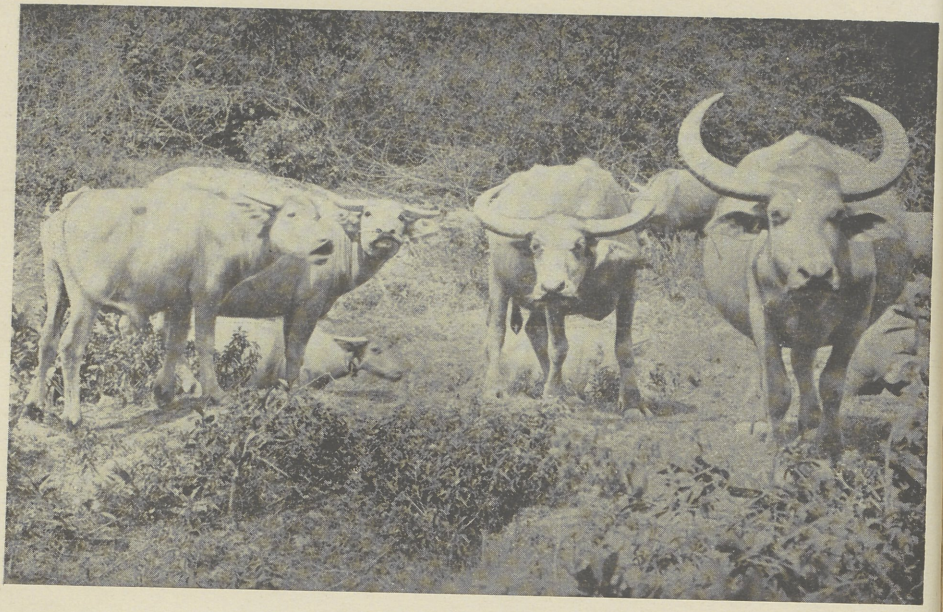


TAUREAU DOMESTIQUE ISSU D'UNE FEMELLE ZÉBU ET D'UN GAYAL.

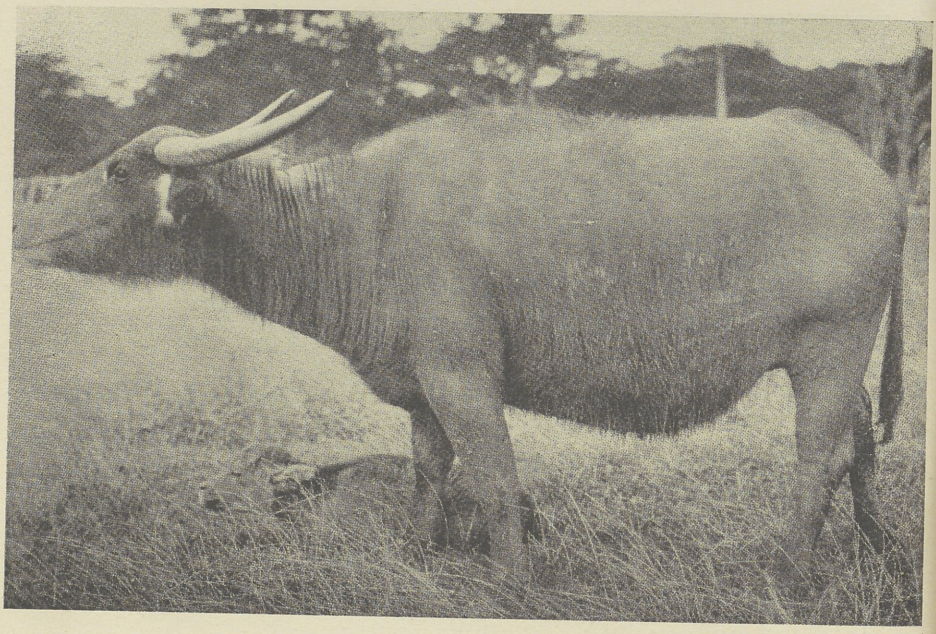


LE GAYAL.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques



KARABAUS SAUVAGES OU DOMESTIQUES.
(environ 1.000 kilogs)



BUFFLESSE DOMESTIQUE ARNI.
(environ 500 kilogs)

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

pour les écraser brutalement du plat de ses cornes contre son flanc.

Chacun sait là-bas, en Asie bouddhique, que la mort n'existe pas. C'est une illusion de ce bas monde. La vie continue dans l'autre comme si de rien n'était. La discussion persista donc. Mais les génies intervinrent et jugèrent le différend en faveur du buphage.

Le kaloula pensa que la justice n'est décidément d'aucun des deux mondes. Il fut, comme on dit, de la revue. Ses palmatures, qui lui permettaient de planer, s'atrophièrent par ordre des génies. Il lui resta seulement ses doigts fins et déliés, sa voix de contre-basse et son imagination candide.

Son destin changea. De crapaud volant, il devint crapaud tout court. Il eut pourtant une grande consolation. Obligé pour vivre de fréquenter les lieux humides peuplés d'insectes, il émigra vers les villages et les villes où il s'installa dans les canivaux et les égouts.

Il put dorénavant beugler avec d'autant plus d'ardeur et de conviction que ces constructions qu'il imagine avoir été bâties à son intention par les habitants lui servent de haut-parleur.

Et c'est depuis ce temps que le sommeil des hommes bercés par l'orchestration des kaloula est si paisible...

Quant au buphage, ses ongles s'allongèrent de telle sorte qu'il put aussi bien épouiller le karabau en dessus qu'en dessous.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

CHAPITRE VII

LES PYTHONS, GIBIER A ECAILLES

Si l'on observe les pythons de ménageries ou de Jardins zoologiques, on est tout étonné de constater qu'il leur suffit généralement d'un lapin ou d'une poule pour satisfaire leur appétit. Encore faut-il parfois les exciter pour les faire manger. C'est la conséquence de l'espace réduit où ils sont enfermés et du froid qu'ils craignent par dessus tout malgré les couvertures dont on les pourvoie. Ils mènent là une vie somnolente, au ralenti. A l'état libre, sous les tropiques, il en est autrement.

Sans prendre au sérieux les récits plus ou moins fantaisistes des paracoloniaux et les scènes truquées de cinéma accompagnées de lyrisme diffusé qui représentent le python comme se nourrissant de bœufs ou de buffles sauvages, on peut affirmer que ces reptiles ont une prodigieuse capacité d'ingestion puisqu'ils sont capables de broyer et d'avaler une proie plus lourde qu'eux-mêmes. Mais cette capacité est limitée pour les plus grands d'entre eux à une soixantaine de kilogs, ce qui est déjà impressionnant. Ces victimes, au surplus exceptionnelles, sont de jeunes sangliers, des biches, des cerfs aboyeurs, des ours à miel, des singes, parfois même des panthères. Les proies courantes sont des oiseaux terricoles : paons, faisans, bankivas, et des petits mammifères.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Il est pourtant exact que des pythons affamés ou peut-être affolés attaquent des animaux de grande taille qu'ils seraient incapables d'avaler. Mais, dans ces cas extrêmement rares, le serpent est toujours obligé d'abandonner la lutte qui s'ensuit s'il ne veut pas être définitivement écrasé. Les bovidés par exemple se roulent dans les ronces ou sur les pierres aiguës et leur poids de plusieurs centaines de kilogs pèse si fort sur les tissus cependant résistants du reptile que celui-ci finit par relâcher son étreinte et fuir.

Le python attaque-t-il l'homme? L'histoire du python suspendu par la queue à une branche d'arbre pour encercler dans le vide l'homme qui passe à sa portée est fausse. C'est encore là un truc de cinéma. Pourquoi enseigner au public des scènes aussi inexactes!

Cependant, on a constaté quelquefois dans la jungle, mais sur le sol, des attaques réussies contre l'homme.

Il y a une trentaine d'années, un condamné politique annamite du bagne de Poulo-Condore, qui avait réussi à s'enfuir à l'intérieur de l'île, fut attaqué, broyé et avalé par un monstre de huit mètres de long. Une équipe de gardes-chiourme, lancée à la poursuite de l'évadé, retrouva sa trace quelques jours plus tard et celle d'une lutte avec un python. Ce dernier était encore sur place, engourdi et immobilisé par la taille de sa proie humaine. Les gardes n'eurent pas de peine à tuer le serpent. Le corps méconnaissable du malheureux bagnard fut tiré de son linceul de chair reptilienne et enseveli cette fois définitivement.

Il existe deux variétés de ces pythons dans la Péninsule. La plus commune est le « réticulé », ainsi appelé sans doute parce que les dessins violet rouge qui couvrent le dessus de son corps rappellent ceux que forment les résilles de vitraux. L'autre est le « molure » dont les dessins sont plus sombres et moins réguliers.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Les Laotiens et les Annamites ne reconnaissent qu'une seule espèce qu'ils appellent respectivement *ngou leuom*, qui veut dire « serpent reluisant », parce que l'animal brille quand il est exposé aux rayons du soleil, et *con trau* ou « serpent-buffle ».

Les légendes d'Asie sont toutes d'accord pour nous apprendre qu'à l'origine du monde le python était entièrement blanc, c'est-à-dire nu. Cela choqua-t-il notre chère vieille grand'mère Eve qui, comme chacun sait, portait pudiquement un cache-sexe végétal? Toujours est-il qu'armée d'un pinceau de bambou elle peignit sur le dos du reptile les résilles que l'on voit aujourd'hui. Première manifestation de l'élégance féminine, sans doute, car le python ne pouvait être à poil ou à plume! La légende ne dit pas si Adam fit avec la peau du python le premier réticule à l'usage d'Eve...

C'est depuis ce temps record que la femme et le python s'entendent si bien.

Qui n'a vu dans les ménageries une dompteuse offrir sa gorge et sa poitrine plus ou moins nues aux évolutions glissantes d'un python de trois ou quatre mètres de long? A la vérité, c'est le serpent qui prend tout le plaisir pour lui : le contact d'une peau chaude et douce lui plaît infiniment.

Ce genre de distraction remonte fort loin aussi. N'est-ce pas le poète latin Martial qui raconte que sous Domitien les femmes portaient un serpent vivant autour du cou pour se rafraîchir la peau à son contact?

Il en était de même il y a un millier d'années en Asie. Sur les bas-reliefs des temples d'Angkor on voit une ballerine kmère se livrant à cette mode extravagante.

On n'est pas précisément d'accord sur la longueur maximum qu'atteignent ces monstres ophidiens. J'ai eu l'occasion d'en tuer plusieurs, et toujours par hasard, car point n'est besoin d'ajouter ici que l'on ne va pas à la

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

« chasse aux pythons », bien que ces reptiles soient fort nombreux.

La plus longue de mes victimes dépassait sept mètres. Cette taille est peu commune, mais ce n'est pas là cependant un record. Je sais qu'on en a tué ou capturé qui avaient près de dix mètres. Par contre, on en trouve souvent qui ne dépassent guère trois mètres.

Quelle que soit leur taille, les pythons sont toujours comestibles. Plus ils sont gros, plus leur chair est savoureuse. C'est une viande rose et tendre. La meilleure préparation est la cuisson dans un court-bouillon ordinaire. On les prépare aussi à la sauce au vin rouge. De tous les serpents comestibles, le python peut être classé comme le meilleur et le plus nourrissant. Il est aussi le plus copieux à cause de sa taille gigantesque. Le morceau le plus fin est le dernier mètre de la queue.

Les mœurs de ce reptile sont aussi très discutées. Dans ce concert contradictoire, je peux bien donner mon modeste avis.

Le python n'hypnotise pas à l'avance sa proie. Il ne mord pas non plus. S'il mordait, il ne pourrait démordre de par la structure même de sa gueule. Il l'assomme par surprise, c'est-à-dire qu'il la met knock-out d'un coup de sa tête massive, le plus souvent sur la poitrine. La victime est endormie au moins pour quelques instants. Avant qu'elle ne revienne à elle, elle est entortillée dans les anneaux du reptile qui la serre si effroyablement qu'elle finit par être broyée, étirée, malaxée, allongée... Si le volume ne se réduit guère, du moins le diamètre diminue-t-il avec la rupture du squelette. Après quoi, elle est enduite d'une bave gluante qui lubréfie son corps et facilite ainsi son entrée dans le corps du python. Cette ingurgitation est une sorte d'accouchement à rebours. La victime, introduite par la tête, glisse lentement dans la gueule du reptile qui semble éprouver de grandes dou-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

leurs. Les crochets du python empêchent le moindre glissement en arrière. La durée de cet engloutissement est plus ou moins longue suivant la grosseur de l'entrant par rapport à la taille du serpent. Chez un sujet de cinq mètres, une biche muntjac passe en cinq heures environ. Par contre, il faut vingt-quatre heures à un sujet d'au moins six mètres pour engloutir un sanglier moyen. Il est enfin à remarquer que ces reptiles ne paraissent pas convoiter les bêtes encornées, très probablement parce qu'ils savent que les cornes ne passeraient pas. Ajoutons encore qu'ils prennent le plus souvent appui sur un arbre moyen pour broyer plus facilement les proies trop volumineuses.

Les grands pythons fréquentent de préférence les points d'eau où les animaux de la jungle ont l'habitude de venir boire matin et soir. Ils glissent silencieusement, imperceptiblement, dans les fourrés inextricables pour un mammifère, sous les feuilles mortes et l'humus, s'arc-queboutant sur leur arrière-train pour déclencher, à un ou deux mètres de distance, le coup de tête à ressort qui abattra la proie passant sur quelque sentier habituel des bêtes... L'enlacement suit immédiatement.

A l'encontre des mammifères, les pythons digèrent lentement, si lentement que cette digestion peut durer de nombreuses semaines quand il s'agit d'une grosse pièce. Ils en assimilent un pourcentage considérable, ne rejetant que peu de déchets par la gueule sous forme de mucus et par le cloaque. Ils ne paraissent pas uriner.

Il se trouve que le plus gros python que j'ai tué est précisément le premier. Cette chasse inattendue se déroula dans des circonstances curieuses aux environs de Xieng Sèn. Je tiens à la rapporter ici telle que je l'ai conservée dans mes notes un peu naïves de l'époque, en 1901.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Je « siestais » languissamment par une après-midi torride, lorsque je fus réveillé soudain par mon cuisinier annamite Ba.

« Venez vite, patron, le voisin Pho Mouk demande votre aide. Un python énorme est sorti de la brousse marécageuse qui touche à sa rizière. Il est en train d'avaler un veau qu'il a enlevé à sa mère. »

Il faut bien spécifier ici que les bœufs domestiques d'Indochine sont moitié moins gros que ceux d'Occident. Ce sont des bœufs trotteurs. Le poids d'un veau âgé d'un mois, comme c'était le cas, est d'environ cinquante kilos.

Bougonnant quelque peu, je pris mon calibre 12 chargé de grosses chevrotines et partis avec mon excellent voisin qui brandissait de son côté un coupe-coupe vengeur. C'était un brave Laotien qui m'avait rendu quelques services et auquel je ne pouvais refuser l'aide qu'il me demandait.

Mon cuisinier nous accompagnait. Ne voulant pas être en reste, il s'était armé du plus long et du plus tranchant de ses couteaux.

« Excellente occasion, me confiait Ba en cours de route. Cuite à l'étouffée avec de la graisse de sanglier et des pousses de bambou autour, la chair de python est fameuse... »

« C'est bon, interrompis-je, il ne faut jamais cuire le gibier avant de l'avoir tué! »

Cette adaptation d'un proverbe français à ses projets culinaires ne parut pas émouvoir autrement Ba qui continua à imaginer les délices infinies que l'on allait tirer d'une telle bête de choix.

« Il est là », me prévint tout à coup Pho Mouk, au moment où nous arrivions sur les bords de sa rizière, desséchée à cette époque de l'année.

On apercevait, en effet, le reptile à l'autre extrémité du champ. La vache s'était enfuie et beuglait de temps

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

à autre à distance devant le triste sort de sa progéniture dont les pattes de derrière et la queue sortaient encore de la gueule du monstre. Le drame avait dû se produire dans la nuit.

« Voyez donc, patron, me dit Ba, comme le python est un animal raffiné. Il vide sa proie avant de l'avaler. Voilà pourquoi sa chair est si fine. Quel régal! »

Et mon maître-queue, de plus en plus enthousiasmé, passait sur sa cuisse transformée en imaginaire pierre à aiguiser le fil de son couteau à découper...

Soit parce que la coutume du python est de vider préalablement sa victime pour l'alléger, soit parce que l'excrétion est le résultat naturel de l'étirement progressif du corps, de la tête vers l'arrière, toujours est-il que le fait était exact.

« Peut-être pourrions-nous avancer maintenant », me dit enfin Pho Mouk qui, jusque-là, était resté muet et amer devant l'engloutissement de son veau.

« Allons y, c'est précisément le moment », dis-je.

Je savais que les pythons ne peuvent dégorger ce qu'ils sont en train d'avaler et qu'ils sont incapables de mouvements reptatoires rapides. On approcha donc à découvert. Le python nous voyait venir, mais ne bougeait guère et restait cramponné avec sa queue à un arbre proche. Notre présence n'avait cependant pas l'air de lui plaire. Il semblait mal à son aise. La peau de sa tête était tellement tendue que les écailles ne se touchaient plus. Il nous fixait, les yeux saillants et flamboyants, grouillant seulement l'arrière de son corps, dardant vers nous à travers sa gueule baveuse et ensanglantée un morceau de langue menaçante et fourchue...

« *Diét mè* », entendis-je jurer Pho Mouk, ce qui représentait à l'adresse de la mère qui pondit l'œuf d'un tel python le pire des outrages.

Et il continua :

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

« Moi qui pensais me régaler avec mon veau dans quelques jours! »

A courte distance, abrité à tout hasard derrière une termitière, j'ajustai le reptile à la tête. Il resta sur place, foudroyé par la charge, non sans avoir lâché son arbre et balayé le sol d'un cinglant et stérile coup de queue.



LE PYTHON NOUS VOYAIT VENIR

Une heure plus tard, nous l'avions dépouillé. La longueur de la peau dépassait largement sept mètres[1].

« Coupe donc un morceau du côté de la queue, dis-je à Ba, puisque c'est la meilleure partie, et sers copieusement Pho Mouk pour le dédommager de la perte de son veau. »

« Je vous demande pardon, monsieur, répliqua ce dernier, mais si vous n'y voyez pas d'inconvénient, je pré-

1. Après la préparation et le séchage, cette même peau ne mesurait plus que 6 m. 50.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

fère le morceau du côté de la tête. Ainsi récupérerai-je mon veau. »

Pho Mouk, décidément, tenait à son bien, non pour le manger, certes, mais par esprit de vengeance rétroactive. Il voulait le ramener à la maison.



Il faut croire que tout ce qui a trait au python prête à l'humour puisque l'anecdote avec laquelle je dois terminer ce chapitre est du même genre.

Une mince baraque foraine s'était installée en 1913 à Saïgon sur le boulevard Charner.

Une peinture naïve annonçait aux badauds que pour dix cents de piastre indochinoise on pouvait admirer à l'intérieur le « Roi de la reptation » entouré de sirènes de toute beauté.

Après avoir copieusement arrosé ensemble un excellent dîner au Continental Palace, un de mes amis, M. Emile Colas, m'offrit d'aller admirer ce merveilleux spectacle.

Des pousse-pousse qui nous amenèrent, on entra dans le « palais du Roi ». Les sirènes étaient d'affreux et miteux dugongs empaillés. Quant au « Roi », il s'agissait d'un python bien vivant dont j'évaluai la longueur à plus de neuf mètres d'après la circonférence qui mesurait quatre-vingt centimètres. Il digérait, annonçait le manager, un buffle qu'il avait avalé quelques jours plus tôt, et cette laborieuse digestion le faisait muer! Le reptile, est-il besoin de le dire, n'avait rien avalé du tout, mais il changeait de peau dans la vaste caisse où il somnolait.

« Il est empaillé, lui aussi », me dit mon ami qui s'était copieusement esclaffé à la vue des sirènes.

Et avant que j'aie pu intervenir il tirait brusquement sur un fragment d'écailles qui tenait encore à la peau du python.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Le « Roi de la reptation » interpréta sans doute cette mauvaise plaisanterie comme un crime de lèse-Majesté car il déroula les premiers mètres de son corps, éleva la tête, darda sa langue qu'il rentra aussitôt et décocha un direct de la tête à l'épaule de l'écorcheur épouvanté qui fit à temps un bond de côté.

Le coup de bélier fut amorti, mais mon ami n'en garda pas moins pendant longtemps un bleu... de roi!... et le dégoût du python!

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

CHAPITRE VIII

LES TAPIRS DITS « A CHABRAQUE »

Les chasseurs de race blanche ne sont pas précisément d'accord sur l'existence du tapir dans la péninsule indochinoise et malaise. Certains prétendent qu'il n'a jamais existé; d'autres, qu'il a peut-être existé, autrefois, mais qu'il n'existe plus depuis longtemps; d'autres enfin, affirment qu'il en ont vu, chassé et même tué, il y a encore une trentaine d'années.

Devant tant d'opinions différentes, je peux bien exposer ce que je sais de ce pachyderme.

J'aime mieux dire tout de suite que je n'ai jamais eu l'occasion de tirer un seul tapir mais que j'ai, à deux reprises, relevé des traces incontestables de cet animal, au Laos. J'ai dû, chaque fois, abandonner la piste, les traces se perdant au milieu de terres noyées, où il était impossible d'avancer. Le tapir est un des rares animaux de la sylve indochinoise qui manque à mes tableaux de chasse.

Il m'a, cependant, été donné, en 1902, de voir un mâle qui avait été tué à l'arbalète par des chasseurs laotiens de profession, sur la rive droite du Mékong, dans les environs de Bassac. Les indigènes avaient apporté l'animal à Bassac pour le vendre au détail sur le marché de la ville. J'en achetai la moitié au prix de vingt ticaux (trente francs-or, environ). Mon cuisinier réussit à tirer de mon achat un énorme jambon fumé et d'exquis saucissons.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

La viande me sembla avoir le même goût que celle du sanglier crinifère de cette même région et je remarquai que la flèche, tirée à une quinzaine de mètres de distance, avait presque traversé l'animal de part en part.

Le tapir à chabraque ou rhinochère est connu des chasseurs *chans* et *lus* sous le nom de *saye lè;* les Laotiens le nomment *mou ngouong* et les Annamites, *con hèo voye.*



MARCHÉ DE BASSAC

Tous ces noms veulent dire « sanglier à trompe ». C'est là une preuve que l'animal a bien existé, s'il n'existe encore, dans ces pays, et que ses mœurs ressemblent à celles des vagabonds suidés.

Si l'on se base, d'autre part, sur les *Annales des Thaïs,* on arrive aux mêmes conclusions : le rhinochère était assez commun, autrefois, dans la grande vallée du *Mè Nam Khong* (Mékong) ; il a commencé à disparaître peu à peu, vers la fin du XVIII^e^ siècle.

Les naturalistes, de leur côté, disent que le *rhinochoe-*

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

rus (*Encyclopédie Larousse*) habite l'Inde, l'Indochine et la Malaisie. J'ai eu l'occasion de visiter en détail, il y a vingt-cinq ans, le Musée d'Histoire naturelle de Singapour, où l'on trouvait un rhinochère naturalisé. J'ai noté cette observation : « Animal nocturne, de plus en plus rare en Malaisie; en voie de disparition. »

Voilà qui est net : le rhinochère disparaît en Malaisie comme il disparaît en Indochine.

Reste l'Inde, où on connaît l'animal sous le nom de *maye bâ*. De ce côté, je suis peu documenté. Cependant, si j'en juge par des conversations que j'ai eues avec des chasseurs anglais, au cours de mes nombreuses traversées d'Extrême-Orient en Occident, et vice versa, on peut conclure que le même phénomène se produit dans ce pays. Mais l'Hindoustan est si vaste que l'extinction est plus lente.

La taille du sujet de Bassac, dont j'ai parlé plus haut et que j'ai eu tout le loisir d'examiner, était, au garrot, de un mètre. Sa longueur atteignait près de deux mètres. Il n'avait pas de queue proprement dite, mais seulement un tronçon ou un moignon. Le poids était d'environ deux cents kilos.

La tête du rhinochère, relativement bombée, paraît d'autant plus allongée que le groin prend la forme d'une trompe tronquée, dont la longueur peut être évaluée à environ vingt centimètres. On sait où elle finit, mais on ne peut dire où elle commence. Cette trompe n'a, bien entendu, rien de commun avec celle de l'éléphant, même en réduction, bien que l'animal l'agite constamment. Il n'y a pas de doigt préhensile au bout. Tout au plus, le rhinochère peut-il enrouler de minces tiges pour les arracher et les ramener dans sa gueule. Ce n'est pas là un moyen de défense comme la trompe chez l'éléphant. Mais du point de vue de l'odorat, le but de cet organe est le même, l'animal prend le vent en ten-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

dant sa trompe. La subtilité de son odorat est prodigieuse.

Les yeux sont à peine plus grands que ceux des sangliers, ce qui fait dire aux Laotiens que sa vue est médiocre; les oreilles sont mobiles, bordées de blanc et en forme de cornet; enfin, la gueule est bien dentée. Les canines du bas sont assez aiguës, mais absolument insuffisantes pour que l'animal puisse s'en servir avec succès contre ses ennemis.

Les jambes sont courtes par rapport à la taille, solides et épaisses. Elles sont terminées par des pieds à quatre larges sabots pour ceux de devant, et à trois pour ceux de derrière, le plus gros des trois étant au milieu. Ces sabots sont volumineux et de couleur gris très foncé. Aussi les traces que laisse l'animal sur les terrains mous sont-elles encore plus visibles que celles de tous les autres animaux de taille correspondante, tant elles sont spéciales. Un chasseur expérimenté ne peut se tromper.

La peau est unie, sans gros replis. Elle n'est peut-être pas très épaisse, mais elle est d'autant plus résistante qu'elle est renforcée par une forte couche de graisse. Les poils sont rares et courts. La robe est luisante après lavage et vaut la peine d'être décrite : la tête, l'avant-train et les jambes de devant sont noirs; le reste est blanc ou, plutôt, gris très clair, sauf les jambes de derrière qui sont noires comme celles de devant. C'est sans doute cette curieuse disposition qui a valu à l'animal le nom de « tapir à chabraque ». Mais il faut vraiment de la bonne volonté pour voir dans cette partie blanche la forme d'une « schabracke »...

La vérité est que l'animal est naturellement camouflé avec ses deux couleurs opposées, tranchantes. On ne faisait pas mieux pendant la dernière guerre sur les chevaux et les canons; jusqu'à un certain point, ce camouflage peut tromper un ennemi éventuel. Le besoin a-t-il créé chez cet animal dépourvu de moyens de défense

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

ce camouflage protecteur qui apparaît après le bain que le tapir prend chaque matin en eau profonde? Car le fait est exact qu'il prend son bain quotidien pour se débarrasser de la vermine qui l'assaille durant la nuit; il n'a pas, comme les buffles, des oiseaux complaisants pour accourir sur son dos et l'épouiller. Pendant toute la journée il se vautre en quelque recoin bien dissimulé par crainte des carnassiers, et aussi pour que la bourbe le protège contre les piqûres des tiques, des poux, des taons et des sangsues. On peut dire sans plaisanter que se tapir représente la vie diurne du tapir...

L'animal vit solitairement. Les deux sexes ne se rapprochent que pendant la période des amours. Ils poussent alors, paraît-il, des grognements plaintifs. Ces animaux apparaissent décidément toujours plus ou moins godiches ou lamentables. La femelle porte un seul petit qu'elle passe pour chérir tendrement. Malheur alors à qui l'approche. Elle attaque courageusement, laissant de côté son tempérament pacifique habituel.

« Le nouveau-né n'est guère plus gros qu'un marcassin », assurent les indigènes. C'est sans doute cette reproduction au ralenti qui contribue à la disparition de l'espèce. Elle ne suffit pas à combler les vides que font les félins et les chiens sauvages dans les rangs déjà clairsemés de ces animaux.

Les chiens sauvages et les gros félins sont, en effet, très amateurs de ce gibier dodu, tendre et copieux. Quand la panthère à l'affût a réussi à bondir sur le rhinochère, celui-ci, grâce à sa structure bien assise, résiste au choc initial qui culbute généralement les sangliers. Son cuir résistant et la couche graisseuse qui matelasse son échine le protègent contre les premiers coups de crocs. Alors, le tapir fonce tête baissée dans les taillis épineux, entraînant l'adversaire qui est forcé de lâcher prise s'il ne veut pas être déchiré ou éventré par cette végétation

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

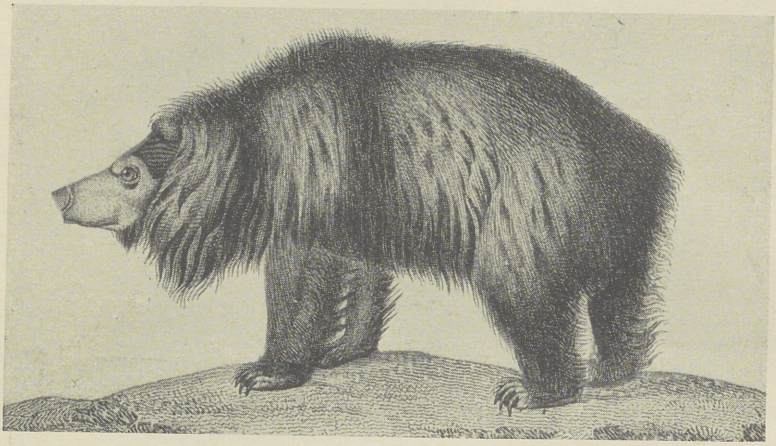


Rhinochère ou tapir a schabracke.

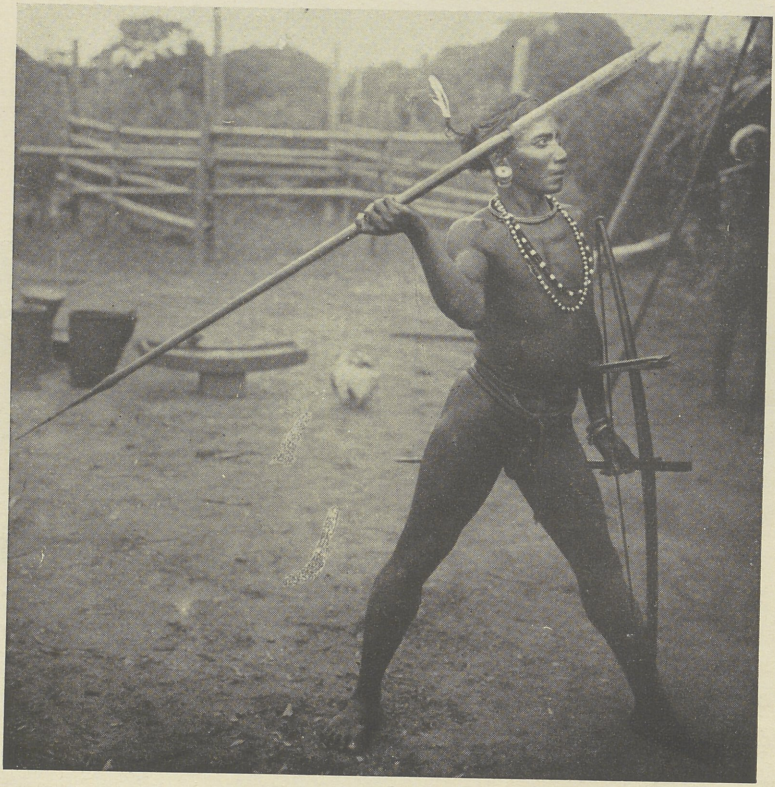


On coucha dans un abri sous roche...

Université Côte d'Azur. Bibliothèques



Ours-sanglier ou prochile.

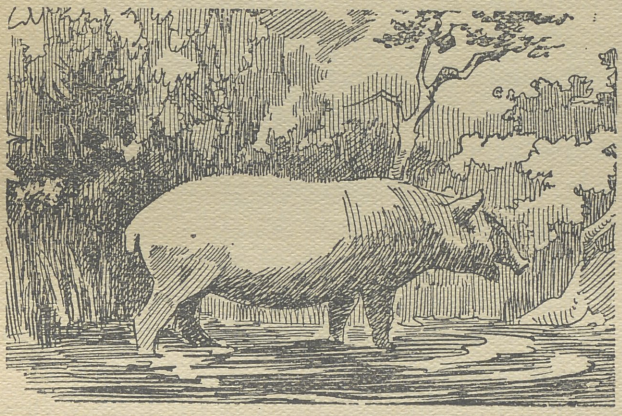


Chasseur Kha projetant sa lance.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

dangereuse pour lui. C'est que la peau des félins est, en effet, fragile et que les épines peuvent la découdre assez facilement.

Contre des chiens sauvages, cette tactique réussit moins bien. Aussi le tapir qui se trouve toujours à proximité de l'eau y entraîne-t-il ses ennemis qui sont obligés de lâcher prise, eux aussi, s'ils ne veulent pas se noyer. Il



TAPIR DE L'INDE OU RHINOCHÈRE

faut ajouter ici que le tapir est un excellent plongeur qui jouit de la faculté de rester bien plus longtemps sous l'eau que les félins ou les chiens.

Durant toutes ces manœuvres de défense, le tapir pousse des sifflements en roulant sa langue en tuyau d'orgue à peu près comme le fait le prochile.

Malgré cette savante stratégie, ces pachydermes ont payé un si large tribut à la nourriture des chiens sauvages et des félins que l'on peut considérer ces derniers comme responsables de l'extinction ou de la raréfaction de l'espèce en Indochine. C'est là l'opinion des chasseurs laotiens de profession qui sont admirablement documentés sur la vie des bêtes sauvages soit par expérience,

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

soit par tradition. Ce que je rapporte, ici, du tapir indochinois et de ses mœurs n'est, du reste, que le reflet des conversations nombreuses que j'ai eues avec eux sur cet intéressant sujet de chasse.

Malgré leurs armes de plus en plus perfectionnées, les chasseurs ne sont pour rien, ou pour bien peu de chose, dans la disparition quasiment définitive des tapirs. Ceux-ci ont d'ailleurs été de tout temps si difficiles à chasser que l'homme n'insistait jamais, d'autant que le pays offre en abondance des sangliers relativement aisés à abattre.

Il paraît que les Malayous ont essayé depuis longtemps de domestiquer les rhinochères. Ils ont dû y renoncer, l'éducabilité de ces animaux inintelligents étant à peu près nulle. Tout ce que l'on pouvait en tirer, c'était une viande de boucherie. Cependant, si le tapir a une chair exquise à l'état sauvage, celle-ci perd une bonne partie de sa saveur à l'état domestique. C'est l'éternel résultat de la domestication des bêtes, qu'il s'agisse des mammifères ou des oiseaux.

Je ne peux terminer cette courte étude du rhinochère d'Indochine sans parler d'une très curieuse légende siamoise dont l'animal a fourni le sujet.

Las d'être exterminés par les chiens sauvages, les tapirs se décidèrent, un jour, avec la protection préalable des Génies qui veillent sur l'harmonie du monde, à abandonner leurs pieds de derrière aux chiens qui les poursuivaient. Ils se réfugièrent dans les eaux du Mékong et devinrent les orcelles, ces cétacés d'eau douce qui remontent chaque année avec les hautes eaux fort loin dans les fleuves.

Cette légende est assez troublante quand on sait que les tapirs et les orcelles ont entre eux une certaine affinité et qu'ils ont précisément la même nourriture... Les tapirs sont très amateurs de cette végétation spéciale qui croît sur les hauts fonds émergés à l'époque des basses

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

eaux. A l'époque suivante des hautes eaux, cette végétation, qui est tout à fait différente de celle des berges, se trouve noyée et les orcelles la broutent avec entrain.

Mais, hélas! si les tapirs devenus orcelles échappèrent, désormais, à la chasse des chiens sauvages, ce fut pour en subir une autre : celle des crocodiles. « Car, conclut la légende, quand les Génies tolèrent l'extermination d'une espèce, c'est parce qu'ils ont leurs raisons. »

Ce chapitre était écrit lorsque la nouvelle m'est parvenue du Siam qu'un tapir à chabraque a été capturé dernièrement dans la région nord de Xieng Maï.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

CHAPITRE IX

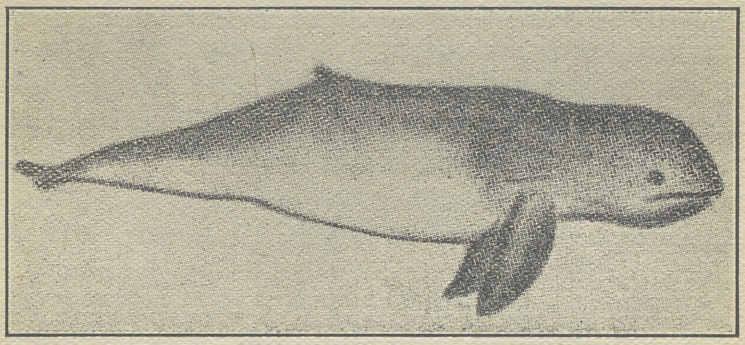
LES ORCELLES

L'orcelle est un modeste cétacé d'eau douce dont l'habitat est strictement limité aux fleuves de l'Asie tropicale, plus particulièrement le Gange, le Brahmapoutre, l'Irraouady, la Salouen, le Ménam et le Mékong. A cette nomenclature, il convient d'ajouter quelques fleuves côtiers des îles de la Malaisie.

L'orcelle passe toute sa vie dans le fleuve qui l'a vu naître et qui, par conséquent, constitue sa patrie. Cet isolement séparateur a entraîné à travers les siècles des modifications locales de l'espèce et créé des variétés assez différentes les unes des autres. Mais ces différences ne se manifestent guère que dans la taille ou la couleur. Je n'ai étudié de près que l'orcelle du Mékong pour en avoir capturé moi-même et vu capturer de nombreux sujets. C'est un mammifère dont la taille atteint parfois deux mètres, avec un poids correspondant d'une centaine de kilos. La tête est forte si on la compare à la grandeur du corps; les yeux sont petits et situés très près de la commissure des lèvres; les oreilles sont réduites à un mince conduit auditif; les narines réunies forment un évent au-dessus du museau; la gueule est énorme, armée de dents

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

broyantes et même aiguës; la langue, enfin, est courte et rugueuse. La peau est nue, lisse et graisseuse, le dos est gris noir avec un vague reflet bleuté, la tête plus foncée, le ventre gris clair. Les sexes sont à peine visibles, mais les femelles ont des mamelles proéminentes lorsqu'elles allaitent leur unique petit. L'ensemble a un aspect cylindrique, épais, court et se termine par une caudale bilobée horizontale tout juste capable de godiller. Il est probable que l'animal évolue presque exclusivement à l'aide de ses palettes pectorales, qui sont robustes et très déve-



ORCELLE

loppées. Le dos est pourvu d'une minuscule nageoire triangulaire fixe et épaisse, incapable, semble-t-il, de contractions musculaires; c'est plutôt un repli graisseux. On sent là un mammifère terrestre encore mal adapté à la vie aquatique. La stabilité de ces animaux est tellement défectueuse qu'il leur arrive de tourner sur leur axe quand ils sont pris dans des contre-courants, ou encore quand ils fuient précipitamment devant le chasseur. C'est ce que nous verrons plus loin.

Au Siam, on trouve parfois dans le Ménam, et plus particulièrement dans son delta, des sujets pie ou albinos, ce qui n'arrive jamais dans le Mékong.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Malgré sa qualité de denticète, ce petit cétacé est exclusivement herbivore.

Il est évidemment difficile de voir clair dans la vie de ces singuliers animaux à cause de l'élément qui les cache, mais on peut conclure presque à coup sûr qu'ils paissent surtout les pâturages sous-fluviaux.

On sait, en effet, qu'à l'époque des basses eaux, toute une végétation spéciale croît et s'étale rapidement sur les hauts fonds rocheux et sablonneux émergés, et que cette végétation se trouve complètement noyée avec les hautes eaux suivantes.

C'est cette végétation que broutent les orcelles quand elles arrivent avec la saison des pluies dans les hautes régions du fleuve déjà gonflé, sans jamais dépasser les caratactes de Khône. Durant la saison sèche, les orcelles redescendent dans les grandes dépressions calmes comme celle des Quatre-Bras à Pnom-Penh et, enfin, dans les estuaires où s'accumule la végétation de surface ou de fond.

En somme, ces petits cétacés se rapprochent des dugongs, ou vaches marines, avec cette différence qu'ils ne quittent ni les eaux douces, ni les eaux saumâtres.

L'orcelle est mal armée pour la course et la lutte pour la vie. Il est très probable que c'est cette infériorité physique qui l'a contrainte à s'adapter au régime des eaux douces. Dans le Mékong, elle ne trouve aucun ennemi parmi les poissons. L'homme en fait peu de cas, la chair étant immangeable. Les orcelles ne connaissent d'autres ennemis d'eau douce que les crocodiles qui n'hésitent pas à les attaquer quand ils en trouvent l'occasion. C'est un faible pourcentage de risques quand on songe que, si elles vivaient dans la mer de Chine, les rhinoptères, les roussettes, les scies, les marteaux, etc., auraient tôt fait de les exterminer.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Il est très facile de repérer la présence des orcelles dans le fleuve, car elles sont obligées de remonter à la surface toutes les deux minutes pour respirer. Dès que le museau est hors de l'eau, la bête souffle bruyamment et semble expirer plutôt que respirer. Il est probable que c'est le rejet horizontal de l'eau remplissant sa bouche quand elle mange, qui produit ce bruit que l'on entend de fort loin. Après quoi la bête aspire l'air qui lui est nécessaire, et cela, semble-t-il, silencieusement. Cette double opération se fait sans que l'orcelle arrête son évolution : apparition du museau, rejet de l'eau, disparition générale dans une eau calme, à peine ridée. On ne voit jamais sa maigre queue. Ce mouvement est lent, presque mécanique, et il est certain qu'il se continue ainsi sous l'eau. L'animal n'est pas pressé et évolue tranquillement.

Les orcelles ne vivent pas par troupeau, mais solitaires. Elles vont par couple à l'époque de la reproduction qui paraît être celle des hautes eaux. L'accouplement terminé, chacun va de son côté. Seule, la mère accompagne son petit qu'elle allaite. La taille de ce dernier est, à la naissance, d'environ trente centimètres. Au dire des indigènes, la durée de la gestation est de six mois et celle de l'allaitement de six autres mois au bout desquels l'orcelle descend le fleuve avec son petit, devenu adulte.

Mes hommes capturèrent un jour, près de Stung-Treng, une orcelle qui flottait à la surface de l'eau teintée par le sang qu'elle perdait abondamment. L'orcelle agonisait. Happée par un crocodile, elle avait eu la queue tranchée jusqu'à l'arête dorsale incluse. C'était une femelle qui devait être accompagnée de son petit, car ses mamelles étaient pleines d'un lait parfaitement blanc et épais que l'on vida dans une tasse. Par curiosité, je goûtai ce lait et fus assez surpris de ne lui trouver aucune odeur de poisson. Il était en somme buvable. Cependant

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

je n'insistai pas... Par contre, la chair fut trouvée immangeable; elle était dure, graisseuse et rappelait beaucoup plus celle de certains quadrupèdes musqués que celle des poissons. On tira de cette orcelle environ six litres d'une graisse qui ne présentait pas l'odeur si caractéristique de la graisse de poisson; elle rappelait plutôt celle de la graisse de mouton. Dans l'estomac de la bête, on ne trouva aucune trace de poissons, petits ou grands, mais seulement des fibres végétales en cours de digestion et des pépins de tomates[1]. Des pêcheurs m'ont affirmé que, capturée très jeune, l'orcelle est relativement mangeable. Sa chair aurait alors le goût de bœuf à peine musqué.

Si l'on a le coup de fusil rapide, on peut arriver à tuer l'orcelle au moment où elle vient respirer à la surface. Après bien des insuccès, j'ai réussi une fois dans ma vie à placer si bien ma balle que l'animal, après avoir roulé plusieurs fois sur lui-même, plongé et replongé, alla s'échouer dans un sillon de sang sur le bord d'un banc de sable. On le captura encore vivant. La pauvre bête geignait en mourant et des larmes coulaient de ses yeux, c'est du moins ce que m'affirma après coup mon cuisinier, âme sensible au geste onctueux, qui assistait à cette agonie.

Au Cambodge, des orcelles sont parfois capturées incidemment dans les pêcheries du Mékong et même dans les villages flottants du Tonlésap, mais les cas sont assez rares. On les vend alors sur les grands marchés pour en extraire la graisse. La chair est utilisée comme appât pour la pêche. Les Annamites, grands pêcheurs des côtes maritimes, connaissent peu l'orcelle qui n'est pas de leur

1. On trouve parfois, surplombant les berges du Mékong, des lianes de petites tomates dont la grosseur est celle d'une cerise. C'est là un fruit exquis.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

domaine habituel, mais les Cambodgiens, les Siamois, les Laotiens connaissent fort bien l'animal. Les Occidentaux, appartenant à des services fluviaux, lui ont donné le nom de « souffleur », terme impropre; c'est l'*orcelle breviros-tris* des naturalistes.

La curieuse légende de l'orcelle, dont je parle à la fin du chapitre sur les tapirs, n'a, en somme, qu'un intérêt documentaire. Il n'en reste aujourd'hui qu'une sorte de respect de la part des indigènes pour ce petit cétacé, à peu près comme c'est le cas en Amérique du Sud pour l'*inia*.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

CHAPITRE X

LES GORALS

La péninsule indochinoise a connu et connaît encore assurément de grands chasseurs. Les moins grands ne sont pas dans la partie française de cette vaste contrée, mais ils sont sans doute les moins nombreux, car c'est à peine si une demi-douzaine d'entre eux ont publié leurs souvenirs de chasse.

Ces ouvrages cynégétiques sont excellents et fort instructifs. Malheureusement, ils ne traitent que des régions fauniques du sud-est, c'est-à-dire la Cochinchine et le Sud-Annam. Il ne peut en être autrement d'ailleurs, car c'est là que l'on trouve la presque totalité de la population venue d'Occident.

La région cochinchinoise et annamite a des limites fort étroites si on la compare à la superficie totale de la vaste péninsule indochinoise et malaise. Elle ne manque pas d'intérêt au point de vue cynégétique, mais il n'en est pas moins vrai que la véritable richesse faunique de la péninsule est moins dans le sud que dans le nord, où la densité des animaux sauvages est plus élevée et la taille plus grande. On y rencontre toutes les espèces connues dans la jungle du sud et d'autres encore dont l'habitat passe pour être celui de l'Inde et de la Chine Méridionale. C'est ce qui explique pourquoi les ouvra-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

ges dont j'ai parlé plus haut sont muets sur certains animaux qui font cependant partie de la faune indochinoise.

Au nombre de ceux-ci figure une sorte de chamois fort commun qui est en réalité le goral de l'Inde. Cet animal appartient à la famille scientifique des *nemorrhedus*. Les Siamois et les Laotiens le connaissent sous le nom de *gneuong*. On en trouve même une variété plus petite à poils ras, dans l'est, jusque dans les îles de la baie d'Along où les Tonkinois lui donnent le nom de *con shon rung*. Dans le sud-est de la Chine, une deuxième variété plus grosse, porte, paraît-il, une sorte de crinière à poils très clairs.

L'animal n'est, en somme, qu'une variété de *némorrhéde* particulier au Haut-Laos français et aux Etats chans. Les deux sexes ont des cornes relativement courtes, grêles et rapprochées, légèrement inclinées en arrière. Les oreilles sont grandes. La longueur de la bête atteint une moyenne de un mètre vingt-cinq pour une hauteur au garrot de quatre-vingts centimètres. La queue est courte. Les poils sont épais et rudes. La teinte est gris roux chez les adultes et tourne au brun roux chez les vieux. Le ventre est plus clair.

L'aspect général se rapproche du chamois avec on ne sait quelle vague apparence de chèvre. On dirait presque un chamois qui aurait les cornes rabattues en arrière. La taille est d'ailleurs à peu près la même. Notons cependant que la femelle du goral a quatre mamelles alors que celle du chamois en a deux.

Je ne crois pas qu'il y ait entre ces deux espèces beaucoup de différence quant aux mœurs et il est fort probable que nos chasseurs d'Occident spécialisés dans la poursuite du chamois ne seraient pas déroutés devant le goral. Il m'apparaît pourtant, mais ce n'est là qu'une opinion, que le goral est plus agile, rapide et retors que

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

le chamois. Il a, dans le léopard qui s'aventure fort loin dans les montagnes, un ennemi acharné, ce qui fait qu'il est toujours sur le qui-vive. Il sait éviter souvent le choc fatal par une réaction instantanée et « semer » son adversaire. Le moins qu'on puisse dire est que la subtilité des sens du goral est prodigieuse, et cependant il ne réagit que lentement devant l'homme.

J'ai chassé ces gracieux ruminants pour la première fois sur l'une des arêtes de la Cordillère annamitique. Cette arête s'étend du nord-est au sud-ouest et au nord de Luang-Prabang, se prolongeant même sur la rive droite du Mékong. C'était dans la région du Muong Ngoi au pied du Phou Fa ou « Mont du ciel ». Je recherchais dans cette région des peuplements de camphriers[1] en vue d'une exploitation forestière éventuelle. Un de mes amis, M. V..., qui comme moi habitait Luang-Prabang, m'accompagnait mais dans le seul but de faire connaissance avec le goral qu'il n'avait jamais chassé non plus. Il nous fallut plusieurs jours de voyage en pirogue sur le Mékong et le Nam-Hou avant d'atteindre la petite ville de Muong Ngoi.

Un vieux chasseur professionnel laotien, nommé Pho Mouk, qui avait appris notre arrivée, vînt nous présenter ses confraternelles salutations. Comme nous lui parlions de notre désir de chasser plus particulièrement le *gneuong*, il nous expliqua que de nombreux sujets fuyant la température très basse cette année-là, descendaient des hauteurs pour paître sur les plateaux moyens du Phou Fa. Il ajoutait enfin qu'il se mettait gracieusement à notre disposition. On accepta puis on discuta longuement sur la méthode à employer.

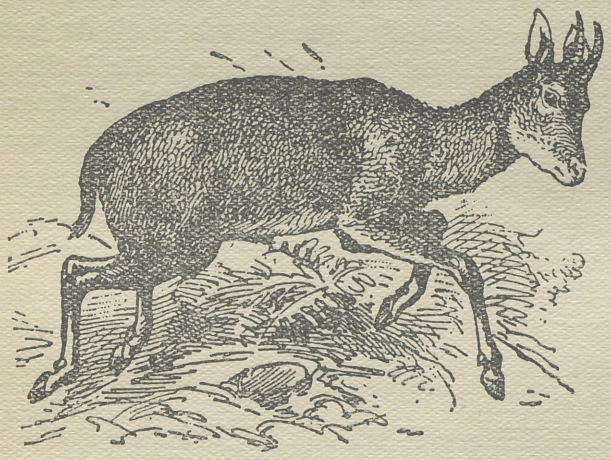
On chasse généralement ces animaux à l'approche et

1. C'est le *may mak kham*, l'arbre aux fruits d'or qui embaument la forêt.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

sans chiens. Les *gneuongs*, tout au moins ceux de ces régions, sont peu farouches devant le chasseur qui les laisse le plus souvent en paix. C'est là une venaison médiocre et dans ces pays on chasse surtout et avant tout pour s'approvisionner. L'amour de l'art cynégétique, s'il est aussi développé là qu'ailleurs, ne vient qu'en seconde ligne.

On décida de s'y prendre autrement, c'est-à-dire en



GORAL DU LAOS

Gibier très fuyard, présentant quelques analogies avec le chamois.

rabattant, parce que M. V..., fort corpulent et dénué de toute souplesse, était incapable de chasser à l'approche sur quatre pattes ou sur le ventre dans les herbes rudes et parfois coupantes des escarpements montagneux.

Pour cela, il fallut embaucher une douzaine de Khas connaissant la région pour rabattre le gibier. On ne chasse pas les *gneuongs* à rabatteurs dans de telles régions mais, étant donné leurs mœurs, on peut arriver à les « pousser » presque à coup sûr, si on ne les effraie

Université Côte d'Azur, Bibliothèques

pas, dans une direction de bas en haut. Le contraire ne donnerait aucun résultat, les *gneuongs,* vite affolés, s'échapperaient à droite ou à gauche pour reprendre le chemin de la montagne.

Les Khas recrutés, on partit le lendemain soir pour coucher près du terrain de chasse dans une sorte d'abri sous roche connu de Pho Mouk et des Khas sur les flancs escarpés du Phou Fa. L'air était frais quand on arriva à destination. Il faisait même froid, encore que sous l'effort de la montée, nous étions trempés de sueur. Avant que *tavane tok* — c'est-à-dire que « tombe l'œil du jour » le froid arrive d'autant plus vite sous cette latitude (21 degrés) que l'on prend de la hauteur. Nous étions déjà à près de mille mètres. Nous dominions la vaste et épaisse forêt tropicale que nous avions entièrement traversée pour atteindre les plateaux montagneux. Le spectacle du soleil couchant était féerique. Le monde entier sans limite semblait crouler dans un néant ouaté et silencieux. On alluma devant notre retraite un immense feu flambant. Puis on arrêta les détails de la tactique du lendemain.

Il fut décidé que Pho Mouk, M. V... et moi nous partirions avant que *tavane ok* — que n'apparaisse l'œil du jour — pour aller nous mettre à l'affût dans les roches au-dessus d'un vaste plateau où l'on savait que se trouvaient de nombreux *gneuongs.* Les Khas, eux, devaient partir une heure plus tard pour se mettre en ligne dans le bas du plateau et avancer lentement et silencieusement vers nous.

Ces dispositions transcrites ici paraissent simples. Elles se compliquaient cependant du fait que les Khas ne se rendent pas compte de la durée exacte d'une de nos heures. Si l'on veut désigner un moment à venir dans le courant de la journée, on dit : « Quand le soleil sera à cette place-là », en montrant l'endroit. Le système est

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

suffisant pour eux car le temps leur apparaît sans valeur. Il en était autrement pour nous. Nous voulions un départ précis afin de pouvoir chasser sur un autre plateau l'après-midi.

Aussi décidai-je de laisser ma montre entre les mains du Kha qui avait le commandement des rabatteurs. Il savait lire l'heure, affirmait-il, ayant été une fois dans sa vie à Luang-Prabang où il avait vu la grande horloge de la pagode de Wat-Maye. Il l'avait même entendu sonner!...

Le lendemain, nous étions embusqués tous trois à une centaine de mètres les uns des autres. Nous avions devant nous en contrebas une large zone herbeuse parsemée de boqueteaux. Aucun bruit ne venait troubler le calme de la grande nature. Nous attendions patiemment les premières manifestations de l'avance des Khas. Plus de deux heures s'étaient écoulées depuis notre installation. M. V... manifestait au loin et à ma droite des signes d'impatience. Un autre geste convenu, celui-là de Pho Mouk qui était à ma gauche, me fit comprendre que des *gneuongs* étaient visibles pour lui. Je ne bougeai pas. Bien m'en prit. Un goral venait de traverser un boqueteau et s'aventurait dans les herbes qui, bien que clairsemées, faisaient par endroit comme une sorte d'écran. Il prit bientôt un trot saccadé, regardant en arrière, signe évident d'une certaine crainte.

Mon ami et moi n'avions chacun qu'un modeste mais solide calibre 12. A moins de quarante mètres, j'envoyai une balle ronde qui atteignit le goral à l'avant-train. Il fléchit sur lui-même, se redressa et bondit sur trois pattes, aussi vite que sur quatre, à ma droite vers M. V... qui le salua d'une volée de chevrotines. Le goral se cabra, puis s'écroula. Mon ami sortit alors de son embuscade et courut vers la malheureuse bête sur laquelle il posa le pied en matière de satisfaction et peut-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

être un peu trop théâtralement; il poussait en même temps un « hurrah » victorieux.

Cette bruyante manifestation devait lui attirer une fâcheuse mésaventure. Dans un dernier soubresaut d'agonie le goral heurta violemment de sa tête la jambe de mon ami qui perdit l'équilibre et tomba si malencontreusement à la renverse qu'il se foula le pied et resta à son tour sur le sol.

« Seigneur! ayez pitié de moi », entendis-je, tout en me précipitant au secours de mon ami qui avait, quelques années auparavant, quitté les Missions étrangères pour prendre un emploi dans une Compagnie fluviale.

La chasse fut arrêtée net malgré l'approche des Khas qui s'annonçaient enfin, rabattant une demi-douzaine de gorals qui débouchaient de divers côtés. Les hommes arrivèrent juste à temps pour transporter M. V... et notre victime jusqu'à Muong-Ngoi.

Le goral, comme le cerf, a la vie chevillée au corps. Les uns et les autres ont toujours la force de fuir plus loin même quand ils sont atteints mortellement. Mon ami venait d'en faire l'expérience à ses dépens.

Notre victime était un mâle. Vidé et dépouillé il fut rôti le soir même en entier dans une fosse chauffée à blanc. Chacun en eut une part copieuse. Ce fut un *boun*[1] arrosé d'alcool de riz que M. V... paya aux rabatteurs pour les remercier de l'avoir descendu de la montagne sur leurs épaules.

Au cours de cette fête, j'appris la raison du retard des rabatteurs.

Le matin, après notre départ, le rabatteur en chef s'était lancé devant ses hommes, ébahis, dans une savante explication sur le but et le fonctionnement de ce merveilleux appareil qui sert à « régler » le temps

1. Fête à la mode laotienne.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

avec ses aiguilles et que l'on appelle *nalaka*. Il avait appuyé ses démonstrations en tournant le remontoir tant et si bien ou du moins si mal, qu'il avait débrayé les aiguilles et retardé ainsi la montre d'une heure. Mais comme une mécanique aussi parfaite est infaillible et que le temps dépend de la course des aiguilles, on partit quand même à l'heure dite...

Cela se passait, il est vrai, il y a fort longtemps...

Mon ami repartit le lendemain, le pied bandé, sur une pirogue qui le ramena à Luang-Prabang.

Resté seul, j'eus l'occasion, trois jours plus tard, d'abattre à l'approche et au prix de très grandes fatigues un autre goral dont le poids total atteignait une cinquantaine de kilos.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

CHAPITRE XI

LES PROCHILES

Ce plantigrade est connu sous les noms « d'ours lippu », « d'ours jongleur », « d'ours à crinière ». C'est le prochile de l'Inde, le *prochilus* de certains naturalistes, le melursus de quelques autres. Les Laotiens et les Annamites le désignent respectivement et avec plus de justesse, semble-t-il, sous le nom de *mi mou* et de *gaû hèo*, ce qui veut dire « ours-sanglier ». Les noms et surnoms ne lui manquent pas.

Si le prochile est commun dans l'Inde, il est par contre moins répandu en Indochine. Pour le chasser, il faut aller jusque dans le Haut-Laos siamois ou français, le Tonkin, le Yunnan, les Etats chans... Quand on le rencontre dans le Siam Méridional et au Cambodge, ce n'est qu'exceptionnellement.

Le prochile a une vague tête de cochon. Son museau, ou plutôt son groin, est nu, graisseux, allongé et aplati; la couleur est blanc sale; la gueule est largement fendue, avec une mâchoire de pelle-bêche, des lèvres pendantes et une langue très longue; le nez est large, écrasé et mobile; les yeux sont en trous de vrille, les oreilles petites et raides. L'animal est horriblement laid et a, en outre, l'air stupide.

Sa longueur est en moyenne de un mètre soixante, non compris la queue qui a quinze centimètres au maximum. La hauteur correspondante est de soixante-dix centimètres. Son poids dépasse cent kilos. C'est un ours noir à

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

poils longs et bourrus surtout sur la tête et le cou. Enfin, l'ours-sanglier porte une tache pectorale d'un blanc sale, analogue à celle de l'ours-chien et de l'ours à miel, et ses pattes courtes ont des griffes gris clair à pointe foncée.

Ce plantigrade vit sur le sol des plaines ou tout au plus à flanc de coteaux. Je ne crois pas qu'il recherche la montagne proprement dite. Quand, par crainte, il prend la fuite, il a l'air de courir tout de guingois. Un homme pourrait l'attraper à la course. Les indigènes disent qu'il ne monte pas dans les arbres à moins qu'il ne s'agisse d'arbres très inclinés. Il recherche de nuit sa nourriture sur le sol, récoltant les fruits des figuiers, plaqueminiers, badamiers, bananiers..., ou de jour quand le temps est couvert, car il semble craindre la forte chaleur. S'il s'agit de petits arbres, il se hisse sur le tronc entraînant jusqu'à terre le sommet qui plie sous son poids et il en dévore les fruits. Il fait aussi une grande consommation de grains, surtout de maïs, quand il en trouve dans les champs. Il est enfin friand de cannes à sucre, de patates, d'œufs d'oiseaux terricoles, de larves d'insectes comme celles des fourmis et surtout des termites.

Je n'ai jamais entendu dire qu'un de ces plantigrades ait attaqué un mammifère quelconque. Il passe, au moins au Laos, pour un animal inoffensif en ce sens qu'il n'attaque jamais l'homme bien qu'il rôde volontiers près des habitations humaines et jouisse d'une réputation fâcheuse. Il ne devient dangereux que si on le blesse. Il ne grogne pas comme les autres ours. C'est un taciturne. Cependant s'il est en colère, il produit avec sa langue, qu'il roule en tuyau d'orgue, un bruit strident à note aiguë.

La femelle construit une tanière sur le sol, dans la rocaille généralement. Elle met bas un ou deux petits après une gestation de quatre mois, disent les indigènes, et cela vers le mois de novembre. Elle allaite ses petits

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

durant trois mois lunaires au bout desquels ces derniers commencent à s'agripper d'eux-mêmes dans la volumineuse crinière de la mère qui promène ainsi sa progéniture durant la nuit. Les petits ne commencent à courir à côté de leur mère qu'à partir de la deuxième année.

Le prochile s'apprivoise facilement quand, bien entendu, on l'a capturé tout petit. Son caractère reste doux jusqu'à la fin de ses jours. On prend néanmoins le soin de lui couper les ongles car, sans le vouloir, il pourrait faire du mal aux enfants et même aux grandes personnes. Sa stupidité n'est qu'apparente puisqu'il aime son maître et que celui-ci lui apprend le plus souvent à exécuter des tours qui ont le don d'amuser le public. C'est d'ailleurs l'ours des bateleurs d'Asie.

Je me souviens avoir vu à Kandy (Ceylan) où j'étais de passage un jour de fête, un prochile qui dansait sur une place au son du fifre et du tambourin cingalais. Il faisait ensuite le tour de l'assistance en jonglant avec des pelotes de caoutchouc de plantation, puis tendait une escarcelle. Pendant ce temps son maître, prestidigitateur et bateleur habile, gravement assis sur le sol devant un pot plein de terre, faisait pousser à vue d'œil un manguier issu d'un noyau de mangue préalablement arrosé! Le moins qu'on puisse dire est que cet ours a de la patience.

J'ai abattu un de ces animaux pendant une nuit où j'étais à l'affût dans un hangar de jardin. L'ours était signalé depuis la veille; il rôdait contre les clôtures d'un petit village du Haut-Mékong, dans lequel je m'étais arrêté incidemment.

Ce fut une chasse sans histoire. L'animal avait été attiré par des déchets de cire et de miel que l'on avait mis dans un baquet derrière une légère clôture de bambous croisés au pied d'un arbre à melons (papayer femelle). Il fut tué net de face, à dix mètres, d'une balle

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

de Winchester qui lui était entrée par la nuque et s'était arrêtée dans l'arrière-train, au moment où il brisait la clôture.

Un an plus tard, jour pour jour, j'en tuai un second mais dans des conditions malheureusement dramatiques.

Dans un peuplement de tecks en exploitation, un



AU PIED D'UN ARBRE A MELONS

groupe de six éléphants débardaient les bois jusque sur la berge du Mékong. J'arrivais un après-midi, en pirogue, pour cuber ces bois.

Le cubage était terminé le soir même. J'allais repartir de nuit quand l'entrepreneur propriétaire des éléphants, avec lequel j'étais lié d'amitié, me proposa pour le len-

Université Côte d'Azur, Bibliothèques

demain matin une chasse aux ours. Il avait, avec ses hommes, relevé le jour même des traces fraîches et nombreuses de prochiles.

Je dois ajouter ici, qu'au dire des indigènes, on n'avait jamais vu autant d'ours dans ce paradis tropical qu'est le Laos et cela sans que l'on pût s'expliquer les causes de cette sorte d'invasion qui se ralentit l'année suivante, puis cessa. On parlait même de grands ours à fourrure brun noir apparentés à la famille des *arktos* du Thibet. Des chasseurs laotiens m'affirmèrent en avoir vu, mais ce ne fût pas mons cas.

J'acceptai l'invitation et nous partîmes le lendemain à la pointe du jour, montés séparément sur des éléphants. Nous avions chacun avec nous un pisteur kha pourvu d'une lance et d'une arbalète. Mon ami était armé d'une carabine Colt et moi de mon inséparable Winchester.

Il faisait à peine jour lorsque nous mîmes pied à terre, laissant les éléphants aux cornacs car ces pachydermes n'étaient pas ou peu dressés à la chasse. Je m'aperçus à ce moment que mon chien avait suivi notre convoi. Il avait été mal attaché. Le sort en était jeté, je le gardai avec nous.

On tînt conseil en attendant une meilleure visibilité. Le pisteur kha qui m'accompagnait me dit qu'il avait des raisons de croire que les ours, dont les traces avaient été relevées la veille, devaient se trouver dans une clairière sise à moins d'un kilomètre de là.

En effet, dès qu'on pût avancer, on constata que les traces de la nuit allaient vers la clairière dans laquelle se trouvaient de hautes termitières. Nous ne tardâmes pas à arriver près de la lisière. Un autre pisteur rampa vers une des proches termitières, y grimpa, revint avec les mêmes précautions et nous dit que deux ours au moins étaient occupés vers le milieu de la clairière à fouiller le sol.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Le temps était au calme plat. Pas le moindre souffle d'air. Nous ne risquions pas d'être éventés. On décida que mon ami longerait la lisière sur la droite et moi sur la gauche jusqu'à des points repérés à l'avance comme étant à bonne portée de fusil des ours.

Le chemin que j'avais à parcourir était le plus court.

Aussi arrivai-je le premier à mon but. Laissant mon pisteur et mon chien en arrière, je me mis à ramper à l'abri des herbes jusqu'à une termitière sur laquelle je me hissai avec des ruses d'apache. Un ours était là à moins de trente mètres, me tournant le dos. Je l'ajustai soigneusement à l'arrière-train et tirai. La bête fit un tête à queue instantané, se dressa de toute sa hauteur, puis retomba sur ses pattes et s'enfuit. Je ne pus doubler : une autre termitière était entre l'ours et moi. Je fis signe à mon pisteur qui accourut avec mon chien qu'il retenait. Nous avançions prudemment quand à une courte distance, j'aperçus un deuxième ours qui était resté caché à ma vue jusque-là. Il était, ainsi que je pus le reconstituer plus tard, engagé la tête la première dans une excavation qu'il avait creusée au pied d'une termitière lorsque mon premier coup de feu éclata. Le museau encore barbouillé de cette matière cryptogamique en forme d'éponge dans laquelle les termites emmagasinent leurs larves, il me regardait venir sans manifester la moindre velléité d'attaque. Le trou qu'il avait creusé dans les fondations mêmes de la termitière avait un demi-mètre de profondeur et le sol était aussi dur que de la pierre ollaire.

Je lui décochai à quelques pas une balle qui lui brisa une cuisse de devant et lui traversa un poumon. L'animal se dressa vivement sur ses pattes, grogna un sifflement et s'en vint vers nous. Une deuxième balle l'atteignit à la tête quelques secondes avant que mon chien qui avait bondi ne se jetât sur lui. Les deux bêtes roulèrent ensem-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

ble, l'ours étreignant le chien; le drame prit fin par l'immobilisation de l'ours qui avait la tête fracassée. Avant de mourir, il avait eu le temps dans ses derniers spasmes d'éventrer mon chien qui agonisait sur place.

La mort de mon malheureux chien ne devait pas suffire à cette sanglante matinée. Le premier ours que j'avais blessé et qui s'était enfui dans la direction où se trouvait mon ami, avait reçu de celui-ci une deuxième balle. Plus furieux encore cette fois, il contre-attaqua et se dressa debout devant l'autre pisteur kha qui le reçut à bout portant sur sa lance. La lame entière disparut dans le corps de l'animal, mais la fatalité voulut que le bois de la lance se cassât. L'ours retomba de tout son poids sur le Kha et lui laboura une épaule de ses griffes; puis, à son tour, la bête s'écroula définitivement.

Un troisième ours adulte et un petit furent aperçus par mon pisteur. Mais ils s'enfuirent sans que nous ayons tenté de les poursuivre. Ce double drame avait arrêté notre élan.

On héla les cornacs qui arrivèrent avec les éléphants. Mon ami partit tout de suite sur l'un d'eux avec le blessé. Sur l'autre, on chargea les deux ours et le cadavre de mon chien. Puis je rentrai à pied, à travers la forêt, accompagné de mon pisteur qui me raconta en cours de route qu'un de ses camarades était mort deux ans plus tôt des suites d'une morsure au cours d'une chasse analogue aux ours à crinière.

Des deux ours, celui que j'avais tué était un mâle, l'autre une femelle. On les vida et on les découpa le jour même. Les cuisses donnèrent des jambons. Mon cuisinier en fit fumer un à la mode du Yunnan qui passe pour rivaliser avec celle de Mayence. Aucun jambon de porc, de sanglier ou de tapir ne peut, à mon goût, être comparé au jambon de prochile. La chair fraîche elle-même est aussi fine que celle du sanglier crinifère, ce qui

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

n'est pas peu dire. Chose curieuse, la graisse du prochile est peu comestible. On la garda néanmoins pour l'utiliser contre les rhumatismes; les deux bêtes en donnèrent plus de vingt kilogrammes.

Cette chasse tragique eût un épilogue douloureux. J'appris plus tard que le Kha blessé était mort du tétanos malgré les soins que nous lui avions prodigués.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

CHAPITRE XII

LES OURS-CHIENS

Ce plantigrade appartient probablement à l'espèce des ours noirs de l'Asie Centrale. Dans cette hypothèse, on peut le considérer comme une variété de l'ours du Pamir ou du Thibet.

C'est un ours qui ne semble pas avoir de nom patronymique et cela est assez curieux à constater quand on sait avec quelle facilité les naturalistes baptisent les espèces et même les variétés d'animaux, parfois même en se concurrençant entre eux.

Les chasseurs indigènes, eux, ont donné à l'animal le nom « d'ours-chien » qui correspond bien à son aspect. Ce nom est pour les Annamites : *con gâu cho* et pour les Laotiens : *mi ma*. Les chasseurs de race blanche l'appellent « ours à collier » encore que l'animal ne porte aucune marque que l'on puisse raisonnablement prendre pour un collier. Si l'on veut lui donner une appellation imagée : « ours cravaté » lui conviendrait mieux à cause de la tache gris sale qu'il porte au cou.

J'ai eu l'occasion d'examiner au Musée d'Histoire Naturelle de Tachkent, capitale de l'Ousbékistan actuel, des sujets fort bien naturalisés et classés scientifiquement sous les deux appellations de *ursus leuconys* et *ursus thibetanus*. Ces ours étaient à peu près semblables à l'ours-chien du Laos avec cette différence, cependant, que leur taille était plus élevée et les poils plus longs. Une notice que j'ai consultée et notée spécifie que le

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

poids moyen des ours de cette espèce qui vivent dans le Pamir est évalué en moyenne à cent quarante kilos. Or, les ours-chiens du Laos atteignent à peine la moitié de ce poids. Il y a donc là une différence appréciable. Cette notice ajoutait enfin que l'espèce des ours noirs d'Asie Centrale comporte de nombreuses variétés dont l'habitat s'étend à l'est jusqu'au Pacifique, y compris les îles du Japon, de Formose et de Haïnan. Comme je sais d'autre part qu'on ne connaît pas l'animal en Malaisie, aux Philippines et à Bornéo où l'on rencontre presque toujours la même faune que celle de la péninsule indochinoise, il n'apparaît pas douteux que l'ours-chien du Laos est bien une variété de l'ours noir de l'Asie Centrale.

Quoiqu'il en soit, cet ours habite les hauts plateaux de la Cordillère annamitique. Plus on va vers le sud, plus il se raréfie, pour finir par disparaître.

Dans le nord, c'est-à-dire dans le Luang-Prabang, le Tonkin, le Yunnan, les Etats chans, on peut parfois chasser ces animaux quand ils descendent de leur domaine montagneux pendant la saison sèche et froide. On peut alors les voir s'aventurer de novembre à mars, généralement par couple, quelquefois en petits groupes, sur les bas plateaux dont l'altitude est peu élevée. Ils séjournent là, le plus souvent dans les arbres, alors que sur les sommets montagneux ils préfèrent gîter dans les abris sous roches.

On dit dans le sud du Laos que cet ours niche dans les arbres, mais j'ai peine à croire qu'un si volumineux animal puisse se contenter d'un tel domaine.

Les ours-chiens ne sont pas craintifs, ils s'aventurent souvent dans les régions habitées où ils font des incursions dans les champs, les jardins, raflant les cannes à sucre, les maïs, les patates, grimpant aux arbres fruitiers où ils se gorgent de bananes, de letchis, de mar-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

rons... Ils ont aussi un goût très prononcé pour le miel sauvage, les larves d'abeilles et les espèces de termites qui construisent leur nid dans les arbres.

Si leurs méfaits s'arrêtaient là, il n'y aurait pas trop à se plaindre, mais les ours-chiens sont en même temps carnivores et ne se gênent pas pour attaquer les animaux domestiques tels que les chiens et les porcs. Ils ne vont cependant pas jusqu'à attaquer l'homme.

La taille de ce plantigrade atteint en moyenne un mètre de longueur, non compris la queue qui peut avoir dix centimètres; sa hauteur est de quarante centimètres environ. C'est dire que l'animal est très allongé. Sa souplesse relative contraste avec celle de ses congénères des autres espèces. Ce n'est pas un ours lourdaud, c'est un ours alerte dont l'allure et les poses rappellent parfois celles du chien.

Sa fourrure est luisante, très fournie et noire à part la tache dont nous avons déjà parlé. Sa tête est fine et rappelle vaguement celle du chien à museau allongé, presque sans dénivellement entre le crâne plat et le nez. Ses oreilles sont ovales et poilues.

Les pattes sont courtes avec des griffes très développées. Quand l'animal se dresse debout, il atteint la hauteur d'un homme de petite taille. Aussi ne le chasse-t-on que bien armé, avec une certaine tactique, et dans le jour seulement.

Je voyageais une fois, au début de la saison des pluies, dans la région de Muong Sing, sur la frontière du Yunnan. J'étais accompagné de quelques Ngéous, Thaïs du nord de l'Indochine très apparentés aux Chans, et montés comme moi sur des chevaux du pays, petits de taille, mais fort vigoureux.

Nous nous étions arrêtés un soir dans un village pour y passer la nuit. Le lendemain matin, j'ordonnai à un de mes hommes de partir en avant pour se rendre compte

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

de l'état d'une rivière peu éloignée que nous devions traverser. L'homme revînt une heure après et me dit que les eaux grossies par les pluies, qui cette année-là étaient en avance, nous obligeaient d'attendre un ou deux jours pour pouvoir la passer à gué.

Il ajouta qu'en revenant, il avait remarqué sur le sentier qu'il suivait des traces et des fumées fraîches d'ours. Ayant suivi la piste un instant, il s'était trouvé tout à coup en présence de deux ours qui, au lieu de se sauver, s'étaient soulevés sur leurs pattes de derrière comme pour mieux le regarder.

Après avoir consulté le chef de village, nous décidâmes d'organiser une chasse sans retard. Il fut entendu que je me ferais accompagner de l'homme qui avait vu les ours et que nous partirions tous deux à travers la forêt, de l'endroit même où l'incident s'était passé. Le chef de village, accompagné d'une douzaine d'hommes, devait prendre la forêt du côté opposé à quelques kilomètres de là et avancer, suivant l'usage, à notre rencontre, pour couper la retraite aux ours si la fantaisie les prenait de s'enfuir devant nous.

L'homme, que je savais bon chasseur, était armé de mon calibre 12 et j'avais en mains, de mon côté, ma bonne carabine Winchester 405. Une heure plus tard nous avancions prudemment, mon homme et moi, après avoir quitté le sentier. La forêt était haute, mais assez pénétrable pour s'y glisser sans heurts.

Je devais me maintenir à droite et à vingt mètres au plus de mon compagnon qui suivait la piste. Bientôt il s'arrêta et écouta. J'en fis autant. Puis il obliqua. Je fis comme lui. Un geste convenu m'apprit que nous approchions des ours et que nous devions avancer courbés. A un nouveau temps d'arrêt, j'entendis le bruit caractéristique de branches cassées. Nos ours ne prenaient pas même le souci de dissimuler leur présence. Ils se

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

croyaient en sûreté. Ayant rejoint mon homme, nous avançâmes alors en rampant, les fusils à plat dans les herbes et les ronces, les mains écorchées par les épines et piquées par les fourmis noires presque aussi venimeuses que les fourmis rouges. Les sens aiguisés par cette sorte de fièvre qui s'empare du chasseur sur le point de tenir sa proie au bout du rifle, je distinguai enfin, au pied d'un arbre complètement isolé, les ours qui se roulaient amoureusement sur le sol, en grognant de plaisir, sans se gêner et encore moins se douter du danger. Nous n'avions pas été éventés. Leurs folâtreries m'attendrissaient cependant et j'éprouvais une sorte de remords de mettre fin à leur tendresse mutuelle.

L'endroit avait été judicieusement choisi par le couple. Tout autour de l'arbre, le sol était herbeux et dégagé, mieux éclairé qu'ailleurs. Un vrai terrain nuptial. Le fût de l'arbre était assez petit, mais ses branches étaient peu élevées et le feuillage touffu. De toute évidence cet arbre avait été choisi par les deux ours pour y grimper et, sans doute, leurs ébats terminés, y passer la journée.

Nous aurions pu tirer si nous avions voulu, mais nous étions éloignés de près de cent mètres, ce qui mettait mon compagnon indigène dans l'impossibilité d'abattre un des ours avec le calibre 12 à cette distance. Malgré mes sentiments altruistes, je désirais ardemment avoir les deux bêtes. L'âme des chasseurs est décidément complexe. Nous décidâmes donc d'attendre qu'ils montent d'eux-mêmes dans l'arbre comme nous le supposions, ou qu'ils retournent sur leurs pas à notre rencontre sous la pression des rabatteurs dont nous commencions à percevoir l'approche.

Les deux ours arrêtèrent d'ailleurs leurs ébats et se mirent sur leurs pattes, semblant percevoir quelque chose d'insolite.

L'un d'eux embrassa le mince tronc de l'arbre et com-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

mença à grimper. L'autre resta sur le sol, courant autour de l'arbre, sans que je puisse en comprendre les raisons puis, au lieu de grimper à son tour, prit la direction de la forêt sur une ligne qui se rapprochait quelque peu de la place où nous nous étions dissimulés. A cinquante mètres environ, je lui envoyai une balle qui porta si bien que l'animal, sous l'effet de sa propre vitesse, exécuta une magistrale culbute. Il se remit cependant sur ses pattes et continua sa course sous bois. Je ne pus doubler, car il disparut à ce moment dans des taillis.

Au coup de feu, mon compagnon indigène avait, sur un mot de moi, bondi vers l'arbre pour couper la retraite au deuxième ours. Mais celui-ci, au lieu de redescendre, avait accéléré son ascension sans s'inquiéter de la fuite de son partenaire et se dissimulait dans le feuillage. Il était à nous.

Je ne pris pas la piste du fuyard; j'espérais qu'il tomberait sur la ligne des rabatteurs qui forçaient leur allure après avoir entendu ma détonation ou que nous le retrouverions plus tard mort ou blessé. Je rejoignis mon compagnon qui montait déjà la garde au pied de l'arbre.

Une première balle tirée à moins de dix mètres dans l'arbre n'eut d'autre résultat que de provoquer chez l'ours des grognements stridents qui emplirent la forêt. La bête observait mes mouvements. Soit tactique intelligente de sa part, soit instinct, elle me suivait du regard et se réfugiait toujours derrière une grosse branche fourchue qui la protégeait en partie. J'envoyai mon homme du côté opposé. Celui-ci tira une charge de chevrotines nickelées. La malheureuse bête se présenta alors de mon côté et reçut une autre balle. Je m'attendais à la voir chuter, morte, après une telle fusillade. Il n'en fût rien. Le courageux animal descendit alors rapidement de son arbre et reçut une troisième balle presque au ras du sol. Il roula sur lui même, se releva et tenta de fuir.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

A ce moment, les rabatteurs accouraient de tous côtés et je dus cesser mon tir dans la crainte d'un accident. Un rabatteur s'élança vers l'ours qui chancelait et geignait pitoyablement en comprimant ses blessures de ses pattes; il l'acheva d'un coup de coupe-coupe en pleine poitrine.

On a peine à croire qu'un animal puisse ainsi résister à une telle mitraille, mais c'est un fait que les ours ont la vie dure et qu'il est très rare de les abattre d'un seul coup de feu.

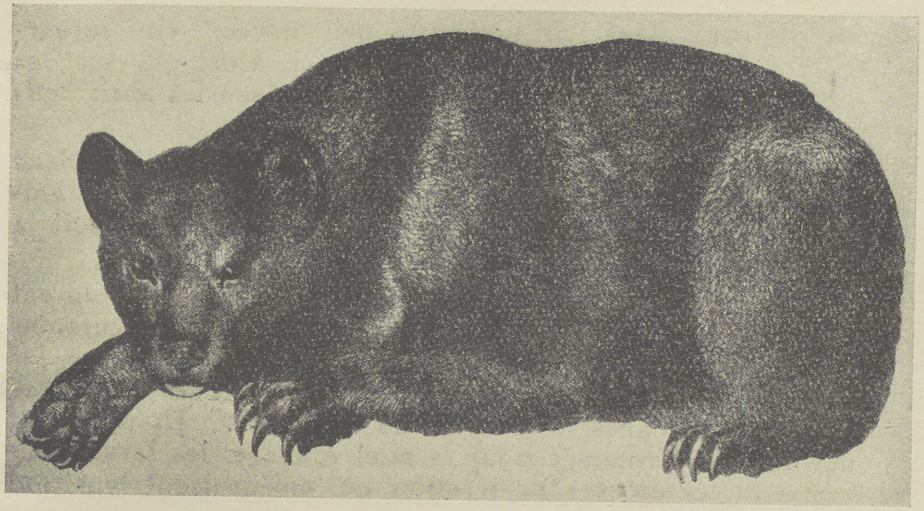
Au dépeçage, je constatai que la bête (c'était la femelle) avait été traversée de part en part par tous les projectiles. Seule, la charge de chevrotines tirée à si courte distance avait produit une blessure terrible à fleur de peau, mais peu profonde.

Ainsi finit tragiquement un pauvre animal tout à la joie de vivre. Quant à l'autre, on ne put le rattraper à la piste, malgré plus de deux heures de recherches de la part de douze hommes rompus à la traque des bêtes en forêt.

Le poids de cette ourse devait être d'environ cinquante kilogs. On la transporta jusqu'au village sur une claie improvisée, que les hommes portèrent à tour de rôle; on en retira seulement trois litres de graisse, mais tout le village put, durant deux jours, apprécier la viande que chacun et moi-même s'accorda à trouver excellente.

Je n'eus jamais plus, au Laos ou ailleurs, l'occasion de tuer un autre ours-chien.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

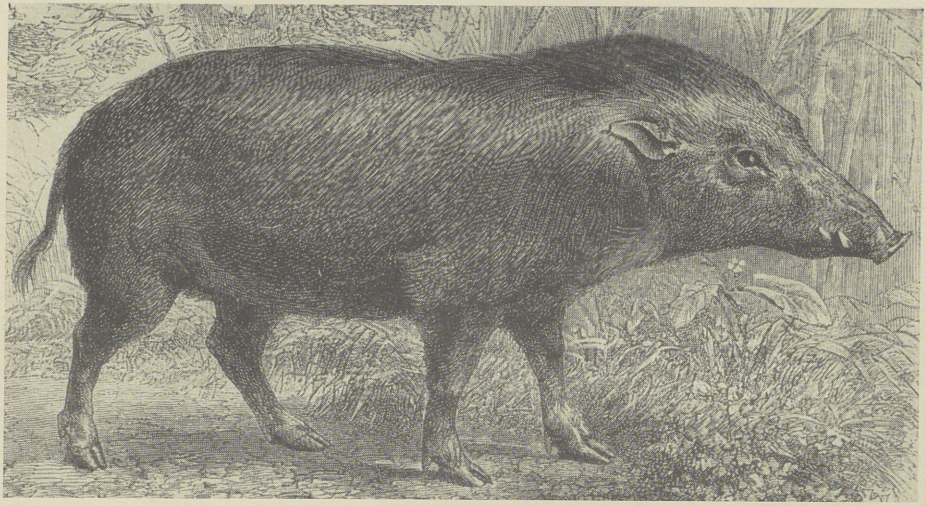


Ours-chien, variété de l'ours du Pamir.

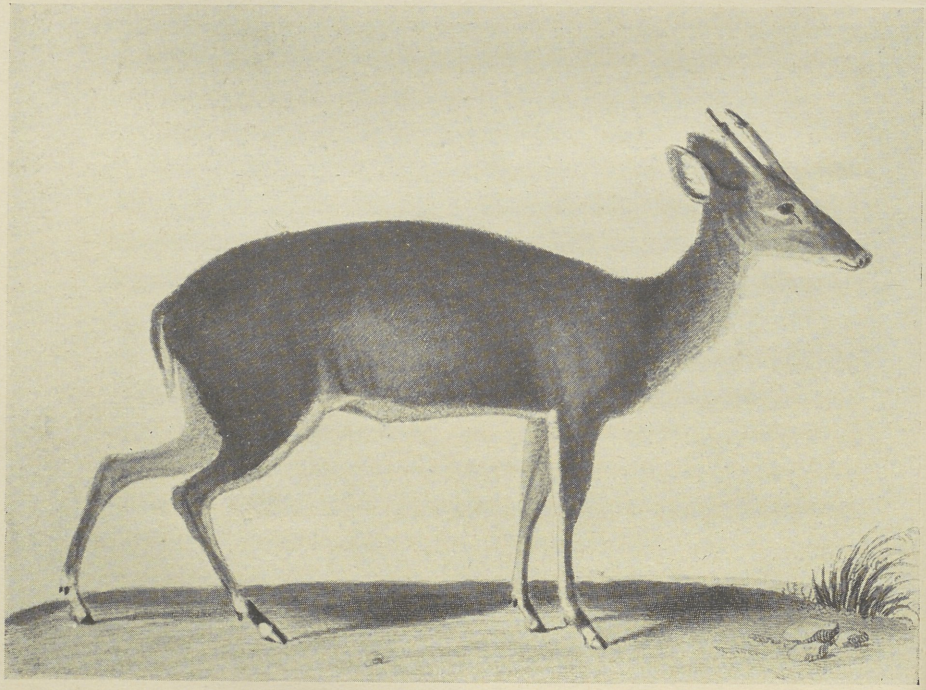


Les sangliers ravagent les champs de maïs...

Université Côte d'Azur. Bibliothèques



Sanglier des régions khas, métissé de porc domestique.



Cerf-aboyeur, Haut-Laos (*fane haye*).

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

CHAPITRE XIII

LES SANGLIERS

On admet, en Occident comme en Extrême-Orient, que les sangliers ont donné naissance aux cochons domestiques. Mais les Thaïs et les Annamites prétendent que ce sont eux qui ont commencé cette domestication et, cela, depuis des milliers d'années, alors que les hommes de race blanche et de race noire étaient encore « d'affreux barbares » !

Sur ce sujet, les légendes sont nombreuses et donnent des détails qui ne manquent parfois pas d'humour...

La prétention des Asiatiques ne semble pas exagérée en ce qui concerne les cochons. On doit reconnaître, en effet, que c'est bien le sanglier crinifère qui est l'espèce-souche des nombreuses variétés de cochons domestiques que l'on trouve dans toute l'Asie et dont le type parfait passe pour être le cochon du Siam et de l'Annam exporté de nombreux siècles plus tard en Occident.

Nous laisserons les cochons dans leurs porcheries et ne nous occuperons ici que du sanglier crinifère ou à crête, dont l'espèce comporte plusieurs variétés assez peu dissemblables. C'est le *sus cristatus* des naturalistes, le *mou pa* des Siamois et des Laotiens, le *hèo rung* des Annamites. Ces deux appellations asiatiques signifient exactement « porc sauvage ». *Mou* et *hèo* tout court veulent dire « porc » et sont pris dans le sens domestique.

Cet animal est très répandu dans la sylve indochinoise

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

et sa chair est excellente. C'est une chair rose, très tendre, et qui n'a pas ce goût prononcé caractérisant celle de nos sangliers d'Europe. C'est une venaison de choix que l'on peut consommer régulièrement sans en être incommodé. Pour les mâles âgés, il est cependant prudent de leur extraire les luites dès qu'on les a abattus.

Pendant les nombreuses années qui j'ai vécues dans les forêts laotiennes, je m'approvisionnais, ou me faisais approvisionner, presque exclusivement de sangliers. Mes hommes en consommaient également en grande quantité. Mon cuisinier excellait surtout dans la cuisson des gigots (qu'il rôtissait dans des fours de termitières [1]) et dans la confection d'une savoureuse charcuterie. Il se faisait aider par les hommes que j'avais à mon service, si bien que la fabrication et l'usage de la charcuterie de sanglier pénétra petit à petit dans le pays. Si, avec le goût de la charcuterie de forêt, j'avais cultivé celui des distinctions honorifiques, je n'aurais pas manqué de solliciter, à titre de novateur, la croix du millier d'éléphants et de parasols blancs de S. M. Zacharine, alors roi de Luang-Prabang. Mais, à cette époque, tout comme maintenant d'ailleurs, la charcuterie me suffisait.

Le sanglier crinifère est gris très foncé; cette couleur s'éclaircit avec l'âge et l'on peut voir de vieux solitaires blanchis sous le harnois, je veux dire dans l'exercice de leur métier d'adversaires déterminés des félins.

La hauteur de ce sanglier est à peu près la même que celle de son congénère d'Europe mais il est moins long. Ses oreilles sont droites, poilues à l'intérieur, dénudées

1. On abat, avec une barre à mine, tout le cloisonnement intérieur d'une termitière de moyenne dimension et aussi régulière que possible, en décapitant le sommet. On perce ensuite une porte de four au ras du sol par où l'on évacue les déblais. Le sommet rebouché et la porte fermée d'une tôle, on obtient un four parfait après un premier chauffage à blanc qui achève d'anéantir tout ce qui peut rester de termites à l'intérieur et dans les galeries du sous-sol.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

à l'extérieur. Son ouïe est très développée mais sa vue est médiocre, sans doute en raison de la petitesse de ses yeux percés en vrille. Le sens de l'odorat dépasse chez lui celui de tous les autres animaux les mieux doués de la sylve, à tel point qu'il est impossible de le chasser quand on est sous le vent. La hure est très allongée, la gueule bien armée, mieux armée que celle de notre sanglier d'Europe. Il est vrai que le sanglier d'Asie a affaire à plus forte partie. Il n'est pas rare de trouver des mâles pourvus de défenses atteignant vingt-cinq et même trente centimètres de longueur, d'un ivoire très blanc. Ces défenses sont peu recourbées et d'autant plus dangereuses. Celles de la mâchoire supérieure sont taillées en biseau tranchant. Les unes et les autres sont creuses à la racine. Ce sont, en un mot, des armes redoutables dont l'animal se sert parfois victorieusement pour lutter contre les félins qui l'attaquent.

Le poil est rude, court, et semble d'autant plus clairsemé sur le corps que l'animal porte, sur le cou et le sommet du dos, des touffes très foncées qui donnent l'impression d'une sorte de crinière.

Une variété de cette espèce crinifère que l'on trouve dans le sud, au voisinage des côtes, porte sous les yeux une raie de poils blancs qui va jusque sur le cou. Cette variété s'identifie presque avec celles de la Malaisie et de la Papouasie, auxquelles appartiennent les sangliers à grains de beauté (*sus verricosus*), et les sangliers à favoris (*sus barbattus*).

Enfin, une autre variété de plus petite taille se rencontre dans la Cordillère annamitique. Le ventre est bien plus clair que le dos et la hure est rayée de poils blancs.

Quant à la belle variété-type, elle vit dans le nord du Laos, dans le Yunnan et la Birmanie. Le poids d'un sujet dépasse largement cent kilos. Plus on va vers l'ouest, plus les sangliers sont gros.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Tous ces animaux vagabondent la nuit ou le jour, quand le temps est couvert, à travers les immenses forêts indochinoises, les plaines, les marécages... Ils recherchent ainsi leur nourriture qui est faite de racines, souchets, tubercules, bulbes, patates, pousses de bambous, fougères... Ils mangent aussi des fruits tels que les macres, les bananes et les ananas sauvages et ne dédaignent par les larves et les vers...

Leur domaine habituel est la forêt, mais dans les régions surpeuplées, ils quittent parfois la sylve pour faire des incursions dans les terres molles cultivées. Ils font alors des dégâts encore plus considérables que ceux des cerfs. Leurs boutis sont en ligne droite; ils vont abattant les morelles, les maïs, les paddys. On comprendra la gravité de leurs dégâts quand on saura que des hordes dépassent parfois une centaine d'individus.

C'est vers la fin de la saison sèche que ces animaux accomplissent leurs plus longs trajets; ils recherchent les terres molles et humides qui se font de plus en plus rares pour en retourner le sol et y trouver la vermine qui s'y est réfugiée et dont ils se régalent faute de mieux.

Il m'arriva, un matin d'avril, de surprendre de loin une harde affamée qui retournait avec entrain le sol desséché et craquelé d'un bas-fond. Une chasse à la traque aussitôt organisée avec les hommes qui m'accompagnaient laissa trois de ces animaux sur le terrain. Quand on les vida, on s'aperçut, non sans stupeur, que leur estomac était plein de poissons. Si j'avais eu près de moi un de mes traqueurs habituels, j'en aurais eu de suite l'explication. Mais je n'avais à ce moment que de jeunes bûcherons assez peu expérimentés en matière de chasse. On arriva quand même à déchiffrer l'énigme : l'endroit n'était autre que le fond d'une mare à sec. En piochant, on trouva à quarante centimètres de profondeur des poissons enlisés dans la vase du sous-sol encore

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

mou. Ils étaient engourdis, plongés dans une sorte de catalepsie. J'appris plus tard qu'il s'agissait d'une sorte de poissons appartenant à la famille des ophiocéphales, très communs dans certaines régions indochinoises. Ce n'est pas ici le lieu de parler de ces curieux poissons, d'ailleurs exécrables, à mon goût. Les sangliers ne valaient guère mieux. La chair se ressentait des privations qu'ils avaient subies pendant une sécheresse qui était, cette année-là, exceptionnelle.

La saison des amours porcines correspond avec le début de la saison des pluies, en avril. Elle dure un mois environ, après quoi les mâles s'éclipsent jusqu'à l'année suivante. Trois mois après, c'est-à-dire à la fin de la gestation, les laies commencent à construire leurs abris. Dans le Haut et le Moyen-Laos, leurs travaux commencent à la fin du mois de juillet. Elles se réunissent le plus souvent et forment des sortes de porcheries. Il m'est arrivé de trouver des groupements de huit laies réunies. Ils étaient si bien ordonnés, soignés et entretenus qu'on eût dit une installation modèle.

Ces abris méritent d'être décrits. C'est un cercle parfait ayant un diamètre de trois mètres cinquante environ. La toiture, demi-sphérique, est légèrement aplatie et juste assez haute pour que la bête puisse se tenir debout à l'intérieur. Elle est faite de tiges munies de leurs racines terreuses et comestibles. Les tiges sont ingénieusement enchevêtrées les unes dans les autres et convergent toutes vers le centre de la construction. Les racines qui forment le cercle reposent sur le sol. Quand cet enchevêtrement est achevé, la laie se glisse à plat ventre en dessous, au milieu de ce cloisonnement et redresse le tout en bloc avec son dos et de toute sa hauteur. Les racines attirées vers le centre prennent appui sur le sol, ce qui permet à la toiture de se maintenir rigide. La

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

propriétaire creuse ensuite légèrement le sol à l'intérieur, rejetant la terre sur les côtés, parmi les racines, pour les mieux conserver et consolider en même temps les fondations. Entrant et sortant par le même endroit qu'elle dégage, elle fabrique ainsi une ouverture à fleur de sol, vers laquelle, une fois couchée, elle aura toujours la tête tournée. A l'extérieur, elle creuse, enfin, un fossé circulaire pour éviter l'entrée de l'eau, ayant bien soin de rejeter cette terre sur les racines pour renforcer encore les fondations. Il faut de la boue à la laie, mais pas trop cependant, à l'époque où elle fait et élève ses petits. La laie termine enfin ce travail, que l'on peut qualifier de remarquable, en recouvrant la construction d'une grande quantité d'herbes à paillottes connues en Indochine sous le nom de *tranh*. Le bastion devient alors complètement étanche. La mère défendra là plus facilement sa progéniture si, d'aventure, des félins s'en viennent rôder dans les environs.

C'est dans cette confortable demeure que la laie fait ses petits au nombre de quatre à huit, selon son âge et une fois par an. Ces derniers, fort éveillés, voient clair dès leur naissance et ne tardent pas à courir autour de leur mère à l'intérieur du bastion. Bientôt, ils s'enhardissent et sortent, jouant avec les marcassins des bastions voisins. Au moindre bruit insolite, ils plongent, la tête la première, dans leurs abris respectifs. Cette période est très courte et la famille entière ne tarde pas à abandonner le domicile qui s'effondre chaque jour davantage, au fur et à mesure que la mère dévore les fondations. Il faut vivre, n'est-ce pas, c'est-à-dire vagabonder! On séjourne encore quelque temps dans la région, en attendant que les voisines soient prêtes et, bientôt, tout le monde part ensemble. C'est le commencement d'une harde qui s'incorporera peut-être elle-même à une autre, à moins que ce ne soit elle qui en accepte une.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Centre de Documentation sur l'Asie du Sud-Est et le Monde Indonésien EPHE IVe Section

« Il n'y a pas d'exemple, disent les chasseurs laotiens, qu'aucun félin ait jamais osé s'attaquer à ces bastions construits en série les uns près des autres, à ce tas de cochons qui savent si bien s'entendre pour bouter l'ennemi, quel qu'il soit, hors de leur village. »

Pour l'homme, il en est autrement. C'est lui que la laie craint par-dessus tout. Elle fuit à son approche, suivie des marcassins, si on ne l'a pas tuée du premier coup de feu. Nous verrons plus loin que la chasse au sanglier, pendant la courte période que représente la mise bas et le premier allaitement, est très favorable quand on veut se procurer des marcassins pour les élever. Cette période correspond à l'approche de la saison sèche. Les laies sont alors en proie à une sorte de mue. Elles se frottent vigoureusement contre les écorces rugueuses de certains arbres pour se débarrasser de la boue qui s'est collée dans leurs poils, et même de leurs poils par-dessus le marché. Ceux-ci repoussent plus rudes encore, en deux mois environ. Les poils accrochés aux arbres sont de précieuses traces qu'utilisent les pisteurs laotiens, à cette époque, pour rattraper les laies. Un bon chasseur peut, à l'examen des poils, des empreintes et des laissées, évaluer le temps qui s'est écoulé depuis le moment où l'animal s'est frotté contre les arbres.

Le sanglier crinifère n'est pas redoutable pour le chasseur. C'est par centaines que je peux évaluer le nombre de ces animaux tués par mes hommes ou par moi-même, au cours de plusieurs années de chasse, sans arrêt, et je n'ai jamais eu un seul accident à noter. Blessé, le sanglier mâle ou femelle renifle, grogne et prend la fuite sans contre-attaquer. Son caractère est donc différent de celui de son congénère d'Europe. Sans doute, son expérience beaucoup plus ancienne lui a-t-elle appris que, blessé ou non, il doit fuir devant l'homme, cette terrible bête verticale qui, seule, à le pouvoir de tuer à distance

Université Côte d'Azur, Bibliothèques

et de domestiquer les jeunes pour s'en repaître. Il faut ajouter que, plus on va vers le nord-ouest, moins le tempérament de ce sanglier devient accommodant.

On ne peut chasser les sangliers d'Asie comme on chasse les sangliers d'Europe. Le terrain et le climat ne se prêtent pas à la chasse telle qu'on la pratique chez nous. On manque également de chiens, surtout de vautres. Si même on en possède, venus d'Occident à prix d'or, ils sont fatalement destinés à finir un jour ou l'autre sous les défenses des sangliers trop nombreux ou les crocs des félins qui leur sautent dessus au moment où ils s'y attendent le moins. On ne chasse guère qu'à la piste ou à la surprise, à l'époque de la reproduction.

Il est une chasse que l'on pratique dans tout le Laos vers la fin de la saison sèche : lorsque les sangliers viennent boire le matin, au lever du soleil, sur les berges du fleuve ou des rivières. On s'embarque dans une pirogue légère et camouflée; le chasseur se poste à l'avant, le fusil prêt, pendant qu'un pagayeur, à l'arrière, maintient silencieusement l'embarcation au fil de l'eau et le plus près possible des berges. A un détour quelconque, on manque rarement l'occasion de tirer sur des animaux qui, à ce moment, se désaltèrent. Les sangliers figurent toujours parmi eux dans une proportion élevée.

La chasse qui donne le meilleur rendement est celle de la battue, quand on dispose d'un nombre suffisant de rabatteurs. C'était le plus souvent mon cas. Si l'on peut traquer une harde et que le nombre des tireurs le permette, il est relativement facile d'abattre plusieurs pièces. Tandis qu'à la surprise ou à l'affût, il est rare de doubler.

Les chasseurs laotiens de profession excellent dans la chasse à l'affût et, bien entendu, à contre-vent. C'est là une chasse extrêmement pénible car on est le plus sou-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

vent dévoré par les moustiques, les hines[1], les sangsues, les fourmis rouges, qui rendent l'attente impossible à un chasseur de race blanche. C'est, cependant, cette méthode que pratiquaient le plus souvent les chasseurs professionnels que j'avais à mon service. Un bon chasseur doit pouvoir approvisionner régulièrement une trentaine d'hommes en gibier de toute nature. Je dois ajouter, cependant, que mes bûcherons aidaient mes chasseurs en leur signalant les traces ou les bruits qu'ils avaient relevés.

Si le sanglier crinifère n'est pas dangereux pour l'homme, il l'est par contre pour le tigre, la panthère et le léopard qui, malgré les risques qu'ils courent en s'attaquant à lui, recherchent cette proie.

Contre un ragot ou un tiéran, les gros félins ont généralement le dessus quand ils ne manquent pas leur attaque habituelle d'affût. Mais, contre un adulte, bien armé, protégé par sa crinière qui atténue le choc initial des griffes et des dents du carnassier, la lutte est différente. En effet, quand le sanglier a repris son aplomb, il contre-attaque souvent avec succès.

La lutte est invariablement la même. Ou bien le félin a réussi son attaque et paralysé le sanglier en lui plantant ses crocs dans la moelle épinière, ou bien, il n'a pas réussi et tente prudemment de se retirer. Dans ce dernier cas, le sanglier furieux ne tient pas quitte son agresseur. Il se rue instantanément sur lui et cherche à le découdre. Il sait qu'un coup de boutoir bien appliqué l'éventrera et que les intestins s'échapperont par la blessure, ce qui le mettra sur-le-champ hors de combat. La lutte devient acharnée. C'est un spectacle magnifique mais rare, même pour l'homme qui travaille ou chasse en forêt.

1. Sorte de minuscules moucherons qui piquent à la manière des moustiques.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Les Laotiens, qui sont de grands observateurs des mœurs des animaux, disent « que les félins n'ont pas toujours le dessus et que les deux antagonistes restent parfois sur le terrain ».

C'est ce qu'il m'a été donné une fois de constater. Un de mes bûcherons revint un matin au campement peu après l'avoir quitté, pour me dire qu'il avait trouvé, en forêt, un sanglier et un léopard, l'un près de l'autre et blessés à mort. Je suivis l'homme accompagné d'un de mes traqueurs habituels.

Une laie agonisait et, quelques pas plus loin, un léopard était mort. La première portait une blessure profonde à la tête malgré ses crins protecteurs et l'épaisseur de son cuir. Elle avait dû riposter immédiatement et découdre le léopard, car celui-ci avait perdu ses intestins par une blessure au ventre de plus de trente centimètres de long. Je n'ai pu relever aucune autre blessure. On abrégea les souffrances de la laie d'un coup de coupe-coupe qui la saigna et les corps des deux combattants furent ramenés au campement.

Il semble que les félins n'attaquent pas, ou très rarement du moins, les gros solitaires. Par contre, ceux-ci, pendant la courte période du rut, accourent si la laie est aux prises avec un félin et attaquent crânement. Quelque extraordinaire que cela puisse paraître, c'est presque toujours le sanglier, dans ces cas rares, qui a le dessus, quand le félin ne réussit pas à fuir. Le sanglier écope, évidemment, mais il bénéficie de l'initiative de l'attaque. Il ne faut pas croire, d'ailleurs, que les félins sont les plus dangereux adversaires des suidés, des bovidés, des cervidés... Les chiens sauvages, quand ils sont assemblés en meutes organisées, sont autrement redoutables et il n'est pas d'exemple qu'une proie ait échappé à leur stratégie cynégétique.

Pour les besoins de mes exploitations forestières,

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

j'avais installé à Done-Hip (île déserte située sur le Mékong, en aval des cataractes de Khône) un campement de bûcherons. Cette île fait partie d'un archipel, qu'on appelle les « dix-mille îles ». C'est là un chiffre évidemment exagéré, mais on peut, assurément, en compter plusieurs centaines qui sont séparées les unes des autres, à l'époque des hautes eaux, par des chenaux plus ou moins larges et profonds. Ces chenaux sont encombrés d'une végétation spéciale faite d'arbres puissants à plusieurs pieds qui se trouvent noyés jusqu'à hauteur des premières branches, c'est-à-dire dans quinze ou vingt mètres d'eau. A l'époque des basses eaux, tout cela émerge; il ne reste plus du fleuve proprement dit que les bras principaux. Le reste est réduit à l'état de chenaux à sec, ou si peu profonds qu'on peut les traverser avec la plus grande facilité.

Cette immense région est alors envahie par des animaux de toute nature qui vivent là en attendant les hautes eaux suivantes, qu'ils évitent en regagnant les deux rives.

Parfois, il arrive que des sujets isolés, des familles même, se trouvent bloqués par une crue subite dans une de ces îles. S'il s'agit de sangliers, bons nageurs cependant, ils hésitent à s'aventurer dans ces eaux bouillonnantes, semées d'obstacles. Cet emprisonnement forcé ne les empêche pas, d'ailleurs, de trouver une nourriture suffisante jusqu'à la décrue.

Mes hommes découvrirent, un jour, dans cette île de Hip, des traces qui les menèrent à un endroit où un groupe de cinq laies bloquées de cette façon construisaient leurs bauges. On les surveilla à distance, en attendant qu'elles mettent bas. J'avais décidé avec mes hommes d'en abattre au moins une pour en garder les petits.

Quand vint le moment, je fus averti par le traqueur qui surveillait discrètement les bêtes. Je partis avec ce

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

dernier et quelques hommes qui restèrent en arrière. Je pus abattre assez facilement une des laies d'une balle de ma Winchester. Les quatre autres s'enfuirent sans que j'aie pu les tirer. Les marcassins de ma victime s'égayèrent et il ne fallut pas moins d'une heure de recherches pour en capturer deux. Avec la mère, ce fut tout ce que nous pûmes rapporter.

On éleva les deux petits marcassins à l'aide d'un biberon et de lait condensé dont j'étais toujours muni. Ils avaient tous deux sur le dos les raies caractéristiques de leur âge. Deux semaines plus tard, ils jouaient dans les jambes des hommes et se laissaient prendre sans protester; ils venaient d'eux-mêmes têter les doigts qu'on leur présentait et tendaient leur dos pour qu'on les gratte. Ils vivaient en bonne harmonie avec un jeune chien un peu plus âgé qu'eux.

Par la suite, ils me manifestèrent autant d'attachement que le chien. Quand il me fallut quitter la cantonnement de Done-Hip pour m'installer ailleurs, je n'eus pas le courage de les abandonner comme je l'avais fait pour d'autres animaux élevés dans de semblables conditions. Je donnai l'un d'eux, un mâle, à un de mes amis, M. Ricard, qui fut à l'époque le plus grand chasseur du Bas-Laos, qui habitait Stung Trèng[1], gardant le second, qui était une femelle.

I Mou, c'était le nom de cette dernière, me suivait comme le jeune chien avec lequel elle grandissait, si bien qu'il me vint à l'idée de la dresser à la chasse en même temps que le chien. Je réussis parfaitement, et je demande instamment au lecteur de ne pas croire à une fantaisie. J'affirme même, ici, qu'elle rapportait mieux que le chien, en ce sens qu'elle passait à travers des rotins épineux pour aller chercher directement les ban-

1. La province laotienne de Stung Trèng appartient maintenant au royaume du Cambodge.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

kivas et surtout les pluviers, alors que le chien contournait prudemment les obstacles de cette nature. C'était un parfait retriever.

Ma laie savait également pêcher. Dès que l'explosif[1] avait éclaté, elle se jetait à la nage et rapportait un ou deux poissons dans sa gueule, les déposait à mes pieds et, après une caresse de ma part, retournait à l'eau. Elle plongeait même, entre deux eaux, à la poursuite des grosses pièces qui n'étaient qu'étourdies. Mais elle fut, un jour, endommagée par un mâchoiran, qui lui planta une de ses épines venimeuses dans le palais. Il fallut aller à son secours. I Mou poussait des hurlements à croire qu'on la saignait. A partir de ce moment, son ardeur à la pêche déclina et je renonçai à ses services de pêcheuse.

On la nourrissait de légumes cuits, de fruits cuits ou crus. Jamais on ne lui donnait de viande qu'elle dédaignait. A l'occasion, elle faisait une consommation prodigieuse de bananes sauvages. Je la surpris, un jour, en train de ronger des troncs de palmiers. Intrigué, je l'observai et je m'aperçus qu'elle essayait d'atteindre les rhyncophores que contenaient ces palmiers et que son instinct lui avait permis de découvrir. Ces larves de la grosseur du pouce, connues sous le nom de « vers palmistes », sont comestibles et réputées même comme un mets de choix. De ce moment, I Mou m'en approvisionna, chaque fois que le cas se présentait.

Ma laie avait atteint une taille respectable à vingt mois et je ne pouvais me décider à m'en séparer. Sa crinière commençait à se former et ses défenses à se montrer. Je

1. Lorsqu'il y a un grand nombre d'hommes à nourrir, il est d'usage de faire exploser entre deux eaux une cartouche Favier dans un endroit préalablement repéré. On obtient ainsi une moyenne de quarante kilos de poissons par explosif. Le lecteur ne doit pas considérer ces pêches comme néfastes dans une contrée où le poisson meurt le plus souvent de vieillesse.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

l'embarquai, avec d'autres bêtes auxquelles je tenais, sur l'un de mes radeaux de teck que je descendais sur le Mékong et où j'avais fait construire ma demeure. Il se trouva que mon radeau eut un jour quelques avaries, ce qui obligea le pilote à effectuer des réparations. On stoppa le long d'une berge cambodgienne, en amont de Krauchmar, où venait finir une forêt épaisse. Il fallait couper des rotins pour consolider des poutres qui menaçaient de se détacher du plateau flottant. Cette opération devait durer deux jours.

Je dois interrompre ici mon récit pour exposer au lecteur que I Mou manifestait depuis quelque temps un tempérament excessif. On avait remarqué des changements dans son caractère si paisible d'ordinaire. Les sentiments de camaraderie qui existaient depuis toujours entre elle et mon chien évoluèrent sous une forme inattendue. La vertu de mon chien fut mise à une rude épreuve! Les frôlements ou plutôt les frottements de la laie devinrent si exagérés que le chien, dont la pudeur était peut-être aussi excessive, finit par montrer les crocs et qu'une bataille s'ensuivit au grand scandale d'un marabout qui figurait parmi mes pensionnaires et qui claquait du bec pour manifester sa réprobation. On dut séparer les combattants par toute la longueur du radeau, soit plus de cent mètres.

C'est alors que le radeau accosta. Heureuse de retrouver le plancher des laies, I Mou sauta sur la berge et courut derrière les hommes qui s'enfoncèrent dans la forêt à la recherche des rotins dont on avait besoin. « Ses vapeurs » la reprirent-elle? S'égara-t-elle? Toujours est-il qu'elle ne tarda pas à disparaître et ne répondit pas aux appels des hommes. Un autre appel, celui du sexe, l'avait détournée de son chemin domestique! Je la croyais perdue à jamais quand, le lendemain, au moment

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

où les hommes larguaient les amarres pour prendre le large, on vit déboucher I Mou à toute haleine sur la lisière de la forêt, rouler plutôt que descendre la déclivité de la berge, se jeter à l'eau et se hisser sur le radeau où elle vint, haletante, se frotter contre mes jambes en remuant la queue de satisfaction. Mais dans quel état! I Mou si soignée d'habitude, tirée à quatre épingles, oserais-je dire, avait la peau crottée, meurtrie, déchirée... Je la lavai moi-même à grande eau et lui donnai à manger. Sans doute n'avait-elle rien pris depuis sa fuite car elle dévora plutôt qu'elle ne mangea un panier de patates cuites appartenant à l'équipage.

Deux mois après cette aventure, je quittais Pnom Penh et me résignais à donner I Mou à un de mes amis. C'est alors que l'on s'aperçut qu'elle était pleine... Elle n'avait découché qu'une nuit et cette nuit lui avait suffi, avec le concours de quelque solitaire empressé, à combler l'irrésistible besoin qui agite les bêtes pendant la saison des amours...

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

CHAPITRE XIV

LES CERFS ABOYEURS OU CERVULES

Ce sont les plus petits et les plus nombreux de tous les cerfs qui peuplent la jungle indochinoise et malaise. On les trouve partout, depuis le nord jusqu'au sud, excepté cependant sur les hautes altitudes.

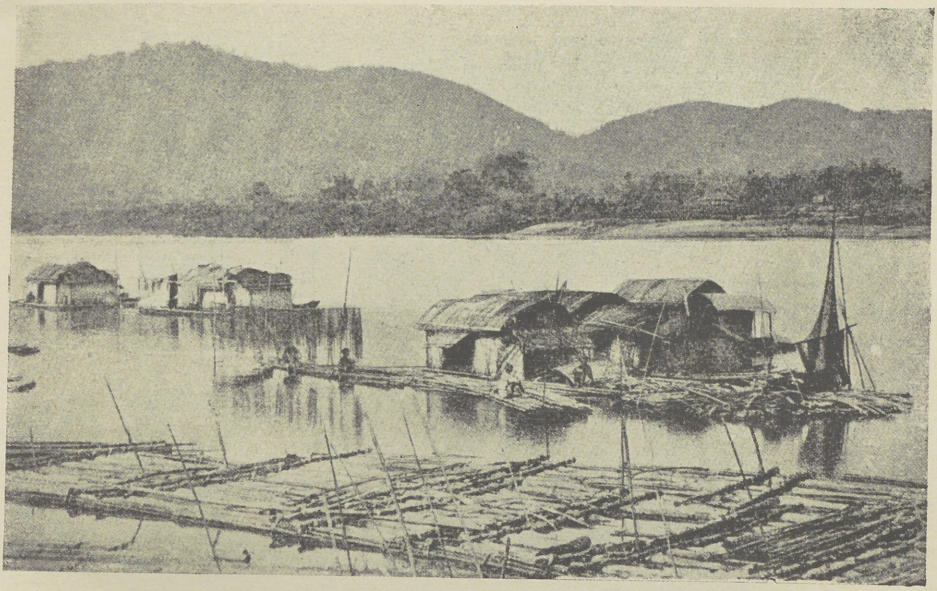
Les Laotiens, grands chasseurs de cerfs, leur donnent le nom de *fane*, et les annamites celui de *con man*. Les chasseurs coloniaux les appellent « cerfs aboyeurs », ou encore « chevreuils ». Ce dernier terme est impropre, car il n'y a pas de chevreuils dans cette partie de l'Asie. Il est cependant permis de confondre les deux espèces quand on chasse pour la première fois en Extrême-Orient, car la différence entre le cervule et le chevreuil est relativement légère et l'apparence est trompeuse.

L'espèce comporte plusieurs variétés, dont la plus commune est le *cervulus muntjac*.

Le muntjac a un pelage reluisant et de couleur fauve plus ou moins foncée suivant l'âge des sujets. Le ventre, les fesses et le dessous de la queue sont blancs. Quand il fuit devant le chasseur, la queue redressée suivant son habitude, c'est une cible idéale de 25 centimètres avec un point noir central qui se détache nettement sur son arrière train. Les jambes postérieures sont dépourvues de brosses, ces paquets de poils que tous les autres cerfs portent au-dessus des canons.

Il mesure 65 centimètres environ au garrot, et sa lon-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques



Partie d'un radeau de tecks.



Brouette chinoise en usage au Siam.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques



Il lui avait chatouillé les narines et les yeux...

et les oreilles aussi.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

gueur maximum est de un mètre. Le poids moyen d'un adulte est de 35 à 40 kilos. Les faons sont marqués de points clairs qui disparaissent avec l'âge.

Le mâle porte des cornes bifides jaune-brun dont la longueur moyenne peut être évaluée à environ 12 centimètres, sans tenir compte des pédicules osseux et poilus qui les supportent. Les pointes extrêmes sont recourbées en dedans; les deux autres peuvent être considérées comme des andouillers antérieurs légèrement latéraux de 4 centimètres environ.

La femelle porte deux petites touffes de poils à la place des cornes.

Dans les deux sexes, la tête est marquée d'une sorte de V, la base partant du nez, les branches aboutissant vers les pédicules des mâles ou les touffes des femelles. Le mufle est large, les oreilles longues et très mobiles.

Les canines de la mâchoire supérieure du mâle sont acérées et longues de 4 centimètres environ.

Les mâles perdent leur bois à la fin de la saison sèche. Ils ont fini de refaire leur tête vers le mois d'avril, c'est-à-dire au commencement de la saison des pluies, époque des amours.

Les femelles mettent bas vers le mois de septembre ou d'octobre. Le faon vit auprès de sa mère pendant toute la saison sèche suivante, et le cycle continue.

Ce sont, en résumé, de fort jolis animaux. Etant donné leur abondance et la facilité relative avec laquelle on peut les tirer à courte distance, ils représentent le gibier favori des chasseurs de race blanche. Bien qu'ils soient chassés à outrance par les hommes et les félins, ils ne sont pas prêts de disparaître. Et, cependant, la cadence de reproduction de ces animaux est limitée à un petit par an, rarement deux. Il y a de ces mystères dans la nature!

Le nom de cerf aboyeur donné au cervule est justifié par les cris élevés qu'il pousse de temps à autre et qui

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

ressemblent, en effet, à une sorte d'aboiement. Ce sont ces cris qui attirent l'attention des chasseurs.

Pourquoi ce cerf aboie-t-il? Les avis sont partagés.

J'ai entendu des chasseurs de race blanche prétendre qu'il s'agit de cris d'appel des sexes, sous prétexte que ces animaux aboient pendant la période des amours. Ceci est exact, mais les aboiements continuent aussi bien après. Ce n'est donc pas là une raison exclusive. Il y a autre chose.

Une deuxième hypothèse est que le cervule aboie quand il a soif. Et, de fait, il se tait quand il a bu. J'ai constaté moi-même le fait plusieurs fois. Cependant il aboie parfois pendant la saison des pluies, alors qu'il peut étancher sa soif à chaque pas...

Les Laotiens disent que le cervule aboie dès qu'il est inquiet, effrayé, pour une cause quelconque. Ce serait assez stupide de la part d'un animal aussi mal armé pour la lutte, et cependant cette opinion me semble être la vraie.

Comme tous les cerfs, les cervules broutent les multiples espèces d'herbes des clairières, des prairies, des berges, qui abondent dans la flore indochinoise. Ils ne dédaignent pas non plus les pousses tendres de bambous, les fougères, les palmiers, les fruits de toutes sortes qui jonchent le sol des forêts, et même les grains et les fruits cultivés, surtout les ananas, que la nature fait pousser à portée de leur petite taille. On sait, en effet, que ces fruits poussent à la manière des artichauts, et non dans les arbres comme l'a poétiquement décrit un auteur distingué mais mal documenté. Les hommes ne sont pas les seuls à avoir du goût pour ce fruit exquis entre tous.

La chasse de ces petits cerfs est relativement facile. On n'a pas besoin de chiens courants, qui d'ailleurs sont très rares au Laos, parce qu'ils finissent par devenir eux-mêmes, tôt ou tard, la proie des félins.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

On peut chasser à l'aventure le matin et le soir, en se guidant seulement sur les aboiements que l'animal ne manque pas de pousser dès qu'il a « senti » le chasseur. On arrive alors parfois à bonne portée avant qu'il se décide à fuir. Fuit-il? Il suffit de le suivre à l'écoute sans trop se soucier de sa piste; on est à peu près certain de le retrouver. L'a-t-on rejoint, acculé à quelque obstacle? Il se cache parfois la tête la première, à la manière des autruches, dans un fourré, laissant apparaître plus ou moins nettement sa cible fessière qu'il semble offrir au chasseur. Il est difficile en vérité de trouver un gibier plus accommodant.

Pour un cerf d'aussi faible taille, des chevrotines à trois par rangée sur calibre 12 suffisent amplement. Il m'est arrivé d'en tirer à balle avec une carabine Winchester; la bête était alors traversée de part en part, massacrée, la chair endommagée.

Traversant un jour une des vastes plaines herbeuses de l'est cochinchinois en compagnie d'un de mes amis, M. Barat, nouvellement arrivé dans la colonie, un de ces cervules, sans doute en train de siester, se leva soudain aux pieds mêmes de mon ami qui, contrairement à mes conseils, portait son fusil sur l'épaule, crosse en l'air, pour ne pas l'accrocher aux herbes. Instinctivement, en néophyte, il asséna un coup de crosse sur le cervule qui s'écroula sans un cri pendant que la crosse, brisée, s'en allait rouler à dix mètres de là et qu'un des deux coups partait, sans avoir touché, heureusement, l'imprudent chasseur. J'achevai la bête qui, remise du coup de fusil à l'envers, prenait la fuite. Je m'empresse d'ajouter que mon jeune ami devint plus tard un nemrod accompli et qu'il ne se risqua plus dans ce genre de tir.

La chasse à la traque est moins cruelle. Avertis du danger, ces animaux rusent pour se tirer du mauvais pas où ils se trouvent engagés. Ce n'en est pas moins le plus sou-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

vent un massacre des innocents. Mais, comme dans ces pays on chasse beaucoup plus pour s'approvisionner que par amour de l'art, il faut bien passer outre et laisser de côté les questions de sentiment.

En 1904, une trentaine de mes bûcherons firent avec mon autorisation une battue sous bois au sud de Done khone kham, une des nombreuses îles désertes du Mékong en aval des cataractes de Khône. Mes hommes étaient seulement armés de leur traditionnel coupe-coupe.

Le terrain à rabattre avait, au départ des traqueurs, environ 400 mètres, c'est-à-dire la largeur de l'île à cet endroit. Il se prolongeait sur près de 2 kilomètres jusqu'à l'extrémité de l'île qui finit en pointe. Deux douzaines d'hommes avancèrent pendant que les autres attendaient le gibier au bout de l'île. Ils évaluèrent à une quinzaine le nombre des cervules qui se trouvèrent finalement encerclés. Plusieurs de ces animaux purent se sauver en se jetant à l'eau, mais neuf d'entre eux furent transpercés à coups de sabre.

Pour ma part, je ne saurais dire le nombre de ces petits cerfs que j'ai abattus seul, ou accompagné d'un traqueur, mais il est assurément plus élevé que celui des lièvres qui tombèrent sous les plombs de mon calibre 12.

Certains auteurs disent que les cervules sont des animaux méchants et sauvages et qu'ils attaquent l'homme en grognant de colère. C'est là une haute fantaisie, et je ne crains pas de dire ici que tous les chasseurs, européens ou asiatiques, ont à peu de chose près la même opinion que moi sur la douceur et la gracilité de ces charmants animaux.

Au Yunnan et aux Etats Chans, on trouve deux autres variétés de cerfs aboyeurs de même taille, mais de cou-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

leur plus foncée, dont j'ignore les noms scientifiques, si toutefois elles sont classées. L'une porte une grosse touffe de poils entre les cornes. C'est, d'après les Laotiens, le *fane haye,* ce qui veut dire textuellement : « cervule brailleur », ou le *khi haye,* c'est-à-dire « le braillard ». Il paraît encore plus familier et sympathique que le muntjac.

Je fis en 1902 un voyage à dos d'éléphant dans le nord du Siam et le sud des Etats Chans. Il m'arriva un après-midi d'expédier le pachyderme et son cornac avec mon cuisinier et de continuer la route à pied avec un traqueur à mon service. Nous devions nous retrouver le soir à l'étape. Nous ne tardâmes pas à dépister un de ces petits cerfs. Non seulement il ne prit pas la fuite à notre approche, mais il s'arrêta pour nous regarder, fit un temps de galop, puis s'arrêta à nouveau, semblant nous attendre en aboyant désespérément. Charmé d'abord, apitoyé ensuite, j'hésitais à tirer la pauvre bête qui s'offrait ainsi en holocauste, quand mon traqueur me fit remarquer, non sans quelque amertume, que nous avions besoin de nous ravitailler et juste le temps d'arriver à destination avant la tombée de la nuit.

Il faut chasser pour vivre, n'est-ce pas? C'est la loi des espèces, la loi liminaire de la jungle qui met aux prises le lourdaud bipède et le cerf agile. Le malheureux cervule s'écroula sous une charge de chevrotines. Mon traqueur en emporta seulement les quatre gigots accrochés aux deux extrémités d'un bambou de charge, qu'il plaça en équilibre sur son épaule en émettant cet apophtegme à mon intention : « Ça vaudra mieux pour Monsieur que le corned beef des jours où nous rentrons bredouilles. »

A la veillée de ce même soir, j'entendis le cornac dire au traqueur que s'il avait l'honneur d'être Occidental ce ne serait pas un fusil qu'il prendrait pour aller à la rencontre du *khi haye,* mais un mouchoir. L'ayant entendu

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

sans qu'il s'en doute, je m'approchai et lui demandai :

« Serait-ce pour moucher l'animal et lui rendre ensuite la liberté? »

Assez confus, il s'excusa, m'expliquant qu'il avait voulu dire qu'on pouvait avec quelque adresse capturer ce cerf à la main, parce que l'émotion qu'il ressent devant l'homme lui coupe ses moyens. Le *khi haye* braille de frayeur, pleure, mouche et urine tant et si bien qu'il est obligé de s'arrêter un moment, disait-il.

On sait que les cerfs ont la larme facile, mais celui-là exagère assurément si le fait est exact, ce qui est plus que douteux.

Ce cornac était un brave type de Laotien métissé de Kha, qui avait la spécialité d'amuser mon personnel à la veillée avec ses facéties. Il était en outre particulièrement dévoué et respectueux à mon égard, mais beaucoup plus à la mode fruste des Khas qu'à la mode réservée des Laotiens. C'est ainsi qu'ayant appris un jour de la bouche de mon boy que le « patron » manquait pour le moment de papier hygiénique, il avait de son propre mouvement taillé soigneusement des baguettes pour me les offrir en remplacement. Ce système est en usage en Extrême-Orient chez les gens de la brousse. Comme je le remerciais de sa délicate attention, en lui faisant toutefois remarquer que les Occidentaux ne savent pas se servir de baguettes, il me répondit non sans quelque à propos :

« C'est un tour de main à prendre! »

Je m'excuse auprès des lecteurs de ces détails quelque peu scatologiques, mais ils dépeignent bien les mœurs de ces hommes qui luttent dans la jungle.

Le chair des cervules comme celle de toutes les autres espèces de cerfs a un goût agréable à la condition de n'en consommer que de temps à autre. Elle devient insupportable si l'on en mange trop souvent. Les indigènes eux-mêmes en sont vite rassasiés; aussi la font-ils boucaner.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Son goût se rapproche alors du porc fumé et n'écœure plus.

Quand il y avait pléthore de cerfs abattus, il m'arrivait parfois de faire préparer du « liebig » par mon cuisinier. Deux cervules donnaient à peu près un litre d'extrait de viande sans goût de cerf et de qualité parfaite, tant au point de vue de la consommation que de la conservation.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

CHAPITRE XV

LES CERFS PLATYCERES

Le cerf platycère est une variété de cerf d'Eld très répandue dans le sud de la péninsule indochinoise et malaise, depuis le moyen Laos siamois et français jusqu'aux Straits. C'est le *cervus platyceros* des naturalistes improprement appelé par certains chasseurs coloniaux : « élan ou daim des tropiques ». Il est même des chasseurs touristiques qui l'appellent « wapiti » comme s'il pouvait y avoir un lien de famille quelconque entre ce grand cerf du Canada et le platycère de l'Indochine du Sud. Plus au nord, on trouve le vrai cerf d'Eld à bois ronds et parfois demi-plats.

Les chasseurs laotiens et annamites donnent à l'animal les noms respectifs de « *saye* » et de « *ca tong* ».

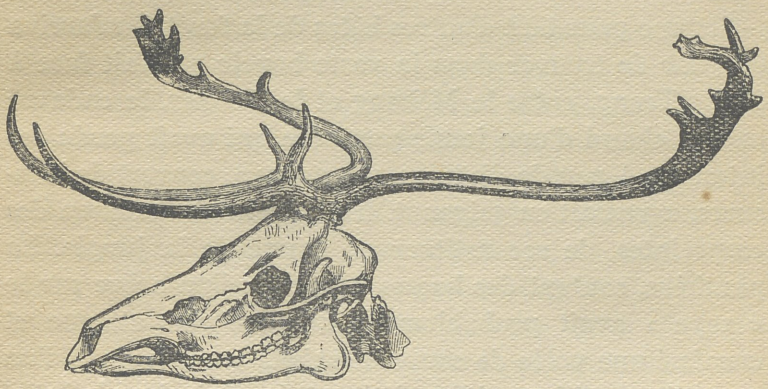
Ce pseudo-daim est le joyau de la sylve indochinoise. Il a un pelage fin qui, avec l'âge, passe du gris brun au brun foncé. Le ventre et les fesses sont plus clairs. La queue est courte et pointue. La taille dépasse souvent un mètre au garrot. Jusqu'à la troisième tête, ce pelage est parsemé de taches blanches qui disparaissent ensuite. Cette particularité a donné naissance à une autre hérésie.

Il est en effet des chasseurs qui prennent ces jeunes cerfs d'Eld pour des axis qui, eux, ont tout leur vie le pelage moucheté de points blancs. Or, l'axi habite le nord, il est plus petit que le platycère et ses bois sont autrement conformés.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

A âge égal, la biche platycère est plus petite que le cerf et sa couleur est plus claire. Le poids des adultes des deux sexes peut dépasser cent kilos.

Les bois du platycère sont minces et très écartés. La forme affecte un peu celle d'une lyre, ce qui donne à



LES BOIS DU PLATYCÈRE SONT MINCES ET TRÈS ÉCARTÉS

l'animal une grâce et un charme particuliers. L'extrémité des perches est aplatie et dentelée en arrière à la manière d'une scie aux dents irrégulières. Mais cette empaumure n'est franchement plate qu'à partir de la quatrième année après que l'animal a perdu ses taches blanches. Certains bois ont plus de vingt dents de scie plus ou moins développées. La racine ne semble pas être à la base des perches, mais à un tiers environ de leur longueur qui dépasse parfois un mètre. Cette illusion vient de ce que l'andouiller basilaire, très allongé, prolonge la perche en avant. Ajoutons enfin que les oreilles sont grandes et presque blanches à l'intérieur.

Comme tous les cerfs qui se respectent, les mâles se battent entre eux, mais les combats sont bien moins sévères que chez les autres espèces. Ils n'aboient pas comme

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

les cervules et ne grognent pas comme les cerfs-cochons. Ils se contentent de pousser des cris qui ressemblent plutôt à un bêlement qu'à un bramement.

Ces animaux semblent se défendre beaucoup plus avec leurs sabots qu'avec leurs bois. Les panthères en savent quelque chose.

Comme pour tant d'autres bêtes de la forêt, il m'arriva un jour de trouver dans la vaste boucle qui fait face à Stung Treng, entre le Mékong et le Sékong, le cadavre encore chaud d'une jeune panthère qui avait perdu ses intestins. A peu de distance, un « *saye* », couvert de blessures, agonisait en geignant. Il fut facile, à l'examen des empreintes, de reconstituer ce drame de la jungle. La panthère, sautant des basses branches d'un arbre sur le « saye » avait probablement manqué son attaque et encaissé une volée de coups de sabots accompagnés d'un coup d'andouiller qui l'avait éventrée. Mais dans la lutte, le félin avait pu néanmoins déchirer le cerf de ses griffes et de ses crocs.

Là encore, je mis fin à l'agonie du cerf en lui logeant une balle dans la tête.

Ces platycères sont d'un naturel doux et peu farouche. Il y a quarante ans on pouvait les approcher à courte distance après les avoir attirés avec du sel dont ils raffolent. Ils ne fuyaient pas loin à l'approche de l'homme. On les rabattait vers des filets où l'on tuait à la lance la bête que l'on choisissait. Le reste s'enfuyait au petit trot sans se presser. C'était là une chasse facile, économique, et qui ne compromettait pas l'existence de l'espèce.

Lorsqu'on créa en Cochinchine la station hivernale d'altitude de Dalat, l'administrateur de la province décida que la chasse serait interdite dans un certain périmètre près de la ville. Une route dénommée « le tour de chasse », sans doute par ironie, traverse ce périmètre

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

relativement peu boisé que les platycères adoptèrent aussitôt.

Les platycères vivent là en paix et poussent la curiosité qui est leur péché mignon jusqu'à venir à proximité de la route pour voir passer ces bêtes curieuses et rapides roulant sur quatre pneus, qui, de temps à autre, trompettent comme les éléphants.

Mais partout ailleurs, ces ravissants animaux ont pris un caractère farouche. Les troupeaux sont conduits maintenant par un vieux mâle expérimenté dont les sens sont plus particulièrement développés. Le nez au vent, les bois rejetés en arrière de chaque côté de l'échine, le patriarche scrute la sylve. Il a tôt fait de déceler la présence du bipède humain qui à longue distance peut massacrer le troupeau jusqu'au dernier faon.

Alors, il donne le signal de la fuite dans n'importe quelle direction, ferme la marche, prêt à se faire tuer bravement pour sauver les autres. L'homme, bien entendu, est une bête cruelle, mais celui d'autrefois l'était moins. On lui payait son tribut. Un ou deux sujets de temps à autres n'appauvrissaient pas les hardes où l'on comptait parfois plus de cent têtes. Tandis qu'aujourd'hui!... On fuit éperdument, sautant par-dessus des fourrés élevés de plus de deux mètres, franchissant des excavations d'un bond de six mètres pour ne s'arrêter qu'à bout de souffle, loin... loin... Les temps ont bien changé, doivent penser les cerfs d'Eld!

Ces platycères ne recherchent pas la grande forêt où ils ne pourraient évoluer facilement en raison de leurs bois qui débordent trop la largeur de leur corps. Ils se contentent de l'ombre et de la fraîcheur des lisières, des boqueteaux, aux heures chaudes de la journée. Ils ne broutent les herbes des clairières que le matin et le soir.

Pendant la saison sèche, les mâles s'isolent pour refaire leurs bois. Puis vient l'époque des amours qui prend fin

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

avec la maternité des biches quand la saison des pluies s'achève. Et le cycle continue.

Une charmante légende thaï présente une analogie curieuse avec celle de notre saint Hubert d'Occident.

Les génies qui veillent sur le monde de la forêt, tendent des cordes invisibles sur la lyre des cerfs d'Eld et les pincent pour accompagner le chant des oiseaux! Ces concerts lyriques n'ont lieu que durant certains jours connus depuis longtemps et pendant lesquels on ne doit pas chasser.

Si l'on passe outre à la tradition, on est sûr que son projectile n'atteindra pas le but, si bon tireur que l'on soit, et l'on entendra gémir puis, *calendo,* s'éteindre la mesure.

Un de mes trappeurs qui approvisionnait de venaison mon personnel bûcheron en sut quelque chose un jour où il chassait le « saye » à la flèche empoisonnée à la strophante. A bout portant il rata la bête qui, contrairement à l'habitude, s'enfuit du premier coup. Les génies avaient protégé l'animal et fait dévier la flèche. Mon trappeur en était sûr, il les avait vus!...

Le plus navrant de l'histoire, c'est que personne parmi mes bûcherons ne voulut le croire quand il rentra bredouille au campement. Non parce que l'on doutait des génies et de leurs pouvoirs, mais parce que le jour néfaste aux chasseurs était passé depuis la veille!

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

CHAPITRE XVI

LES CERFS-COCHONS

On sait avec quelle virtuosité les naturalistes baptisent les animaux. On sait aussi les noms ronflants, voire même effarants, qu'ils leur appliquent parfois. Sans doute étaient-ils à bout de souffle le jour où ils se sont occupés de l'animal qui fait l'objet de ce chapitre car ils se sont bornés à faire suivre le nom générique de *cervus* par celui de *porcinus*. C'est donc le « cerf-cochon » à moins que ce ne soit le « cerf-sanglier ». Il est très abondant.

L'animal est également connu des chasseurs de race blanche sous le nom de : cerf des marais, cerf des hautes herbes, cerf siffleur, cerf asthmatique... En cherchant bien, on en trouverait assurément d'autres. Les Annamites l'appellent *con huu*, les Laotiens : *neua*.

Le cerf-cochon a le pelage terne, quelque peu rugueux et de couleur brun rose qui devient de plus en plus foncée au fur et à mesure que l'animal vieillit. Dans son jeune âge, il est taché de points clairs. L'entrefesse est blanche. La longueur dépasse largement un mètre du bout du museau à la naissance de la queue pour une hauteur correspondante, au garrot, de soixante-dix centimètres. C'est donc une bête trapue. Le poids est d'au moins cinquante kilogs.

Les bois qui sont pédonculés comportent trois branches

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

assez minces : la première, proportionnellement très longue est l'andouiller de base qui est dirigé en avant; les deux autres ne sont en somme que la fourche finale. De ces deux fourches, celle qui est en arrière est la plus courte. Leur longueur totale atteint une moyenne de quarante centimètres.

L'aspect lourdaud de ce petit cerf ne l'empêche pas d'être très rapide. Il est en outre courageux. Il se défend avec ses cornes jusqu'au dernier souffle contre les chiens et même l'homme. J'ai entendu parler d'accidents assez graves survenus à des chasseurs inexpérimentés. Par contre la biche est fort craintive; elle n'a d'autres moyens de défense que la fuite.

Les mâles font leur tête dès le commencement de la saison des pluies, vers le mois de mars. Ils se retirent dans les proches sous-bois d'où ils sortent la nuit pour paître car le soleil tropical pourrait compromettre le « refait » de bois aussi menus. Après quoi, ils regagnent leur terrain habituel, c'est-à-dire les plaines humides où à grands coups de cornes ils fauchent l'herbe avant de la manger. Un cours d'eau traverse généralement ces terrains, ou coule à proximité.

Parés de leurs nouvelles perches et de la belle robe toute neuve qu'ils « refont » en même temps, les cerfs-cochons recherchent les « biches-truies » en poussant des cris d'appel que l'on peut comparer au sifflement amplifié des asthmatiques en cours de crise. Cela correspond à peu près à « *hou hou* ». Ils ne tardent pas à mettre les femelles à mal, c'est le cas d'employer l'expression. Mais celles-ci ont vite fait de prendre leurs distances dès qu'elles ont été couvertes pour se soustraire aux brutalités coutumières de leurs soupirants. Elles mettent bas au début de la saison sèche, vers octobre ou novembre.

On chasse les cerfs-cochons à la surprise en avançant dans les hautes herbes. Mais on peut passer près d'eux

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

sans qu'ils bougent. Ils s'aplatissent sur le sol comme des tragules. Quand on les découvre, ils déboulent avec une telle soudaineté, une telle rapidité, qu'il ne faut pas perdre une seconde pour les tirer. Ils sont assez vulnérables. Des chevrotines à cinq par rangées sur calibre 12 suffisent largement. Il n'est pas rare d'en tuer deux ou trois dans une matinée tropicale de chasse (sept heures à dix heures).

La chasse aux chiens courants est plus fructueuse, mais les bons chiens sont rares dans la péninsule indochinoise. J'ai employé les « *sounak phane* » ou chiens courants des Siamois qui ne manquent pas de cran, avec quelques succès. Les cerfs leur tiennent tête et les éventrent parfois comme feraient des sangliers.

Ces petits cerfs réussissent assez souvent à trouver leur salut dans l'eau où les chiens sont impuissants à les suivre à la nage. C'est qu'ils évoluent rapidement à la surface et plongent encore mieux. Ils peuvent rester longtemps sous l'eau tout en manœuvrant si bien que l'on ne sait jamais où ils vont réapparaître. Quand ils ne réussissent pas à se cacher dans les herbes noyées et qu'ils remontent à la surface de l'eau, c'est pour replonger à nouveau dès qu'ils ont assuré leur respiration. Si l'on réussit à les tuer pendant ce court moment ils sont généralement perdus pour le chasseur. Ils coulent et sont entraînés plus loin par le courant où ils deviennent la proie des crocodiles ou des trionyx. Le fait m'est arrivé plusieurs fois et j'en étais fort dépité.

On les chasse généralement aux filets tendus verticalement presque à ras du sol pour qu'ils ne puissent passer en dessous.

Des rabatteurs peuvent en concentrer parfois des troupeaux entiers qu'ils poussent vers les tireurs embusqués derrière les filets. Ces petits cerfs se prennent des cornes ou des pattes dans les mailles. Avant qu'ils aient réussi

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

à se dégager, on a largement le temps de les abattre en série si les besoins du ravitaillement l'exigent.

De tous les cerfs d'Asie, le cerf-cochon est celui qui donne la meilleure venaison. Elle est aussi bonne que celle du sanglier crinifère de ces mêmes régions. On peut en consommer souvent, sans être dégoûté, ce qui n'est pas le cas pour les autres cervidés.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

CHAPITRE XVII

LES CROCODILES

Gibier a écailles

Les grands fleuves qui arrosent la vaste péninsule indochinoise sont infestés de crocodiles, et cela à partir du 18e parallèle jusques et y compris les deltas et même le bord de la mer, particulièrement le golfe de Siam.

Dans les bouches du Ménam et du Mékong les crocodiles semblent moins abondants que dans les hautes régions, mais ce n'est là qu'une apparence. Elle résulte du fait que ces animaux sont dispersés dans les eaux saumâtres et maritimes sur des étendues considérables, alors que plus haut ils se trouvent généralement rassemblés dans les limites des eaux calmes et peu fréquentées des fleuves et de leurs affluents.

Les Siamois et les Laotiens donnent aux crocodiles le nom de *kè*, les Annamites celui de *con shau*. Il doit y en avoir deux variétés. Je ne crois pas, par exemple, que les crocodiles des eaux salées soient exactement les mêmes que ceux des eaux fluviales, mais ils sont apparentés de très près. C'est probablement le *crocodilus porosus* des naturalistes, c'est-à-dire la même espèce que l'on trouve dans l'Inde. Notons cependant en passant que l'autre espèce de crocodile de la péninsule hindoustanique, à long museau, connue sous le nom de gavial, ne se trouve jamais dans la péninsule indochinoise.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

La longueur du crocodile est très discutée. J'ai entendu soutenir qu'elle pouvait atteindre sept mètres pour un poids correspondant de quatre cents kilogs. J'en ai vu des milliers sur le Mékong, notamment dans la forêt noyée, où ils grouillent littéralement dans certaines cuvettes isolées à eau calme. J'en ai tué ou capturé de nombreux sujets. Il est même peu de chasseurs coloniaux qui aient eu l'occasion d'approcher ces animaux d'aussi près que je l'ai fait durant plusieurs années. Cependant, je n'en n'ai jamais vus qui dépassaient six mètres ni un poids de deux cent cinquante kilogs, ce qui représente déjà une taille respectable et redoutable.

Ce crocodile est trop connu pour que j'en donne ici une monographie. Disons seulement qu'il est écussonné d'une demi-douzaine de crêtes osseuses fort dures, qui couvrent sa tête, son dos et sa queue. Je m'étendrai seulement sur ses mœurs et sur les méthodes que l'on emploie au Laos pour le capturer ou le chasser.

A terre, il est à peu près impotent. Il rampe plutôt qu'il ne marche. Stimulé par la peur, il fuit assez vite et son ventre traîne quelque peu sur le sol. Il ne pourrait évoluer en terrain rocheux et accidenté qu'avec une extrême difficulté. C'est pourquoi il choisit toujours les pentes douces, sablonneuses, terreuses, vaseuses pour se mettre à sec près de l'eau en orientant le plus souvent son corps vers le large. Là, il se prélasse béatement et fait de copieuses siestes. Il dort la gueule entr'ouverte ou même grande ouverte, son dos squameux et truffé de parasites chauffé parfois à plus de quarante degrés par le soleil tropical.

Par contre, il est prodigieusement agile quand il est immergé. Il évolue entre deux eaux au moyen de ses pattes et de sa queue par des mouvements hélicoïdaux. La vitesse est suffisante pour atteindre sans bruit ni remous, et par en dessous, tout mammifère nageant en

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

surface. La victime disparaît presque instantanément, ne laissant que de minces rides sur l'eau, et exécute involontairement avec son agresseur de multiples loopings. Elle est entraînée ensuite vers quelque coin immergé où le reptile attend patiemment qu'elle entre en décomposition pour mieux la déchirer de ses griffes et de sa gueule, et la dévorer en une ou plusieurs fois. Ajoutons que l'homme, au Laos du moins, est très rarement attaqué par le crocodile; encore lorsque le fait se produit, est-il dû presque toujours à un manque de prudence de la part de la victime.

Le crocodile flotte parfois en surface pendant la saison sèche des basses eaux, dans les biefs où il n'y a pas ou peu de courant. L'eau y est plus chaude. Il se maintient de la sorte en agitant légèrement et latéralement ses pattes aux doigts écartés et palmés et en gonflant quelque peu ses poumons. Les yeux sont à fleur d'eau. On ne s'aperçoit de sa présence que par la double saillie des narines qui émergent de trois ou quatre centimètres seulement.

Une proie inerte, généralement quelque charogne, dérive-t-elle à distance? Il s'immerge en se dégonflant sans même rider l'eau et va la crocher par en dessous. Il ne croche jamais à la surface.

Les femelles pondent leurs œufs (une douzaine environ) en une ou deux fois au début de la saison sèche, vers le mois de novembre. Elles choisissent un sol bas, mou, humide, non loin de l'eau, qu'elles creusent pour cela. Elles recouvrent leur ponte de feuilles desséchées, de terreau, de branchages légers qui ne tardent pas à fermenter en produisant une certaine chaleur. Cette chaleur aide, semble-t-il, à l'éclosion des œufs. C'est l'affaire de deux mois environ. Si bizarre que cela puisse paraître, le jeune crocodile grogne avant même de sortir de sa coquille, et, quand enfin il en sort, il cherche déjà à

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

mordre. Je le sais pour avoir voulu un jour aider un de ces nouveaux-nés à se dégager de la coquille semi-membraneuse qui collait à lui. Il passa incontinent de vie naissante à trépas final, car je l'envoyai s'écraser contre un arbre.

A leur sortie de l'œuf, le premier soin des jeunes crocodiles est de se diriger vers l'eau qu'instinctivement, sans doute, ils savent près de là. Beaucoup, à ce moment, deviennent la proie des grands échassiers et des mangoustes qui en sont très friands. C'est la seule période de leur vie où les crocodiles courent des risques. Autrement ils grandissent lentement et peuvent, disent les Laotiens, devenir centenaires.

L'animal a l'oreille fine. Le moindre bruit le réveille quand il sieste sur son banc de sable, sauf les patriarches qui, peut-être, deviennent sourds sur leurs vieux jours. Si l'on passe en pirogue, au fil de l'eau et en silence, près des berges, on a des chances de les tuer presque à bout portant. C'est, à ma connaissance, la seule façon de les chasser. Un côté fâcheux de cette chasse, c'est lorsque ces animaux sont groupés; les jeunes veillent yeux mi-clos, et le bruit de leur reptation vers l'eau réveille les vieux qui, à leur tour, se laissent glisser.

Il faut les tirer à balles, et même à balles explosives, dans la tête, non parce qu'ils ont la carapace trop dure, mais pour les foudroyer sur place. S'ils ont encore quelques secondes de survie, leur dernier geste, leur dernier réflexe, est d'aller à l'eau où ils crèvent et dérivent en s'enfonçant. Leurs carcasses sont perdues pour le chasseur, les autres crocodiles les dévorent.

Afin de faire place nette à mes hommes qui avaient parfois besoin, pour la construction de mes radeaux de teck, de s'installer sur un banc de sable occupé par des crocodiles, j'étais obligé de tirer sur ces derniers afin de les déloger. Mais, pour ménager mes munitions et sur-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

tout pour éviter qu'un ou plusieurs cadavres n'empuantissent l'air, je choisissais des cartouches à petits plombs que j'envoyais dans la gueule ouverte du premier venu. L'hydrosaurien, ainsi réveillé désagréablement, lançait un coup de queue balayeur qui eût cassé les reins d'un homme s'il s'en était trouvé à bonne portée. Les autres émigraient et n'éprouvaient pas de longtemps l'envie de



J'ÉTAIS OBLIGÉ DE TIRER AFIN DE LES DÉLOGER

reprendre possession d'un domaine aussi inhospitalier.

Dans cette même région de la forêt noyée dont j'ai parlé plus haut, j'avais dû installer pour plusieurs mois dans une île déserte (Don Hip) un poste central de flottage. Mes hommes réussirent une nuit à attraper là, au piège et au bord de l'eau, un crocodile dont la longueur était de quatre mètres soixante-dix. Ce piège consiste en une forte corde, faite d'écale de noix de coco, attachée en haut d'un jeune arbre à bois souple et résistant autant que possible, par exemple un *bang lang*.

La corde, tirée à bloc, porte à l'autre extrémité un large nœud coulant que l'on fixe au sol avec une che-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

ville de bois appâtée d'une charogne. La disposition est telle que le crocodile doit, pour saisir l'appât, passer à travers le nœud coulant. Le reptile tire sur l'appât, qu'il veut emporter dans l'eau, car il ne mange jamais à terre, et finit par déterrer la cheville. Ainsi libéré de sa tension, l'arbre se redresse brusquement et suspend l'imprudent et stupide animal au bout de la corde, soit par le cou, soit même par le milieu du corps. Ce système ne réussit pas toujours, mais cette nuit-là il avait bien fonctionné.

Mes hommes ligotèrent le crocodile qui vagissait véhémentement et le gonflèrent vivant à l'aide d'un tuyau de bambou fixé dans le cloaque et d'une pompe de bicyclette. Ils lui ouvrirent ensuite la gueule toute grande en calant les mâchoires avec un bambou pointu aux deux extrémités et le mirent à l'eau où il flotta comme une bouée à quelques mètres de la berge. La malheureuse bête était en outre ancrée sur le fond à l'aide d'une corde pourvue d'une grosse pierre.

Cet épouvantail d'un nouveau genre était destiné, dans la pensée de mon personnel, à effrayer les congénères qui avaient eu l'audace l'avant-veille de crocher le brave chien du campement alors que celui-ci, les pattes dans l'eau, se désaltérait sur la berge. Malgré ma répugnance à voir souffrir un animal, si haïssable soit-il, j'avais dû laisser faire mes hommes.

Le résultat fut désastreux. Au lieu de fuir, un congénère, peut-être intrigué par ce phénomène, inexplicable pour lui, s'en vint la nuit suivante rôder autour de la pseudo-bouée et lui dévora la queue. C'en était assez. Je fis ramener la bête à terre. On la délivra de ses impedimenta, après quoi elle mourut, beaucoup plus, me sembla-t-il, de son gonflement que de la perte de sa queue.

Il m'arriva aussi de capturer un sujet d'environ quatre mètres, au moyen d'un gros crochet hameçonné en acier et appâté avec une cuisse de sanglier en pleine

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

décomposition. Le crochet et son appât étaient suspendus entre deux eaux au moyen d'un flotteur.

Une autre fois enfin, un énorme morceau de viande faisandée, dans lequel on avait introduit une cartouche explosive Favier, fut avalé par un crocodile isolé dans une cuvette d'eau peu profonde et cela malgré l'odeur du long cordon bicford préalablement allumé. La gueule du reptile fut réduite en morceaux car on repêcha ensuite le corps sans tête.

Il me faut maintenant parler de la comestibilité de la chair de crocodile. Contrairement à celle des autres reptiles de cette contrée, elle m'est apparue immangeable parce que trop musquée, et cela malgré les capacités remarquables de mon maître-queux rompu à la préparation des plats d'origine cynégétique.

Les rois de Siam en faisaient, paraît-il, servir autrefois sur leur table à l'occasion de certaines cérémonies. Capturés jeunes, ces crocodiles étaient élevés dans des bassins où on les nourrissait de viandes fraîches. Il est possible dans ce cas que la chair ait un tout autre goût.

Sur certains marchés de Cochinchine, en particulier Mytho et Chodoc, on en vendait au détail il y a une quarantaine d'années. Je me souviens avoir vu, en 1899, sur ce dernier marché, un crocodile en vie, sur un étal, les pattes ramenées sur le dos, la gueule entravée, la queue maintenue droite au moyen d'un bâton. Cette queue était débitée par tranches à la demande successive des acheteurs. L'animal, à chaque amputation, réagissait à peine.

La dernière tranche coupée, le crocodile fut porté au fleuve et jeté à l'eau après avoir été débarrassé de ses liens, car il est très mal élevé, dans ces pays, de tuer un animal quand cela n'est pas nécessaire.

Mourut-il par la suite? Voilà une question que je ne me charge pas à mon tour de trancher.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Nonobstant ce que je viens d'exposer, le crocodile ne fait pas figure de méchante bête dans le folklore laotien. On le tient plutôt comme un pauvre bougre auquel chacun s'ingénie à jouer de mauvais tours.

Les singes sont du nombre, ainsi que j'ai pu m'en rendre compte en traduisant un jour un de ces vieux manuscrits écrits à la pointe sèche sur feuilles de latanier et que l'on trouve dans toutes les pagodes bouddhiques.

C'est encore une sombre histoire dont le crocodile a fait les frais à la suite d'un démêlé qu'il eut avec le gibbon. On peut bien, n'est-ce pas, en parler, ne serait-ce que pour ne pas épiloguer toujours sur ceux qui surviennent de temps à autre à notre honorable confrèrie des bipèdes de saint Hubert!

Cela peut se préfacer, c'est bien le cas de le dire :

Comment le crocodile perdit la face et le gibbon sa queue.

Or donc, au temps où les gibbons avaient encore une queue, une horde de ces singes ayant pillé de fond en comble les arbres à fruits d'un côté d'une large rivière, décidèrent de passer sur l'autre rive encore inviolée. Le danger était grand, car la rivière était le domaine des crocodiles qui avaient une dent contre les gibbons, sans que la légende spécifie laquelle; et l'on sait si les génies en ont copieusement garni la mâchoire crocodilienne...

L'état-major des gibbons tint un conseil de guerre. Un plan stratégique fut dressé. On avait décidé de lancer bruyamment dans la rivière, du haut des arbres, toutes les munitions qui s'y trouvaient. Ce fut un bombardement en règle de branches mortes et de fruits pourris.

Nous avons vu que les crocodiles ont horreur du bruit et du mouvement. Rien ne leur plaît tant que de flotter légèrement à la surface des eaux calmes ou de faire, sur les bancs de sable émergés, de copieuses siestes au soleil

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

en digérant quelque cadavre bien décomposé. On dort là, confortablement étalé, la gueule ouverte, accueillante aux oiseaux qui s'en viennent vous curer les dents et se régaler par la même occasion des reliefs du festin.

Gênés par le bombardement et le vacarme simiesques, les crocodiles se replièrent dès l'ouverture des hostilités, allant chercher plus loin la paix et la tranquillité. La horde braillante et gesticulante des gibbons en profita pour traverser la rivière sans encombre. Le calme revenu, les sauriens reprirent possession de leur domaine habituel.

Il se trouva qu'un vieux gibbon de la bande avait raté le train. Il s'était attardé à déguster les œufs d'un nid de calao dont il avait fracturé l'entrée et expulsé la couveuse sans le moindre ménagement. C'est encore un autre fait bien connu que le calao est un oiseau de mauvais augure; plus encore si l'on s'en va le cambrioler!

« Malheur à toi », avait clamé le calao lorsque le gibbon l'avait invité à vider les lieux.

Cet anathème du calao devait avoir son effet.

Quand notre ripailleur arriva enfin sur la berge pour traverser la rivière, il était trop tard; les crocodiles avaient réintégré leurs pénates.

Perplexe, il se gratta le derrière, ce qui est un geste diamétralement opposé à celui des humains en pareille circonstance. Mais le résultat est le même : les idées affluent au cerveau.

Traverser seul la rivière, il n'y fallait pas songer. Notre gibbon eût été happé avant d'avoir nagé la moitié du chemin. Que faire? Il descendit le long d'une liane qui surplombait l'eau pour scruter les environs. Un des plus vieux et des plus gros crocodiles flottait justement près de là.

Ce crocodile détestait particulièrement le gibbon retardataire parce qu'un jour qu'il somnolait, mollement

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

installé sur un haut fond vaseux au pied d'une berge, l'acrobate accompagné de sa guenon était descendu au-dessus de sa tête. Délicatement, il avait déposé dans la gueule ouverte du saurien une poignée de noyaux de fruits qu'il avait retirés de ses joues gonflées; puis, pour le réveiller, il lui avait chatouillé les narines et les yeux.

Rien n'est plus sensible qu'un nez de crocodile. Une chiquenaude et l'animal est knock-out.

Réveillé en sursaut, le crocodile avait crachoté, toussoté et finalement avalé les noyaux de travers. Furieux, il s'était réfugié sous l'eau, soulevant d'un coup de queue une colonne d'eau qui avait arrosé les deux compères.

Notre gibbon avait aussi reconnu le crocodile. Il l'interpella :

« Dis-moi, ô mon oncle[1]! Veux-tu me passer de l'autre côté de la rivière sur ton dos? Je voudrais aller rejoindre ma guenon qui est là-bas avec mes frères. Je n'ose traverser seul craignant que toi ou l'un de tes congénères ne me croque en cours de route à cause des quelques peccadilles sans importance qui nous divisent. »

« Jamais! hurla le saurien. Jamais je ne t'aiderai! Tu vaux moins encore que les autres de ta sale espèce. Cherche-toi une autre guenon si tu veux. »

C'était, en termes péjoratifs, une fin de non recevoir. Mais le singe avait plus de malice dans le seul bout de sa queue que le crocodile en son entier. Il ne doutait pas d'amener son fruste antagoniste à composition.

« Ouvre tes oreilles, ô mon oncle! rétorqua-t-il onctueusement. C'est le moment ou jamais de faire la paix. Pourquoi nous en vouloir plus longtemps. Je reconnais tous mes torts et ne t'en trouve aucun. Concluons un pacte, veux-tu? Passe-moi de l'autre côté et, foi de gibbon, plus jamais je ne te manquerai de respect. »

1. Donner ce titre à quelqu'un est une forme laotienne très respectueuse.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

« Sane gna[1], répondit cette fois le crocodile en s'enflant de toutes ses forces pour augmenter sa flottaison car il était ravi d'être débarrassé à si bon compte de cette engeance infernale. Prends place et, foi de crocodile, je te déposerai intact sur l'autre rive. »

Il n'est pas d'exemple que les animaux aient jamais manqué à leur parole, sauf les singes qui tiennent peut-être en cela de leur hypothétique parenté avec les hommes...

Notre gibbon ne se fit pas répéter deux fois l'invitation et sauta incontinent sur le crocodile. Il s'y accroupit en se cramponnant de toutes ses forces aux aspérités de la double rangée de plaques cornées et rugueuses qui ornait le dos de son aimable monture.

Bientôt, l'un portant l'autre, le couple aborda sur la rive étrangère.

« Qu'attends-tu donc pour débarquer, interpella le crocodile étonné du peu d'empressement que mettait son agile passager à sauter à terre. Mon dos est-il donc si moelleux pour t'y attarder si longtemps! »

Ici, je suis obligé de m'excuser auprès des lecteurs du détail scabreux qu'il me faut leur traduire. Mais ce détail appartient à la légende et il n'est pas en mon pouvoir de le supprimer sous peine d'enlever à celle-ci tout son intérêt et même son sens. Il s'agit, ne l'oublions pas, d'un singe accroupi. Celui-ci avait mis à profit les loisirs de la traversée pour se débarrasser sur le dos du crocodile d'une envie qu'il avait provoquée en se grattant le derrière.

« Rappelle-toi les vieux principes de la jungle, répondit le gibbon : il faut avoir des oreilles et ne pas entendre, un nez et ne pas sentir, des yeux et ne pas voir[2]. Je vais

1. Pactisé, conclu, entendu...

2. *Hou bo fangue, dang bo dom, ta bo hen.* On vendait à l'Exposition Coloniale de petites statuettes en marbre représentant trois singes

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

t'en apprendre un autre : avoir un sphincter et s'en servir. »

C'est alors qu'il propitia le crocodile par son offrande. Et, d'un bond, le singe sauta prestement sur la berge, mais pas assez vite cependant pour éviter un magistral coup de dents du crocodile indigné. Ce coup de dents lui avait tranché la queue au ras des fesses et le facétieux gibbon s'enfuit en hurlant de douleur.

« Bak na vok![1] jura le crocodile. Il m'a fait perdre la face. Je ne puis laisser impuni un tel outrage. J'en mourrai puisqu'il le faut afin de me plaindre aux génies. » Et, mû par le désir de la vengeance, il s'en fut se précipiter dans les chutes de la rivière où il se brisa sur les rochers...

Il n'est personne en ce bas monde qui puisse entrer en contact avec les génies. Ceux-ci nous voient et nous entendent, mais nous ne les voyons pas. Il faut pour cela être dans l'autre monde. C'est pourquoi le crocodile passa volontairement de vie à trépas pour pouvoir se plaindre à qui de droit de l'ingratitude du gibbon à son endroit.

Excédés des méfaits perpétuels des gibbons, les génies sanctionnèrent le geste ultime du défunt. Les gibbons si infatués de leur belle queue durent désormais naître sans cet appendice et marcher debout, ce qui, pour un animal, représente la pire déchéance qui soit!... Cependant le crocodile garda de l'aventure cette odeur nauséabonde qui se dégage de son dos en arrière du cou à l'époque de l'année où il fut propitié.

se bouchant les oreilles, le nez et les yeux de leurs mains. C'est une allusion à ce principe.

1. Gueule de singe. Mais, dans cette expression injurieuse, le mot « singe » est pris dans le sens mythologique. Le « vok » est horrible et grimaçant.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

POSTFACE

Je m'aperçois en terminant ce premier livre qu'il est plus facile de chasser quand on est jeune que d'écrire ses chasses quand on est vieux.

Ecrire ne demande pas beaucoup d'efforts. La difficulté ne réside pas là; elle est tout entière dans la bonne coordination des récits. Echelonner ceux-ci dans l'ordre où les chasses se sont déroulées, soit en les reconstituant de mémoire, soit en s'appuyant sur les notes que l'on a prises à l'époque, conduit à un capharnaüm oratoire. Une multitude de chasses finissent par s'entremêler confusément malgré tout le stylisme dont on est capable.

Il fallait donc diviser *Mes chasses au Laos* en autant de chapitres qu'il y a d'animaux chassés sans tenir compte des époques où elles ont eu lieu. Si, au cours de ces chasses, un autre gibier a été abattu, je me suis contenté d'effleurer le sujet et en ai reporté le développement au chapitre qui le concerne.

A ce procédé il y a peut-être un inconvénient : une légère répétition qui, pour courte qu'elle soit, ne peut passer inaperçue du lecteur qui voudra bien m'en excuser.

En compensation, le lecteur-chasseur trouvera instantanément les chasses qu'il désire consulter en se référant à la table des matières. Cela lui évitera de tâtonner et de feuilleter le livre de bout en bout. La technique de la chasse, les mœurs et la monographie de l'animal qui l'intéresse lui apparaîtront de la sorte sans effort, ainsi que les récits du folklore laotien qui n'est pas à dédaigner. Les comparaisons qu'il voudra faire entre ses propres

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

chasses et les miennes en seront facilitées d'autant; pareillement, le néophyte pourra mieux s'initier à la technique de la chasse qu'il veut essayer.

C'est parce que je me suis aperçu de l'inconvénient qu'il y a de ne pas sérier les chasses à leur ordre que je me suis décidé pour ce système qui n'est d'ailleurs pas de mon crû puisque d'autres auteurs cynégétiques coloniaux l'ont aussi bien appliqué.

En ce qui me concerne, cela m'a permis de ne négliger aucun détail intéressant et de passer en revue la quasi totalité du gibier à poil, à plume et à écaille que l'on peut chasser au Laos. Et quand je dis Laos, je pourrais aussi bien lui substituer l'Asie tropicale entière, puisque la faune est sensiblement la même partout.

Lorsque des chasses se sont succédé durant vingt-sept années d'une vie mouvementée, il est en effet peu d'espèces d'animaux, depuis les plus petits jusqu'aux plus gros, qui aient pu échapper aux coups de fusil du chasseur. Cela explique cette sorte d'encyclopédie de la chasse tropicale en Asie que je présente ici.

Dans ce premier livre, où ne figurent que mes grandes chasses (puisque je classe les animaux par rang de taille), cette présentation dont je viens de parler est peu apparente. Elle le deviendra davantage dans le deuxième livre avec mes moyennes et petites chasses. Elle le sera plus encore dans le troisième qui traite des oiseaux.

Le lecteur remarquera enfin que s'il manque à mes tableaux de chasse quelques très rares animaux, cela ne m'a pas empêché de dire ce que je sais d'eux pour l'avoir appris de la bouche des confrères indigènes renseignés par une expérience encore plus vieille que la mienne ou par une tradition que je ne peux posséder en ma qualité de chasseur colonial d'origine occidentale.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Imp. de Saint-Denis. Dagniaux. Gt. — 2-39

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

NICOLAS BAÏKOV. — **Mes Chasses dans la Taïga de Mandchourie** . . . . . 30 »

ANDRÉ BERTHELOT. — **L'Asie ancienne centrale et sud-orientale, d'après Ptolémée**. . . . . 66 »

— **L'Afrique saharienne et soudanaise. Ce qu'en ont connu les Anciens** . . . . . 84 »

Dr. F. BLANCHOD. — **Au Paradis des grands Fauves** . . . 36 »

ISAIAH BOWMAN, directeur de l'American Geographical Society. — **Le Monde Nouveau.** Tableau général de géographie politique universelle. Adapté de l'anglais par Jean Brunhes, membre de l'Institut . . . . . 100 »

J. C. BRASSER, officier de l'armée des Indes Néerlandaises. — **Mes Chasses dans la jungle de Sumatra**. . . . . 24 »

T. C. BRIDGES. — **Les Réserves de bêtes sauvages** . . . . 32 »

VICTOR CHKLOVSKI. — **Le Voyage de Marco Polo** . . . . . 27 »

D. M. B. COLLIER et LIEUTENANT-COLONEL l'ESTRANGE MALONE. — **Le Mandchoukouo**, Joyau de l'Asie. . . . . 27 »

MARCUS DALY. — **La grande Chasse en Afrique** . . . . 30 »

RENÉ DOLLOT, ministre plénipotentiaire, ancien ministre de France à Caboul. — **L'Afghanistan**. . . . . 40 »

BARON DE FOUCAUCOURT, pilote. — **Vingt mille lieues dans les airs**. . . . . 32 »

RAYMOND FURON, docteur ès sciences, ancien professeur à l'Université de Téhéran. — **La Perse** . . . . . 36 »

Dr EMILE GROMIER, membre de l'Académie de Savoie. — **La Vie des animaux sauvages de l'Afrique**. . . . . 45 »

— **La Faune de Guinée** . . . . . 27 »

— **La Vie des animaux sauvages du Cameroun** . . . . 36 »

— **La Vie des animaux sauvages de l'Oubangui-Chari** . . 36 »

KARL HAUSHOFER, professeur à l'Université de Munich. — **Le Japon et les Japonais** . . . . . 30 »

H. HUMMEL et W. SIEWERT. — **La Méditerranée**. . . . . 32 »

HELGE INGSTAD. — **Mes Chasses dans la Toundra canadienne.** 27 »

R. L. G. IRVING, membre de l'Alpine Club et du Club Alpin français. **La Conquête de la Montagne** . . . . . 36 »

DOUGLAS W. JOHNSON, professeur à l'Université Columbia — **Paysages et Problèmes géographiques de la terre américaine**. Préface de M. E. de Martonne . . . . . 45 »

R. H. KIERNAN. — **L'Exploration de l'Arabie** . . . . . 45 »

J. LÉVINE. — **La Mongolie**, historique, géographique, politique . . . . . 24 »

HENDRIK VAN LOON. — **Géographie nouvelle**. . . . . 40 »

NICOLAS MIKHAILOV. — **Nouvelle Géographie de l'URSS** 20 »

WALTHER PAHL. **Les Routes aériennes du globe**. . . . . 36 »

IVAN T. SANDERSON. — **Les Bêtes rares de la jungle africaine** . . . . . 36 »

ERNEST H. SHORT. — **Esquisse de Géopolitique**. . . . . 18 »

MARC SLONIM. — **Les Onze Républiques soviétiques**. . . . 25 »

CH. STEBER. — **La Sibérie et l'Extrême-Nord soviétique.** 20 »

GÉNÉRAL SIR PERCY SYKES. — **A la Recherche du Cathay** . . 27 »

H. W. TILMAN. — **L'Ascension du Nanda Devi (8.548 mètres).** 36 »

HANS DE WALS. — **La Chasse à Java**. . . . . 24 »

VIVIENNE DE WATTEVILLE. — **L'Appel de l'Afrique**. Parmi les éléphants et les montagnes du Kenya . . . . . 30 »

Dr EDOUARD WYSS-DUNANT. — **Mes Ascensions en Afrique.** 36 »

IMP. GROU-RADENEZ, 11, RUE DE SÈVRES, PARIS. 58811 — 2-39

Université Côte d'Azur. Bibliothèques